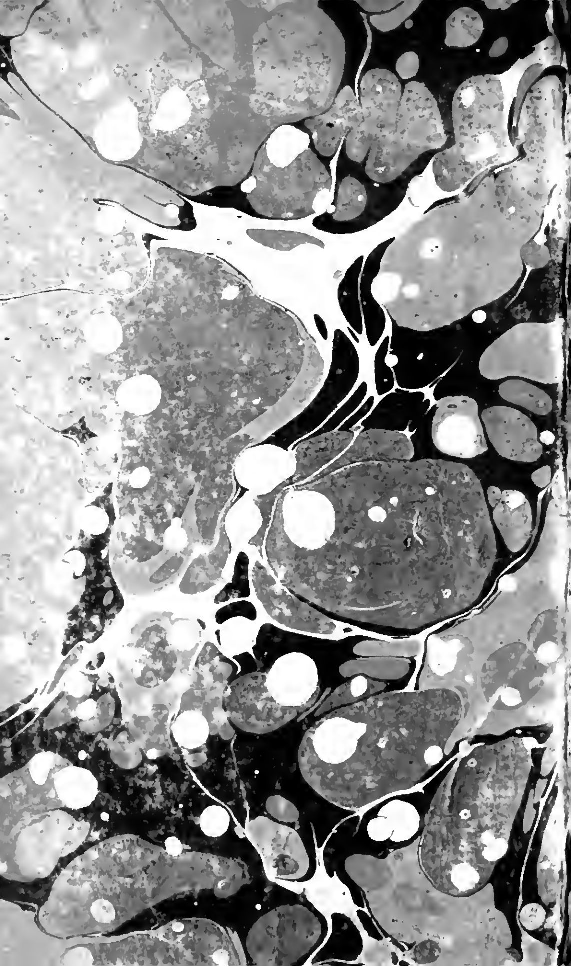
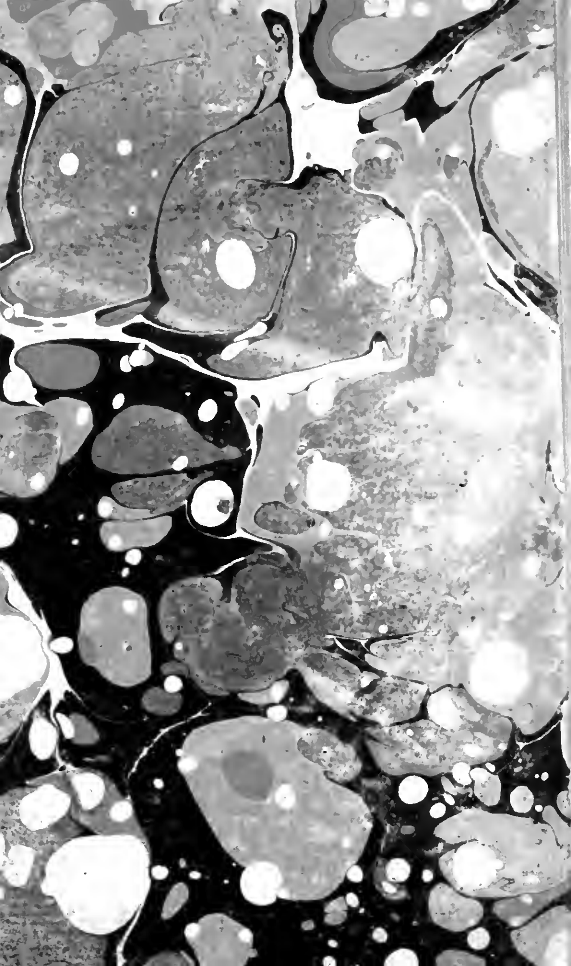
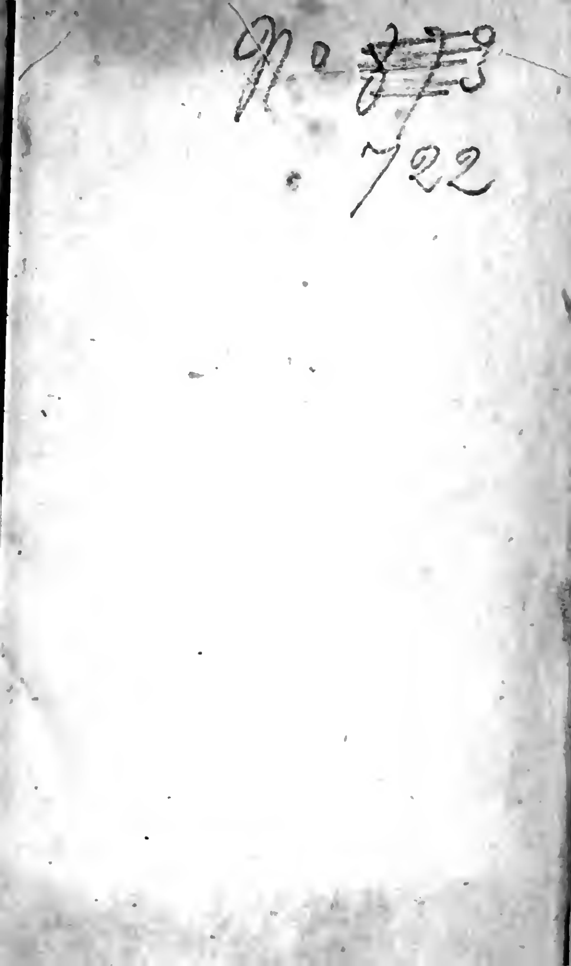








LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Et se trouvent à AVIGNON,
Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.



M. DCC. XC.
AVEC PERMISSION.



LETTRES *HISTORIQUES* ET GALANTES.

SUITE *DE MYLADY.*

On avoit beau me dire qu'il ne falloit pas renverſer les ſaiſons, que chaque choſe avoit ſon temps, & qu'il y avoit à craindre, ſi je me hâtois de faire la vieille pendant que j'étois jeune, qu'il me prît envie de faire la jeune quand je ne le ſerois plus : je me mo-

quois de ce pronostic, qui ne s'est que trop accompli, comme vous voyez; je ne m'occupois qu'à des Messes & à des Sermons dont je ne croyois pas pouvoir jamais me rassasier; & pour me fortifier dans les sentiments de piété où j'étois, je me mis dans une Communauté de filles qu'on appelle de Sainte-Agnès, où j'ai resté six mois, & où je faisois tous les jours des actes de contrition, pour expier le crime d'avoir embrassé la Religion Protestante. Je revins ensuite à S. Germain, où j'ai toujours vécu d'une maniere fort retirée; & j'aurois assurément tout lieu d'être contente de moi, si je n'avois jamais vu le Chevalier *Cheiles*. Mais pour revenir où j'en étois, après qu'il m'eut dit toutes les honnêtetés dont je viens de parler, on proposa une partie d'hombre. Il en fut; & dès qu'elle fut commencée, nous vîmes entrer la veuve, qui, sans considérer s'il le pouvoit ou non, le pria de la ramener chez M. de *Vauban*, comme il le lui avoit promis. Il ne voulut pas la refuser; & après avoir prié

le premier qui se trouva auprès de lui, de tenir son jeu jusqu'à son retour, il sortit avec cette précieuse, qui vouloit encore le mener souper chez elle. Il s'en défendit, disant qu'il falloit qu'il revînt pour payer, au cas qu'il eût perdu, & il se débarrassa par-là de ses empressements : mais ce fut à recommencer dès le lendemain, & elle prit si bien goût à ce manége, qu'à tous moments elle le venoit chercher chez moi, tantôt chez M. le Peletier de Sousy, ou en quelqu'autre endroit. Et lorsqu'il lui disoit que son cousin l'Officier pouvoit bien lui rendre le même service, elle répondoit qu'il n'avoit pas assez bonne mine, & qu'elle étoit bien aise qu'on la vît avec des gens de bon air. Toutes ces cajoleries n'empêchoient pas qu'il ne fût très-fatigué de ces sortes de corvées. Un jour qu'il avoit prié quelques Messieurs à boire du caffé dans sa chambre, à neuf heures du matin, l'Officier Irlandois qui en étoit, en avertit sa cousine, & je la vis arriver chez moi dès huit heures & demie : elle me dit

qu'on l'avoit priée de la part du *Chevalier*, & qu'elle ne s'étoit pas fait un ſcrupule d'aller chez un garçon, comptant bien que je ſerois de la partie. Je lui dis que je ne ſavois ce que c'étoit : j'en fis avertir le *Chevalier*, qui ne voulant pas la renvoyer bredouillée, me pria de vouloir bien paſſer avec elle dans ſa chambre. Je ne pus le lui refuſer : il joignit quelque petite bagatelle à ſon caffé, & dit le plus honnêtement qu'il fut poſſible, qu'il y avoit du mal entendu là-dedans, & qu'il auroit fait autrement les choſes, & auroit pris une heure plus convenable s'il avoit eu deſſein de régaler des Dames. La veuve jetta toute la faute ſur ſon parent; dès qu'elle eût bu quelques taſſes de caffé, elle pria le *Chevalier* de la charrier encore quelque part : mais pour le coup il la refuſa, diſant que, puiſque je lui avois fait l'honneur de venir dans ſa chambre, il étoit obligé de me tenir compagnie, & qu'il la croyoit trop polie pour vouloir le faire manquer à ce qu'il me devoit. Elle ſortit un peu mécon-

tente, & je fus bien aise, sans savoir pourquoi, qu'il lui eût donné cette petite mortification : elle en avoit reçu une autre quelques moments avant ; car en examinant ce qui étoit dans sa chambre, elle avoit paru convoiter des fleurs qui étoient très-bien contrefaites : elle lui demanda où il les avoit achetées. Il lui indiqua l'endroit, lui en dit le prix sans les lui offrir, & dans le même temps il en fit présent à ma petite *Misse*. La veuve dissimula le chagrin que cela lui fit, & continua de me voir aussi souvent, pour avoir occasion de voir le *Chevalier*. Dès qu'elle fut sortie, je le raillai là-dessus, & il m'avoua franchement qu'elle le fatiguoit : il me conta tout ce qu'elle faisoit pour l'attirer chez elle, & il me dit que lorsqu'il n'avoit pu se défendre d'y aller, elle l'avoit fort questionné sur mon chapitre, & avoit voulu lui persuader qu'il étoit plus heureux qu'il ne croyoit l'être. Je lui dis que cette Dame étoit comme ceux qui ont la jaunisse qui voyent tout jaune, qu'ainsi elle croyoit que tout le monde

devoit prendre ſes ſentimens : que cependant je ſerois fâchée de lui mettre martel en tête, & que je le priois de l'aller voir ; qu'après tout il n'y avoit rien de plus naturel que d'aller où l'on ſavoit qu'on étoit aimé. Oh ! Madame, me dit-il ſans héſiter, il eſt encore plus naturel de reſter auprès de ce qu'on aime. Je ne relevai point cela ; mais je le remarquai avec plaiſir. Le ſoir nous veillâmes enſemble à notre ordinaire ; & comme je ne me ſentois pas de diſpoſition à dormir, je pouſſai la veillée un peu plus loin que de coutume : ma ſœur & ma fille ſe coucherent, & je reſtai à cauſer avec le *Chevalier* : nous parlâmes de diverſes choſes. Comme il étoit ſorti tout petit d'*Angleterre*, & qu'il ne connoiſſoit *Londres* que par la carte, je lui contois ce que j'avois remarqué de plus beau dans cette grande Ville, que *S. Evremont* met au rang des premieres du monde : il paroiſſoit toujours charmé de ma converſation, & pour la faire durer ce ſoir-là plus longtemps, il me propoſa de faire du thé :

j'y consentis d'abord, parce que j'étois fort altérée ; mais j'y trouvai de la difficulté : ma Femme de chambre qui avoit plus d'envie de dormir que moi, nous vint dire que les gens de la maison étoient couchés, & qu'ils avoient enfermé le pot à thé. Le *Chevalier* qui ne cherchoit qu'à me faire plaisir, ne se rebuta pas pour cela, & alla lui-même à la cuisine chercher une marmite qu'il remplit, & fit du thé, qui dans un autre temps nous auroit fait soulever le cœur ; car comme on avoit fait du bouillon dans cette marmite, il en avoit pris le goût : nous ne laissâmes pourtant pas de le boire avec le plaisir que donne quelquefois le dérangement, & nous ne nous quittâmes qu'après avoir vuidé la marmite. Nous étions toujours contents quand nous nous trouvions ensemble ; mais il fallut enfin nous séparer, quand le mois que j'avois destiné de passer à *Paris* fut écoulé, & que j'eus fini les affaires qui m'y avoient amenée. La campagne finit aussi dans ce temps : mon beau-frere revint de *Catalogne*, &

il m'écrivit de *Lyon* pour me prier de lui mener sa petite femme à *Fontainebleau*, où la Cour étoit alors, & où il comptoit de s'arrêter quelque temps. Je voulus bien lui faire ce plaisir : je partis après avoir pris congé de mes connoissances : le *Chevalier* me vint accompagner assez loin : il me pria de lui écrire quand je serois arrivée, & me demanda fort si je ne reviendrois pas bientôt. Je sentis en le quittant un certain je ne sais quoi qui m'auroit fait défier de mon cœur, si je ne l'avois pas cru entiérement corrigé, & je fus si rêveuse pendant le chemin, que ma sœur m'en fit la guerre. Dès mon arrivée à *Fontainebleau*, je m'acquittai d'une commission que la veuve de l'Ingénieur m'avoit donnée, & je lui écrivis pour lui en rendre compte ; j'écrivis aussi au *Chevalier* comme je lui avois promis, & je mis la lettre qui étoit pour lui dans le paquet que j'adressai à la veuve, ne doutant point qu'elle ne se fît un plaisir de la lui rendre, pour avoir par-là celui de le voir. Je ne

croyois pas avoir rien mis dans cette lettre qui pût tirer à conſéquence, & je m'imaginois que tout ce qu'on y verroit de tendre pourroit paſſer pour jeu d'eſprit, quoique mon cœur y eût toute la part : celui de la veuve y trouva de quoi s'alarmer : elle s'étoit donné la liberté d'ouvrir ma lettre; elle en tira une copie; & après l'avoir refermée le plus adroitement qu'il lui fut poſſible, elle la fit rendre au *Chevalier*, afin de voir ſur quel ton il répondroit. Le *Chevalier* fut très-content de ma lettre, & il y fit la réponſe du monde la plus jolie : il m'en a fait voir le brouillon dans les ſuites; car l'original ne vint point juſqu'à moi : la veuve le garda, jalouſe du plaiſir qu'elle comptoit bien que cette lecture pouvoit me faire, & dans le deſſein de chercher dans nos deux lettres quelque moyen de traverſer notre intelligence : elle les tourna pour cela de tant de côtés, qu'il ne lui fut pas mal-aiſé d'en empoiſonner le ſens. Je badinois avec le *Chevalier* ſur le chapitre de ma fille, & je lui en parlois ſous

le nom de sa Princesse, à laquelle je l'exhortois fort d'être fidele malgré les objets présents, qui, selon le proverbe, savent émouvoir les puissances. Le *Chevalier* répondoit à cela, que l'absence ne pouvoit rien sur son cœur; qu'il étoit toujours dévoué à sa Princesse : que les sentiments que je lui avois inspirés étoient d'une nature à lui faire fuir ce qu'il avoit suivi autrefois; qu'ainsi je ne devois pas craindre les objets présents. Il étoit aisé de voir que cette Princesse dont nous parlions étoit ma fille, & que sous prétexte de cette galanterie que je paroissois autoriser, le *Chevalier* prenoit occasion de m'en adresser de plus particulieres : cependant la veuve y donna un autre tour; elle prétendit que cette Princesse étoit la Princesse *Anne* de *Danemarck*, que l'on regarde en *Angleterre* comme l'héritiere présomptive de la Couronne : les objets présents dont je parlois. la Cour de *Saint Germain* qu'il avoit suivie, & qu'il étoit prêt d'abandonner pour le parti dans lequel je l'avois engagé, & que

c'étoit ce qu'il vouloit faire entendre, quand il parloit de ces ſentiments ſi vifs que je lui avois inſpirés : il n'en falloit pas davantage pour nous perdre. La veuve communiqua ſon idée à des perſonnes qui ne me vouloient pas de bien, & qui ne manquerent pas de donner dans ſon ſens : il fut réſolu qu'on donneroit des avis contre moi à la Cour. Comme la veuve vouloit que tout le choc tombât ſur moi, ſans que le *Chevalier* fût enveloppé ſous ma ruine, elle envoya ſa lettre, & une copie de la mienne au pere du *Chevalier*, avec les annotations qu'elle y avoit faites, ſe faiſant un mérite auprès de ce Seigneur de ce qu'une pareille lettre auroit pu perdre ſon fils, ſi elle fût tombée en d'autres mains, & qu'elle ſe contentoit de la remettre dans les ſiennes, afin qu'il mît ordre à ſa conduite. C'étoit par-là mettre la derniere main à ſa vengeance, & me porter deux coups au lieu d'un ; car Mylord de *** qui étoit pour lors en *Catalogne*, donna d'abord dans le panneau, & écrivit en

Cour la lettre du monde la plus terrible contre moi : il m'accuſoit d'avoir voulu ſéduire ſon fils, pour l'engager dans les intérêts du Prince d'*Orange*; d'être envoyée par lui en *France* pour y ménager les eſprits en ſa faveur, & l'informer de ce qui ſe paſſoit à *Verſailles* & à *Saint-Germain*, pour fomenter des diviſions dans ces deux Cours ; & mille autres choſes de cette nature, toutes au-deſſus de ma portée, & dont la médiocrité de mon génie devoit empêcher qu'on ne me ſoupçonnât, quand la droiture de mon cœur n'auroit pas été un aſſez bon garant. Là-deſſus cette lettre arriva à la Cour, dans le temps que de la part de la veuve on y donnoit des avis contre moi, & que la copie de ma lettre, attachée à un grand mémoire qu'on avoit préſenté au Miniſtre, lui faiſoit prendre des réſolutions violentes : la plainte du Mylord en hâta l'exécution ; ſi bien qu'en arrivant de *Fontainebleau*, je fus arrêtée. Comme je n'avois pas reçu de réponſe du *Chevalier*, j'étois un peu indignée contre

contre lui ; & dans le dessein de l'oublier, je n'avois pas voulu retourner dans mon ancien quartier : je m'étois logée au *Marais* ; mais il m'y déterra bien vîte, & dès le lendemain de mon arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec cet air de confiance que l'on a lorsque l'on ne se reproche rien ; & lorsque je lui reprochai son silence, il parut si étonné, & me protesta avec tant d'ingénuité qu'il avoit répondu à ma lettre, que je ne doutai plus que la sienne n'eût été perdue à la poste : nous redevînmes les meilleurs amis du monde. Je ne l'avois jamais vu si joli : sa santé étoit tout-à-fait rétablie ; il avoit mis un habit neuf qui étoit plus propre que magnifique, & un petit plumet bleu qui faisoit le mieux du monde : enfin tout ce qu'il avoit, étoit de si bon goût & si bien rangé, que peu de gens auroient su se mettre de si bon air. Je le priai de renouer avec notre hôte pour mon appartement : mais il n'en fut pas besoin, car peu de temps après qu'il m'eut quittée, on vint m'en donner

un aux dépens du Roi. Je m'étoit jettée ſur mon lit, avec ma petite fille, ſur les huit heures du ſoir : comme j'étois un peu fatiguée de ce voyage, je commençois à m'aſſoupir, & la petite perſonne dormoit déjà de tout ſon cœur, quand tout d'un coup on ouvrit la porte avec violence. Je crus d'abord que c'étoit le ſouper qu'on apportoit ; mais je me détrompai bien, quand je vis un grand homme vêtu de noir, qui, me regardant de travers, me toucha avec une baguette, & me dit, qu'il me faiſoit priſonniere. Il étoit ſuivi de quantité de ſatellites qui commencerent à fouiller dans ma chambre, & qui me ſommerent de leur remettre tout ce que j'avois d'effets. Je ne jugeai pas à propos de leur obéir : je leur dis que ne faiſant que paſſer à *Paris*, je n'avois apporté que ma toilette, qui étoit dans un porte-manteau que je leur montrai, & dont ils ſe ſaiſirent. Pendant qu'ils s'amuſoient à le fouiller, je pris des papiers & des bijoux que j'avois dans un autre endroit, & je les

cachai dans mon ſein ſans qu'ils s'en apperçuſſent : cependant ma petite crioit à tue tête, croyant que de la priſon à l'échafaud il n'y avoit qu'un pas : j'avois beau lui dire que je n'avois fait aucun crime, & qu'ainſi il n'y avoit rien à craindre, tout cela ne la raſſuroit point ; elle ſe mettoit entre les Archers & moi ; & ces brutaux, laſſés de l'entendre, la ſecouerent d'un autre côté, & m'ordonnerent de deſcendre au plus vîte. Je ne me le fis pas redire, & je les ſuivis ſans murmurer. Ce qui me parut le plus dur, ce fut de voir à la tête de cette cohorte un de mes plus proches, & celui ſur lequel j'aurois dû faire le plus de fonds : c'étoit lui qui avoit indiqué mon logis, & qui, comme un autre *Judas*, conduiſoit la marche ; & cela par le même motif, & comptant qu'il y trouveroit ſon intérêt. Toute la différence que je remarquai entre lui & cet apoſtat, c'eſt qu'au lieu de lanterne il tenoit une chandelle à ſa main : du reſte, il donnoit tous les ordres, & menoit la bande. Comme il vit que je

le regardois avec indignation, il me dit qu'il étoit bien fâché de me donner un pareil bon ſoir ; mais qu'il y étoit obligé, & que je ne devois accuſer que moi-même du chagrin que l'on me donnoit. Tout cela fut dit d'un air inſultant, quoique mêlé de confuſion, & je n'y répondis que par un ſourire mépriſant. Je trouvai en bas un fiacre, dans lequel on me fit monter avec ma petite, qui avoit obtenu par ſes cris de pouvoir ſuivre ma deſtinée : on y laiſſa entrer auſſi une de mes parentes qui ſe trouvoit dans le quartier, & qui étoit accourue au bruit. Le caroſſe fut enſuite bien fermé ; & ſuivi des pouſſe-culs & de mon Judas, il prit le chemin de la Conciergerie. Ma parente me dit & me répéta pluſieurs fois que je pouvois me fier à elle : ce qui fit que craignant d'être fouillée en priſon, je lui donnai ce que j'avois caché dans mon ſein, que je la priai de remettre à un vieil homme dont la probité m'étoit connue : j'eus l'eſprit un peu tranquille après cela. Dès que nous fumes deſcendues

de carosse, ma parente m'embrassa, & me dit adieu, & l'on me fit entrer dans la prison, que je ne trouvai pas aussi affreuse que je me l'étois figurée : on me mena dans une belle chambre où je trouvai un bon feu, car il faisoit grand froid. Le mal-honnête homme dont j'ai déjà parlé, me fit là une grande exhortation, me représentant qu'on me traitoit avec beaucoup de douceur, & que je devois le reconnoître ; qu'il espéroit que cette nuit me feroit faire des réflexions sérieuses sur mon état ; qu'il dépendoit de moi de m'en tirer par un aveu sincere ; qu'on me donnoit jusqu'au Mercredi, c'étoit le Samedi au soir : mais que si j'abusois de cette grace, le temps expiré, je serois mise dans les lieux noirs & affreux où l'on met ceux qu'on destine au gibet & à l'échafaud, & que je serois confondue avec eux. Je lui dis que tout ce qui m'étonnoit de cette menace, c'étoit qu'il eût l'audace de la faire, & d'insulter une personne dont il auroit dû prendre les intérêts : que son procédé étoit le plus infâme &

le plus lâche du monde ; que j'en rougissois pour lui, & que je regardois comme le plus grand de mes malheurs celui de lui appartenir ; que je rendrois compte de ma conduite à mes Juges, & que ne le reconnoissant pas pour tel, je n'avois rien à lui dire, qu'à le prier de me faire donner à boire, quoique je dusse craindre qu'il ne me donnât du fiel & du vinaigre. Il me fit apporter de la biere ; je bus à sa santé, & je n'ai jamais été si contente de moi que je fus ce soir-là. Enfin, ne pouvant plus soutenir mes manieres ironiques, il me quitta, en me disant encore de penser à moi, & de ne pas attendre qu'on me transferât ailleurs. Je lui dis que j'espérois qu'il ne me feroit pas pendre. Je n'en sais rien, me répondit-il en s'en allant. Il étoit alors près d'onze heures ; & quoique je n'eusse pas soupé, comme je vis qu'on ne m'en parloit pas, je ne demandai rien, & je priai deux hommes qui étoient restés dans ma chambre de vouloir bien me laisser coucher. Ils sortirent ; mais dès que je fus dans

le lit avec ma fille, je les vis rentrer avec des matelas & des couvertures qu'ils étendirent par terre, & fur lefquels ils fe coucherent, après avoir pris la clef de la porte. Cela me choqua beaucoup : des hommes couchés dans la chambre d'une femme ! je me tuois de leur dire que cela n'étoit pas bien, qu'ils pouvoient mettre leur lit dehors, & barricader la porte comme ils voudroient. J'eus beau faire, il n'en fut ni plus ni moins : ils me répondirent qu'ils ne me feroient point de mal, qu'ils étoient gens d'honneur, & qu'ils avoient ordre de me garder nuit & jour à vue ; ainfi après avoir bien chamaillé, il fallut confentir à avoir cette indigne compagnie, parce que la raifon du plus fort eft toujours la meilleure. Avant de fe coucher, ils fumerent quelques pipes de tabac, dont ils me renvoyoient l'odeur, & fe rafraîchirent de quelques traits de brandevin. Je n'ofois pas m'endormir, quoique je les entendiffe ronfler, & je fus fort inquiete cette premiere nuit ; mais comme on fe fait à tout, & que

je vis qu'il ne m'en étoit rien arrivé, je m'accoutumai à cela dans les fuites. Cependant le bruit de ma captivité se répandit dès le lendemain par-tout, & mes ennemis ne manquerent pas de faire revivre ceux qui avoient couru à mon arrivée ici, où de peur que je n'y trouvasse trop de protection, nos jalouses compatriotes avoient pris soin de répandre que j'étois une espionne, & cent sottises de cette nature, pour balancer ce qu'elles craignoient que mon petit mérite ne pût me procurer à leur préjudice. Vous devez croire que ma prison leur releva bien le courage: les unes se flattoient du don de Prophétie, comme pourroient faire les gens du Dauphiné, disant: je l'avois bien toujours cru que cette femme n'étoit pas venue ici par un bon motif; elle ne m'en a jamais imposé avec tout ce grand sacrifice qu'elle se vante d'avoir fait. Les autres disoient: c'est un esprit dangereux & adroit; & toutes concluoient qu'elles me verroient exécuter avec plaisir: car il ne s'agissoit pas de moins, à

ce qu'on prétendoit. Le pauvre Chevalier *Cheiles* apprit bientôt ce qui se passoit, & vint à la Conciergerie pour m'en marquer son chagrin, & pour m'offrir ses services : il ne croyoit pas avoir autant de part qu'il en avoit dans cette affaire. Je suis fâchée, dit alors la *Comtesse*, de vous interrompre, & de vous laisser en prison; mais puisque vous y voilà avec une compagnie aussi agréable que celle du *Chevalier*, je crois qu'on peut vous y laisser, & attendre à demain pour vous en tirer, & qu'il sera bon de sortir d'ici, où l'on ne voit presque plus. Vous avez raison, répondit *Mylady*, & j'avois bien prévu que vous auriez peut-être autant de peine à me faire taire, que vous en aviez eu à me faire parler : car il n'y a, comme on dit, que la premiere pinte qui coûte. Je serois bien fâchée, dit la *Comtesse*, que vous vous en tinssiez-là, & je ne vous tiens pas quitte de la suite de votre histoire : nous en reprendrons demain le fil; l'endroit où vous en étiez est trop remarquable pour l'oublier : allons

cependant à *Chaillot* voir ſi *Mylord* ne nous y ſeroit point venu attendre. Elles arriverent en cauſant à la porte du Parc, où le caroſſe les attendoit; par le plus beau temps du monde, & à la plus belle heure du jour, elles retournerent à *Chaillot*, où la *Comteſſe* trouva ſon époux, qui quoique fort incommodé, étoit pourtant de fort bonne humeur ce jour. On ſoupa peu de temps après l'arrivée de ces Dames: la converſation fut générale, *Mylord* en fit les frais; il conta mille jolies nouvelles à ces Dames; & comme il avoit des affaires à *Paris*, il leur propoſa d'y retourner le lendemain. L'on en convint, & l'on ſongea cependant à ſe repoſer. *Mylady* paſſa dans la chambre où elle avoit déjà couché; & dès le bon matin on mit les chevaux au caroſſe. On arriva de bonne heure à *Paris*. *Mylord* paſſa dans ſon cabinet pour faire ſes dépêches; & la *Comteſſe*, qui avoit retenu ſon amie à dîner, lui propoſa en attendant de continuer ſon hiſtoire. Il me tarde, ma chere, lui dit-elle, de vous

tirer du lieu où nous vous laissâmes hier au soir, & vous devriez ce me semble avoir un peu plus d'empressement d'en sortir. Il est vrai que nous y avons aussi laissé le *Chevalier*, & que sa présence vous peut bien empêcher de vous y ennuyer. Ah ! Madame, dit *Mylady*, il n'y resta pas si long-temps que vous croiriez bien : il me quitta après m'avoir assuré qu'il étoit en état de tout risquer & de tout entreprendre pour procurer ma liberté. Je le remerciai, & lui dis que je l'attendois de mon innocence & de l'équité de mes Juges; que je le priois de ne s'en pas mêler, de peur qu'il ne s'attirât des affaires à mon occasion. Il me vint voir encore le soir du même jour, & après cela je ne le vis plus, ni je n'entendis plus parler de personne. Tout le monde m'abandonna, me croyant perdue, & j'ai resté dix-sept jours seule avec mes deux gardes & ma fille, que l'on me permit de garder avec moi en payant. Vous pouvez croire que je ne passois pas mon temps fort agréablement : mes

gardes tâchoient de me réjouir, & me disoient d'avoir bon courage, moyennant quelques verres de brandevin que j'avois soin de leur donner de temps en temps pour le bien vivre. Ils me faisoient cent contes des criminels qu'ils avoient attrapés, & des divers supplices qu'on leur avoit fait souffrir : car comme *il souvient toujours à Robin de ses flûtes*, & que ces honnêtes gens étoient les chiens courants du bourreau, ils ne m'entretenoient jamais que des pendus & des roués, & de pareils récits ne pouvoient pas me donner des songes fort agréables : ainsi je passois les jours & les nuits fort tristement. Outre le chagrin que cause l'incertitude des événements, on m'avoit donné un Avocat fort habile, qui après m'avoir fait mille questions, & examiné les chefs d'accusation qu'on formoit contre moi, comptoit que j'étois innocente ; mais cela étoit difficile à prouver, & l'on avoit donné un tour si mauvais à cette affaire, qu'il étoit à craindre aussi que les suites n'en fussent mauvaises

pour

pour moi ; d'autant plus que perſonne ne prenoit mon parti, & que le cas étoit d'une nature, que chacun ſe faiſoit un mérite de ſignaler ſon zele en me perſécutant. Il n'y eut que le Prince D*** qui eut la générofité de ſe déclarer pour moi. Il m'envoya viſiter en priſon ; il m'écrivit, & m'offrit de ſolliciter mes Juges, pendant que mes plus proches me tournoient le dos : auſſi je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai ; & ſi je ne puis pas les reconnoître, j'aurai du moins ſoin de les publier par-tout. Cependant je faiſois aſſez bonne chere dans ma priſon ; mais j'avois le déſagrément de manger avec mes gardes, qui mettoient la main au plat, buvoient à ma ſanté, & traitoient avec moi de pair à compagnon. Dès le matin ils me demandoient, de leur grabat & avant le jour, ſi j'avois bien dormi. J'avois de la peine au commencement à m'accommoder de leur commerce, & à manger de ce qu'ils avoient touché ; mais il fallut s'y accoutumer, car je n'avois perſonne pour me ſervir ;

c'étoient eux qui me servoient à boire, bien souvent sans rincer le verre où ils avoient bu avant moi : ainsi il n'étoit plus question de faire la délicate, & je fus obligée de surmonter ma répugnance. Si la nécessité m'obligeoit à sortir de ma chambre, ils me suivoient où j'allois, & ils me ramenoient ensuite; enfin ils ne me perdoient jamais de vue. Tout le plaisir que je me donnois dans cet état, étoit de me tenir à la fenêtre, par le plus grand froid, jusqu'à ce que je me fusse bien gelé le nez, & de m'approcher après cela du feu : je faisois ce manége tant que la journée duroit, pour me désennuyer. Cela n'étoit pas mal imaginé, dit la *Comtesse* ; vous deviez aussi tâcher de vous procurer quelque maladie, afin de sentir ensuite le plaisir que fait le retour de la santé. Vous vous moquez à présent de moi, dit *Mylady*, on voit bien que vous n'avez jamais été en prison ; car vous ne plaisanteriez pas comme vous faites : & que diriez-vous de M. *Pelisson*, un des plus beaux esprits de ce Royaume, qui

pendant tout le temps qu'il fut à la Baſtille, ne ſe divertiſſoit qu'à tirer des épingles des papiers où elles étoient rangées, à les ſemer dans ſa chambre, & à les ramaſſer après, une à une, pour les remettre dans leurs trous ? Croyez-moi, il vaut encore mieux s'amuſer à cela que de ſonger creux comme bien d'autres, à qui la priſon a dérangé la cervelle. Vous avez raiſon, interrompit la *Comteſſe*, & c'étoit ſans doute pour prévenir ces inconvénients que les Payens donnoient à leurs criminels du Tartare, des occupations à-peu-près auſſi utiles que l'étoit celle de M. *Peliſſon* ; & de peur que *Siſyphe* & les *Danaïdes* ne s'ennuyaſſent, ils obligeoient l'un à faire aller & venir continuellement une groſſe pierre du haut en bas d'une montagne, & les autres à puiſer de l'eau dans des cribles. Cela n'étoit pas mal imaginé, comme vous voyez. Riez tant qu'il vous plaira, dit *Mylady*, ſi vous étiez dans le cas, vous feriez tout comme les autres. Cependant on inſtruiſoit mon procès ; on plai-

doit pour & contre ; & enfin on produisit la copie de cette fatale lettre que j'avois écrite au *Chevalier*. Je fus interrogée là-dessus, & je répondis naturellement que j'avois écrit cette lettre de *Fontainebleau* à un jeune Anglois de mes amis, qui étoit à *Paris* ; & que je l'avois adressée à une telle Dame, & qu'il n'étoit question que de galanterie là-dedans ; que la Princesse dont je parlois étoit ma fille, & les objets présents, la Dame à qui j'avois adressé la lettre, que je croyois vouloir un peu de bien au *Cavalier* à qui j'écrivois. On me demanda le nom de ce *Cavalier*. Je répondis que la Dame dont je venois de parler le savoit, & que puisqu'elle avoit assez de considération pour lui, pour ne pas le mêler dans cette affaire, je devois avoir le même ménagement, & ne l'y pas faire intervenir mal à propos : qu'on pouvoit interroger cette Dame à son tour, & que je n'avois plus rien à dire. On trouva beaucoup de vraisemblance à ce que je disois ; & mon air ferme & ingénu commença à faire ou-

vrir les yeux à mes Juges. Ils examinerent la chofe avec foin. La veuve fe brouilla dans fes réponfes : mes accufateurs fe défifterent de leurs pourfuites, & avouerent que leurs foupçons avoient été mal fondés. On eût dû fans doute les punir ; mais la politique de la Cour ne le permet pas : ces donneurs de faux avis fe retrancherent d'abord fur leur zele & leur bonne intention, & on les ménagea pour ne pas rebuter ceux qui pourroient en donner de véritables. Voilà ce qui fit que je n'eus point de raifon du tour qu'on m'avoit joué : on affoupit même cette affaire ; mais je fus que la Cour en avoit beaucoup ri ; & franchement le cas étoit rifible. Cependant mes Juges, pleinement convaincus de mon innocence, ordonnerent mon élargiffement. L'indigne parent qui étoit venu me faire arrêter, & qui avoit fait les avances de mon emprifonnement, efpérant par-là faire fa fortune, en fut pour tous fes frais, & mon Avocat vint me dire qu'il ne s'agiffoit plus pour fortir que d'avoir de

l'argent pour lever mon Arrêt, dont il ſavoit la teneur; mais qu'il falloit pourtant le faire ſignifier. Cela m'embarraſſoit : ce que j'avois donné à garder au vieil bon homme n'étoit pas de l'argent; j'aurois bien pu en emprunter là-deſſus; mais il falloit pour cela que je puſſe agir; & la choſe preſſoit. Enfin je jettai les yeux ſur un Prêtre de mes amis, qui étoit fort en état de me prêter cette ſomme : je lui écrivis une lettre toute des plus touchantes là-deſſus, où je lui marquois que quoique la liberté fût le plus grand de tous les biens, & que j'euſſe beſoin pour recouvrer la mienne de l'argent que je lui demandois, je n'aurois garde de le lui emprunter, ſi je ne me voyois en état de le rendre au plus tard dans trois jours; que j'eſpérois qu'il ne me refuſeroit pas ce ſecours, ſans lequel il m'étoit impoſſible de me tirer de captivité, & de me prévaloir de la juſtice qu'on venoit de me rendre. Ma fille porta cette lettre au Prêtre, qui m'écrivit en réponſe qu'il étoit au déſeſpoir de la ſituation

où je me trouvois, & plus encore de ce que la sienne le mettoit hors d'état de faire autre chose pour moi que des vœux. Ayant parlé de cette sorte, le nouveau Saint ferma sa lettre, comme le rat de la Fontaine sa porte. Qu'est-ce que ce rat, dit la *Comtesse*? C'est, répondit *Mylady*, une fable de la Fontaine, qui fait fort bien au sujet, que vous pouvez lire dans ses Ouvrages, & qui porte pour titre, *le Rat retiré du monde*. La maniere dont mon Prêtre me répondit me déconcerta fort : je ne savois plus sur qui compter. Enfin je m'avisai de recourir au Prince D*** qui, comme j'ai déjà dit, m'avoit offert tout ce qui dépendoit de lui, & qui, le plus honnêtement du monde, m'envoya la somme dont j'avois besoin, & que le dévot m'avoit refusée. Je la remis à mon Avocat, qui vint quelque temps après avec des gens de Justice me remettre en liberté. Je n'y fus pas plutôt, que j'envoyai chez le Chevalier *Cheiles* pour savoir ce qu'il étoit devenu, Je craignois qu'il ne lui fût arrivé quel-

que chose, & je n'avois pas osé m'en informer pendant que j'étois en prison, de peur de lui attirer des affaires. Il me vint voir d'abord, & il m'avoua, quand je lui demandai pourquoi il m'avoit abandonnée dans mon adversité, qu'on l'avoit empêché de me venir voir; que les amis de son pere, auxquels il devoit déférer, lui avoient représenté qu'il seroit perdu s'il paroissoit être en liaison avec une personne atteinte du crime de leze-Majesté, & qu'ils avoient joint à toutes ces raisons une espece de violence; puisque les uns ou les autres le suivoient par-tout, & que sans être en prison, il étoit comme moi gardé à vue. Il me demanda ensuite comment j'avois fait pour me justifier, & il me protesta que je l'avois toujours été dans son esprit, quoiqu'on eût fait toutes choses au monde pour tâcher de me noircir; qu'on lui avoit dit que je travaillois à des conspirations, & à attirer de jeunes gens dans le parti du Prince d'*Orange*; que j'étois allée à *Fontainebleau* pour cela, & que des lettres

qu'on avoit interceptées avoient découvert mon manége. Il fut bien ſurpris quand je lui dis que les lettres dont il s'agiſſoit étoient celles que je lui avois écrites, & ſa réponſe, qui, comme je l'ai déjà dit, n'étoit jamais venue juſqu'à moi. Nous n'eûmes pas de peine à deviner d'où venoit le coup; mais il ne falloit pas ſonger à s'en venger; car ç'auroit été mal faire ſa cour : nous convînmes donc qu'il falloit céder au temps, & diſſimuler nos reſſentiments, puiſque la politique le vouloit ainſi; & nous ne nous occupâmes plus que du plaiſir de nous revoir. Comme tout le monde m'avoit abandonnée dans ma diſgrace, j'abandonnai tout le monde à mon tour; & ſans me plaindre de perſonne, je rompis tout commerce avec mes anciennes connoiſſances, pour n'en plus avoir qu'avec le *Chevalier*, qui me tenoit lieu de tout, & qui, pour ſe dédommager du temps perdu, me venoit voir trois fois par jour; car après ce qui s'étoit paſſé, nous n'avions pas jugé à propos de loger enſemble. *My-*

lady en étoit-là, quand un Page de la *Comtesse* vint les avertir qu'on avoit servi, & que *Mylord* les attendoit pour se mettre à table. Elles furent le joindre; & comme il leur dit qu'il avoit à faire toute l'après-midi, la *Comtesse* proposa à son amie une partie de promenade. Allons, dit-elle, au bois de *Vincennes*, nous n'avons pas encore été de ce côté. Allons où vous voudrez, dit *Mylady*, je suis toujours bien où vous êtes; disposez de moi pour le reste de la journée: mais il me faut permettre, s'il vous plaît, de retourner après cela à *S. Germain*; car on pourroit donner encore un mauvais tour au séjour que je fais ici. Ce n'est pas peut-être là votre motif le plus pressant, dit la *Comtesse*; mais n'importe, il en sera ce que vous voudrez. Elle donna ordre en même-temps qu'on lui tînt un carosse tout prêt. On acheva de dîner, & on partit peu de temps après. La promenade étoit la plus agréable du monde du côté de *Vincennes*; c'étoit dans le temps de la noble épine, & cette odeur y attiroit

tout *Paris*. Nos Dames traverſerent toute la Ville pour aller du fauxbourg Saint-Germain à la porte S. Antoine, par où elles devoient ſortir : quand elles furent ſur le Quai des quatre Nations, & qu'elles eurent un peu regardé le portique de ce fameux College que le Cardinal *Mazarin* a fondé pour éterniſer ſa mémoire, la *Comteſſe* jetta les yeux du côté du Louvre ; & comme elle n'y vit ni vitres ni volets, elle parut étonnée de ce que la maiſon d'un ſi grand Roi étoit en ſi mauvais état. *Mylady* lui répondit que depuis que le Roi avoit entiérement quitté *Paris*, cette maiſon avoit été extrêmement négligée, & que Sa Majeſté, paſſant au même lieu où elles ſe trouvoient, avoit dit en riant : voyez un peu ſi le Louvre ne reſſemble pas bien à une maiſon en décret. Mais pourquoi le laiſſe-t-il comme cela, dit la *Comteſſe*, ce bâtiment me paroît ſi grand & ſi beau, s'il étoit achevé ? Il n'y a pas apparence qu'il le ſoit ſous ce regne, répondit *Mylady*, le Roi a une trop grande aver-

ſion pour cette Ville ; & depuis les barricades, & tout ce qu'on lui fit pendant ſa minorité, on ne l'a plus vu ici qu'en paſſant, encore évite-t-il d'y paſſer quand il peut prendre ſon chemin ailleurs ; & ce ne fut qu'après ſa grande maladie, qu'en reconnoiſſance de tant de vœux qu'on avoit faits pour le retour de ſa ſanté, il y vint ſans Gardes, & dîna à l'Hôtel-de-Ville : il fut enſuite voir la place des Victoires, & il s'en retourna coucher le ſoir à *Verſailles*. En voilà un, dit la *Comteſſe*, en montrant la Statue *d'Henri IV* lorſqu'elles furent ſur le Pont-Neuf, qui étoit bien meilleur Citoyen. Il n'en a pas été mieux traité, répondit *Mylady*. Elles admirerent après cela la beauté du cheval de bronze qu'on dit être un chef-d'œuvre de l'art, & raiſonnerent là-deſſus juſqu'à la place des Victoires, où la *Comteſſe* commanda à ſon cocher d'arrêter, afin d'examiner la Statue à loiſir. Elle eſt au milieu de cette place, ſur un piédeſtal, où ſont gravées en lettres d'or les actions les plus glorieuſes que le Roi
ait

ait faites; une partie de ses victoires; la jonction des deux mers; la réunion des Protestants à l'Eglise Catholique; la fondation de S. Cyr; sa fermeté dans ses douleurs, qui assura ses peuples désolés; la maniere dont il est venu à bout des duels, & de purger l'Etat de tant d'autres crimes; ses Ordonnances pour faire exercer la Justice, & autres choses de cette nature. On voit aussi le nom de François d'*Aubusson*, Duc de *la Feuillade*, mêlé avec celui de *Louis*, parce que c'est lui qui a fait ériger la Statue, aussi a-t-elle le visage tourné du côté de son Hôtel; on voit à ses pieds quatre Nations enchaînées, & la victoire paroît en l'air, qui lui pose une couronne de laurier sur la tête. Tout cela est de bronze doré, entouré d'une grille dorée: la place est un ovale formé par de belles maisons toutes occupées par de riches Maltotiers: quatre grandes lanternes, dont chacune est soutenue par trois piliers de marbre, éclairent toutes les nuits cette place. M. de *la Feuillade* a laissé un fonds pour

cela dans son testament, & a été bien récompensé des frais qu'il a faits. C'est à propos de cette illumination qu'un Gascon fit ces vers :

Vicomte d'Aubusson, cadédis, tu nous vernes
De mettre le Soleil entre quatre lanternes.

Nos Dames continuerent leur chemin après avoir fait leurs remarques & leurs réflexions qui les conduisirent jusqu'à la place Royale, où elles s'arrêterent encore pour admirer la régularité de tous ces Hôtels tirés en droite ligne, & soutenus par des portiques qui forment un quarré, au milieu duquel on voit la Statue de *Louis XIII* à cheval : delà elles gagnerent la porte Saint-Antoine : elles traverserent ce grand Fauxbourg, passerent devant le Trône, & entrerent dans les allées de *Vincennes*, où la *Comtesse* jugea à propos de mettre pied à terre. Le temps & le lieu étoient propres pour cela. C'étoit un de ces jours où il ne fait ni pluie ni soleil : on respiroit un air embaumé dans cet endroit ; nos Dames se choisirent

des sieges de gazon ; & dès qu'elles se furent placées, la *Comtesse* dit à son amie qu'elle la prioit d'achever son histoire, puisqu'elles étoient à la veille de se séparer. Je le veux bien, dit *Mylady*; où est-ce que j'en étois ? Vous en étiez, répondit la *Comtesse*, aux fréquentes visites du *Chevalier* & au plaisir qu'elles vous faisoient. Hélas ! qu'il dura peu ce plaisir, s'écria *Mylady*; à peine avois-je commencé à le goûter, que je le vis troublé de la maniere du monde la plus cruelle ; car les ennemis qui m'avoient joué le tour, enragés d'avoir manqué leur coup, & jaloux de notre bonne intelligence, firent écrire au pere du *Chevalier* que son fils avoit un commerce avec moi, dont il auroit un jour du chagrin ; que je le ménageois pour le marier avec ma fille, lorsqu'elle seroit en âge ; que j'étois une femme d'esprit, & que s'il ne mettoit ordre à cela de bonne heure, il n'y seroit peut-être plus à temps. On lui donnoit ensuite une nouvelle explication de ces malheureuses lettres, dans les-

quelles on cherchoit toujours matiere à me nuire, & on lui faisoit voir si clairement dans ces lettres, que je voulois engager ce jeune homme à devenir mon gendre, que le pere en prit l'alarme. S'il avoit vu les choses par ses yeux, il auroit aisément compris que nous raillions l'un & l'autre. Mais le bon homme ne vouloit point entendre de raillerie là-dessus, persuadé que ma fille n'étoit pas assez riche pour son fils; il lui écrivit pour lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il y avoit quelque temps que j'étois de retour à *S. Germain*, & que le *Chevalier*, qui m'y avoit suivie, m'avoit entiérement persuadé par ses soins l'attachement qu'il avoit pour moi. J'avois enfin cessé de combattre le penchant que je sentois pour lui, & nous vivions dans cet heureux état qui auroit pu faire envie aux Dieux, quand les terribles lettres dont je viens de parler arriverent : ce fut un Jeudi, dont je me souviendrai toute ma vie, où après avoir passé l'après-midi ensemble, & nous être jurés en cent façons

différentes une tendreſſe éternelle, le *Chevalier* me quitta ſur les ſept heures du ſoir, & me dit en me quittant qu'il me rejoindroit dans un demi-quart d'heure. Je le crus, parce qu'il n'avoit pas accoutumé de faire de plus longue abſence : je l'attendis quelque temps ſans m'inquiéter ; après cela je fus à ma fenêtre. Mais mes yeux & mon cœur eurent beau aller au-devant de lui, ils ne le rencontrerent point : Toute la ſoirée ſe paſſa à l'attendre, & la journée du lendemain. Enfin laſſée d'une attente inutile, je fus le Samedi au matin chez lui pour ſavoir ce que c'étoit : je pris mon temps qu'il n'y avoit encore perſonne de levé à la Cour, & comme nous ſommes logés l'un & l'autre dans le Château, & que je n'avois pas grand chemin à faire, j'arrivai bientôt à la porte de ſa chambre. Je le fis éveiller; & après lui avoir demandé raiſon de ſon procédé, comme il ne m'en rendoit point de bonnes là-deſſus, je lui fis les reproches du monde les plus touchants. Falloit-il, lui dis-je, chercher avec tant

d'empreſſement à me perſuader des ſentiments que vous n'aviez pas ? Ou falloit-il les perdre dès que vous avez connu que j'y étois ſenſible ? N'êtes-vous pas le plus fourbe ou le plus volage de tous les hommes ? Non, Madame, me répondit-il d'un air affligé, je ne ſuis ni l'un ni l'autre, & ſi j'ai paſſé deux jours ſans vous voir, je l'ai fait pour éviter de m'en éloigner tout-à-fait ; car on m'ordonne de partir d'ici : & les perſonnes qui ſont chargées de faire exécuter cet ordre, m'ont dit que je pourrois en adoucir la rigueur en ceſſant de vous voir, puiſque mon pere ne veut me tirer d'ici que pour m'arracher à une inclination dont mes ennemis & les vôtres lui font craindre les ſuites. Voilà, me dit-il, en me montrant les lettres dont je viens de parler, ce qu'il m'écrit ; & voilà ce que j'y réponds.

Je ne ſais, Monſieur, *quelle idée on vous a pu donner de* Mylady..... *Je n'ai jamais trouvé en elle que beaucoup d'eſ-*

prit, des manieres polies & très-propres à former un jeune homme : j'avois regardé comme un bonheur qu'elle voulût bien me recevoir chez elle, & je croyois que vous deviez lui en ſavoir bon gré ; cependant, quelqu'agréable & avantageux que puiſſe être ſon commerce, je le romps dès-aujourd'hui, puiſque vous me l'ordonnez, & j'obéis ſans raiſonner. Je partirai d'ici au premier jour, & vous trouverez toujours en moi toute la ſoumiſſion que mon devoir & mon reſpect exigent.

Voilà, dis-je, en lui rendant la lettre, des ſentimens que je ne ſaurois blâmer : je ne me rendrai jamais indigne des témoignages que vous rendez de moi, en vous détournant de votre devoir ; mais ſi j'avois toujours écouté le mien, je me ſerois épargné bien des chagrins, & vous ne deviez pas le combattre avec tant de force, pour me livrer ſi-tôt à mon repentir. Je ne pus retenir mes larmes dans cet endroit ; & quelque ſoin que je priſſe de les cacher, le *Chevalier* s'en apperçut ; il en parut

touché, & m'aſſura que ce n'étoit-là qu'un orage qui paſſeroit bientôt : qu'en ſe privant pour quelque temps de me voir, il ſe diſpenſeroit de partir, & que ſon pere ne l'en preſſeroit plus dès qu'il ſeroit content de ſon obéiſſance ; qu'ainſi il falloit, comme l'on dit, reculer pour mieux ſauter ; & comme il étoit fort obſervé, faire enſorte que tout le monde pût en rendre témoignage à ſon pere. Vous raiſonnez le mieux du monde, lui dis-je ; mais enfin vous raiſonnez, & je vois bien que nous avons changé de rôle. Je le quittai là-deſſus, & retournai chez moi accablée d'une douleur ſi vive, qu'elle me fit prendre les réſolutions les plus violentes. Je voulus me percer le cœur avec un couteau ; mais on me l'arracha des mains : je voulus cent fois me précipiter, & ſi mes gens ne m'avoient pas gardée à vue, j'aurois tout d'un coup terminé mes malheurs ; car je n'écoutois au monde que mon déſeſpoir. Quand je ſongeois à la foibleſſe que j'avois eue d'aimer, & d'aimer un jeune homme ;

de m'être détachée de tout, pour m'attacher uniquement à lui; que je lui avois ſacrifié tous mes chagrins & toute la répugnance que j'avois à les mériter, je ne pouvois penſer à le perdre ſans perdre la vie ou le peu de raiſon qui me reſtoit. Enfin ne ſachant que devenir, je ſouhaitai de revoir encore une fois celui qui faiſoit toute ma peine. Je lui écrivis pour cela un billet fort touchant, où le cœur avoit plus de part que l'eſprit, & j'en chargeai un Officier de mes amis, qui me l'amena quelque temps après, & ſe retira par diſcrétion. Dès que je fus ſeule avec le *Chevalier*, je verſai un torrent de larmes : il n'étoit plus temps de cacher ma foibleſſe ni de contraindre ma douleur. Quoi, dis-je, je ne vous verrai plus ! Et vous voilà livré à des gens qui ſont gagés par votre pere pour me détruire dans votre eſprit, pendant que je me livre ici à mon déſeſpoir ! Qui me défendra dans votre cœur, lorſque tout vous parlera contre moi; que je ne vous parlerai plus, que votre vue me ſera interdite, & qu'on

offrira à la vôtre cent objets plus aimables, & qui ne seront que trop capables de détruire les impressions que j'ai faites chez vous ? Ah ! Monsieur, si elles étoient aussi fortes que vous avez voulu me persuader, & si vous étiez de moitié de la douleur qui m'accable, pourriez-vous vous résoudre à la causer ? Oui, Madame, me dit-il, je suis de moitié de tout ce que vous souffrez ; & si je fais un crime en causant vos peines, vous allez tout-à-l'heure en être de moitié avec moi : vous avez vu ce que mon pere me mande ; vous savez ce que je lui dois ; cependant j'y manquerai si vous le voulez, & je risquerai son indignation, si avec de pareils sentiments, je puis éviter d'encourir la vôtre. Parlez & voyez après cela si vous avez lieu de vous plaindre. Non, lui dis-je, je ne dois me plaindre que de mon étoile : suivez votre devoir ; je serois au désespoir de l'avoir dérangé, & j'aime encore mieux mourir innocente, que de vivre coupable. Il n'est point question ici de mourir, me dit-il, mais de languir

quelque temps : au nom de Dieu, Madame, ne ſouffrez que ce que vous êtes obligée de ſouffrir, & n'allez pas chercher dans l'avenir de quoi augmenter vos maux : croyez que ſi vous n'êtes pas préſente à ma vue, vous le ſerez toujours à ma penſée, & que les objets les plus charmants ne ſauroient me cauſer la moindre diſtraction. Et vous, lui disje, ſouvenez-vous qu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime, & que ma tendreſſe n'aura point d'autres bornes que celles de ma vie : je ne vous en dirois pas tant à l'heure qu'il eſt, ſi je croyois avoir encore le temps de vous le dire : mais je crains fort que ce ne ſoit ici notre derniere entrevue : je tremble même qu'elle ne vous faſſe des affaires, & que les eſpions qu'on a mis à vos trouſſes, ne la découvrent. Ne craignez rien, me dit-il, cette viſite ne ſauroit me faire aucun mal : je l'ai concertée avec ceux qui prennent ſoin de ma conduite, & je leur ai fait entendre qu'un honnête homme ne pouvoit pas rompre avec une femme de condition,

de laquelle il n'a que lieu de ſe louer, ſans lui en dire quelque raiſon, & ils ſont convenus que je viendrois vous montrer les ordres de mon pere, & vous prier de ne pas condamner mon obéiſſance; ainſi ils prennent ceci pour une viſite d'honnêteté & de bienſéance : mais elle pourroit leur devenir ſuſpecte ſi elle étoit plus longue. Au reſte, je me pendrois ſi je croyois vous voir pour la derniere fois; laiſſez-moi faire, je tromperai la vigilance des ſurveillants : & dès qu'ils ne ſe défieront plus de moi, je ſaurai bien trouver le moyen de venir *incognito* vous aſſurer de ma tendreſſe. Adieu, je m'en vais charmé des marques que vous me donnez de la vôtre : & comme je les dois à ce nouveau malheur, je ne puis m'empêcher de convenir du proverbe, qu'*à quelque choſe malheur eſt bon*. Celui-ci finira plutôt que vous ne penſez, pourvu que nous ſachions nous ménager. Ah! dis-je, Monſieur, notre bonheur a bien moins duré, puiſqu'un même Printems le voit naître & mourir, & que je vous perds

perds dès que je commence à me perſuader que je vous ai gagné, & que je ſens qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ceſſer d'être à vous. Eh bien! Madame, dit-il, aimons-nous toujours : on ne peut pas contraindre nos cœurs, & le mien ſera toujours à vous : comptez là-deſſus, & n'écoutez rien de tout ce qu'on pourroit vous dire pour vous perſuader le contraire : je ſerai obligé de proteſter que je n'ai jamais eu avec vous que des liaiſons de civilité, & que je les romps ſans peine. Avec cette feinte je pourrai éviter de partir d'ici, & j'aurai la conſolation de reſpirer un même air avec vous ; nous pourrons même nous écrire, pourvu que nous trouvions des meſſagers aſſez fideles pour ne pas découvrir notre intelligence ; & je crois que celui dont vous venez de vous ſervir, nous doit être le moins ſuſpect : adieu encore un coup, aimez-moi, & ne craignez rien. Il me quitta là-deſſus, & mes chagrins ; que ſa préſence avoit un peu calmés, revinrent en foule. Je ne ſavois que deve-

nir ; je ne pouvois durer nulle part ; je fus me promener ; mais je quittai bien vîte la promenade : la nuit même ne me donna aucun repos ; je la paſſai à la fenêtre, & le ſommeil ne fut plus d'uſage pour moi : je rompis auſſi tout commerce avec le boire & le manger ; enfin j'étois comme forcenée : j'écrivis au *Chevalier* l'état où j'étois, & je lui marquai que ſi l'orage duroit encore long-temps, je ne pourrois pas y réſiſter : je le priai de chercher les moyens de me voir, & de paſſer du moins ſous mes fenêtres, à telle heure de la nuit qu'il lui plairoit, qu'il m'y trouveroit toujours, & que nous pourrions nous parler ſans être entendus, pendant que tout le monde ſeroit endormi ; que je n'attendois de conſolation que de lui, mes maux étant de nature à ne pouvoir pas m'en plaindre à d'autres, ni eſpérer d'en être plainte ; que s'il m'abandonnoit plus long-temps à mon déſeſpoir, je pourrois bien me ſervir des moyens qu'il m'offroit pour finir mes peines. Il me répondit qu'il ſouffroit au-

tant que moi ; mais qu'il falloit céder au temps, & laiſſer paſſer cette malheureuſe conſtellation ; que dès qu'une certaine Dame qui avoit inſpection ſur lui, ſeroit allée à la Campagne, il viendroit me voir. Je ne pouvois pas m'empêcher de goûter ces raiſons ; elles étoient les meilleures du monde ; mais je ne pouvois pas comprendre qu'on pût aimer & raiſonner en même-temps ; ainſi je croyois que le *Chevalier* ne ſe faiſoit peut-être pas autant de violence qu'il vouloit me le perſuader. Je ſavois qu'il étoit tous les jours en parties de plaiſir ; quand on le railloit ſur mon chapitre, il répondoit qu'il n'avoit jamais eu d'attachement pour moi, & que le ſacrifice qu'on exigeoit de lui là-deſſus, ne lui coûtoit pas beaucoup. Quoiqu'il m'eût préparée à tout cela, je ne laiſſois pas de m'en alarmer & de craindre qu'il ne jouât un perſonnage plus naturel que je ne l'aurois voulu ; je fis même là-deſſus quelques mauvais Vers ſur le ton de l'élégie. Voyons, dit la *Comteſſe*, ſachons un peu ces Vers.

Ah ! Madame, répondit *Mylady*, je ne les crois pas dignes d'être écoutés par vous, puiſque j'étois moins inſpirée par les Muſes, que par les Furies, lorſque je les fis : les voici pourtant ; car j'ai de la mémoire de reſte ſur tout ce qui regarde cette malheureuſe intrigue. Dans ce temps heureux dont je vous ai parlé tantôt, où nous nous voyions ſans contrainte, où contens l'un de l'autre nous nous parlions cœur à cœur, je n'étois pourtant pas ſans alarmes, & les approches de l'été me faiſoient craindre l'éloignement du *Chevalier* : cela me jettoit de temps en temps dans des mélancolies terribles. D'abord qu'il m'y vit plongée, il m'en demanda la raiſon, & voulut m'en tirer en me diſant que ſa tendreſſe devoit me faire plaiſir ; que ſi la mienne étoit bien forte, elle m'empêcheroit de ſentir autre choſe, & me feroit oublier tous mes chagrins. Je ne lui répondis rien ; mais j'écrivis ſur ſes tablettes : *ce qui fait mon plaiſir fait ma peine.* Voilà, lui dis-je, quelle eſt ma deviſe, & voilà auſſi, Madame, le

ſujet des Vers que vous allez entendre.

Je vous l'avois bien dit, oui, la choſe eſt certaine,
Ce qui fit mon plaiſir, fait ma plus grande peine.
Vous m'aimiez autrefois, je vous aime aujourd'hui,
Et vous m'abandonnez au plus mortel ennui.
Vous me quittez, ingrat! dans le temps que mon ame
Sent pour vous les tranſports de la plus douce flâme.
Quand l'eſprit accablé, les yeux noyés de pleurs,
Je vous fais voir l'excès de mes vives douleurs,
Croyez-vous qu'à vous voir, ſans ceſſe accoutumée,
Je puiſſe, loin de vous, traîner ma deſtinée?
Et cet ordre abſolu de vos cruels parents
Doit-il de votre cœur régler les mouvements?
Hélas! ſi vous m'aimiez, malgré leur vigilance,
Nos cœurs, toujours unis, ſeroient d'intelligence;
Et, malgré la rigueur d'un ſévere devoir,
Il eſt mille moyens qu'on trouve pour ſe voir.
Vous n'en cherchez aucun : laſſé de ma tendreſſe,
Vous me livrez, cruel, à toute ma triſteſſe;
Et trop sûr que ſans vous il n'eſt plus de plaiſirs,
Vous ne voulez pas même écouter mes ſoupirs.
Peut-être que ſoumis auprès de quelque belle,
Vous lui contez l'ardeur de mon amour fidele,
Et que, foulant aux pieds la foi de vos ſerments,
Vous cherchez à former d'autres engagements.
N'importe, devenez ou perfide ou volage,
Je ne ſongerai point à venger cet outrage;
Et tournant contre moi tous mes reſſentiments,
Je ſaurai par ma mort terminer mes tourments.

Ces Vers ne ſont pas ſi mauvais, dit

la *Comteſſe*; & s'ils étoient faits pour un époux, ou ſi vous n'en aviez point, je les trouverois très jolis. Mais, ma chere, le ſujet en gâte bien le mérite. Ah! Madame, répondit *Mylady*, ſi vous voulez que j'acheve le récit de cette malheureuſe hiſtoire, je ne vous demande que de l'attention; vos réflexions me tuent & ne peuvent pas empêcher que ce qui eſt fait ne ſoit fait. Non, dit la *Comteſſe*, mais elles pourroient peut-être prévenir ce qui eſt à faire; mais n'importe, continuez, je ne vous interromps plus: quel fut le ſuccès de vos Vers? Mes vers & ma Proſe, répondit *Mylady*, me valurent des réponſes fort tendres, des offres de tout quitter pour moi, & de me ſuivre par-tout où je voudrois aller. Je n'avois garde de conſentir à de pareilles propoſitions; j'aimois encore trop ma gloire & celle du *Chevalier*, pour vouloir faire des démarches qui euſſent pu la ternir; & je pourrois vous faire voir des lettres où il me reproche mon peu de réſolution, m'accuſant de n'avoir que des paroles

pour lui marquer ma tendresse, pendant qu'il est prêt de tout entreprendre pour me donner des preuves convaincantes de la sienne. Cependant dix-sept jours se passerent sans que je le visse ni de près ni de loin. Mais enfin il me marqua, que n'y ayant aucune apparence qu'il pût venir chez moi, il me prioit de venir sur le soir à l'entrée de la forêt, & de m'y trouver seule, parce, me disoit-il, que tout le monde lui étoit suspect. Je n'avois garde de manqu r à ce rendez-vous, quoiqu'il y eût quelque chose qui choquât la bienséance dans l'heure & le lieu; mais quand on aime on ne raisonne pas: d'ailleurs je comptois que cette démarche ne seroit sûe de personne, & que je n'avois rien à craindre avec le *Chevalier*, qui savoit là dessus à quoi il devoit s'en tenir avec moi: je me débarrassai donc de mes gens, & de quantité de fâcheux qui ne manquerent pas de venir ce jour: je feignis un grand mal de tête pour m'en défaire, & m'enfermai sur ce prétexte dans ma chambre; je donnai ordre qu'on n'y laiss-

ſât entrer perſonne pour quelque raiſon que ce pût être juſqu'au lendemain matin ; & toutes ces meſures étant priſes, je pris mon temps pour ſortir ſans qu'on s'en apperçût. Je paſſai par un petit eſcalier qui conduit au jardin du Château ; delà je paſſai dans le parc, & j'allai gagner le poſte qu'on m'avoit marqué à l'entrée de la forêt : je me campai ſous un arbre fort épais, qui étoit au bout d'un petit canal, & j'y attendis patiemment qu'on me vînt relever de ſentinelle. J'eus effectivement beſoin de patience ; car le *Chevalier* n'avoit pas eu tant de facilité à ſe défaire de ſes ſurveillants que j'en avois trouvé à me débarraſſer de mes fâcheux : on l'avoit engagé à des parties de jeu & de promenades, & on les avoit pouſſées ſi loin, que l'heure qu'il m'avoit donnée étant plus que paſſée, il ne compta plus de me trouver au rendez-vous. De mon côté je ne comptois plus auſſi qu'il y vînt, & je ne ſavois plus qu'en penſer : mon cœur me fourniſſoit mille raiſons pour l'excuſer, & l'envie que j'a-

vois de le trouver innocent, me faiſoit deviner une partie de la vérité : cependant j'étois dans de grandes inquiétudes : il y avoit du riſque à reſter dans ce lieu pendant les horreurs de la nuit ; il y en avoit auſſi à retourner à une heure auſſi indue au Château : ainſi après avoir bien peſé tous les inconvénients, je me déterminai à ne point chercher le péril, mais à l'attendre de pied ferme ; d'autant mieux que je ne pouvois m'empêcher d'eſpérer encore, quoique contre toute apparence. Une autre femme ſeroit ſans doute morte de frayeur dans ce lieu ſauvage : les hurlements des chiens, les croaſſements des grenouilles, & le chant lugubre des oiſeaux nocturnes, ſembloient me préſager quelque mauvaiſe aventure : je me préparois avec courage à celles qui n'auroient pu attaquer que ma vie, & j'étois réſolue, pour me garantir des autres, à me jetter dans le canal, dès que je me verrois hors d'état de réſiſter à la force ; c'eſt pourquoi je me cachai de mon mieux derriere l'arbre, & je me couchai à plat

ſur le bord du canal, ayant toujours l'oreille alerte pour eviter la ſuprise : je dis l'oreille ; car mes yeux ne me ſervoient pas de beaucoup dans une nuit auſſi obſcure. Dès que j'entendois du bruit, je me cachois encore plus fort : il paſſoit à tout moment des gens, tantôt des Soldats aux gardes qui cherchoient à voler les paſſants ; tantôt des Chaſſeurs qui revenoient de la forêt. Et ce qui me fit grande peur, ce fut un chien, qui m'ayant découverte dans mon gîte, ne vouloit plus partir delà, & aboyoit d'une ſi terrible force, que ſon maître s'approcha pour ſavoir ce que c'étoit : il tâtonna autour de l'arbre ; mais il ne put me démêler d'avec quantité de branches, qui étoient par terre, parmi leſquelles je m'étois fourrée : ainſi il paſſa ſon chemin. Quelque temps après j'entendis le bruit d'un caroſſe ; je m'apperçus, à la clarté d'un flambeau, que c'étoit celui d'une Dame de ma connoiſſance qui revenoit de *Poiſſi*. Ce caroſſe paſſa tout auprès de l'arbre derriere lequel j'étois retranchée, & la perſonne

qui étoit tournée de ce côté-là, s'écria tout d'un coup : mon Dieu ! je crois qu'on a aſſaſſiné là une perſonne, car je vois quelque choſe d'étendu par terre qui a tout l'air d'un corps mort. On cria là-deſſus au Cocher d'arrêter; mais il ne fut pas de cet avis, & me ſauva par-là de ce danger. J'en étois à peine échappée, que je penſai tomber dans un autre : j'entendis marcher auprès de moi; je m'imaginai d'abord que ce pouvoit être le *Chevalier* : mais comme ce pouvoit auſſi n'être pas lui, & qu'il y alloit de trop pour moi ſi j'avois pris le change, je ne jugeai pas à propos d'en courir le riſque, & je me recognai encore plus fort derriere l'arbre qui me ſervoit de rempart. Cependant la perſonne qui me mettoit en peine, après avoir tâtonné quelque temps autour, continua ſon chemin, & revint enſuite ſur ſes pas. Ce fut alors que je crus connoître la démarche de mon *Chevalier*. Je ne doutai point qu'il ne me cherchât dans ce lieu; & ne pouvant me réſoudre à l'en voir partir mécontent, & à perdre

moi-même le mérite d'une ſi longue attente, je courus après de toute ma force. Mais je fus bien ſurpriſe de voir briller la lame d'une épée, & d'entendre jurer après moi celui que je cherchois avec tant d'empreſſement. Comme il juroit en François, & que ſa colere changeoit le ton de ſa voix, je crus m'être mépriſe, & je me réſolus à me laiſſer tuer plutôt que de faire connoître ce que je cherchois; ainſi je m'arrêtai ſans dire un mot. Le *Chevalier*, qui m'avoit déjà pouſſé quelques bottes ſans m'avoir pu atteindre, ſurpris de ce que je me livrois ainſi à ſes coups ſans ſonger à me mettre en défenſe, ne ſavoit quel parti prendre : il ne lui vint jamais en penſée que ce fût moi, après la recherche qu'il venoit de faire quelques moments auparavant; & comptant bien que je ne l'aurois pas attendu ſi longtemps, il ne vouloit pas approcher de moi, de peur de donner dans quelque piége; & ne doutant plus que ce ne fût quelqu'un qui le vouloit aſſaſſiner, il revint à moi l'épée à la main, & me

cria : parles, traître, ou je te tue ! Ce fut alors que je le reconnus. Frappes, lui répondis-je, & vantes-toi après cela d'avoir pu me tuer, mais non pas me faire peur. Ah ! ma chere *Lady*, s'écria-t-il, c'eſt vous ! Oui, c'eſt moi, lui dis-je, qui ne m'attendois aſſurément pas à un pareil accueil pour prix de vous avoir attendu juſqu'à l'heure qu'il eſt, & de m'être expoſée pour cela à des dangers de toutes les eſpeces : je n'aurois pas cru franchement qu'il y en eût eu encore à courir avec vous. Hélas ! Madame, répondit-il, que vos reproches ſont cruels, & qu'ils ſont injuſtes ! Me croyez-vous capable d'avoir voulu attaquer une vie qui fait tout le bonheur de la mienne ? Mais voyons, ne ſerai-je pas aſſez malheureux pour vous avoir bleſſée ? Souffrez, ſi cela eſt, que j'y remédie, & que je m'en puniſſe à vos yeux. Non, lui dis-je, je n'ai point de mal : je ne vous demande ni ſecours ni vengeance, & c'eſt ſeulement mon eſprit qu'il faut guérir. Je vous avoue qu'ayant eu le loiſir de faire des réflexions dans

l'endroit où je vous ai attendu, le peu d'empressement que vous avez eu à vous y rendre, & la maniere scabreuse dont vous m'avez abordée, m'ont donné d'étranges soupçons : j'ai cru que lassé d'une tendresse qui ne vous apportoit ni utilité ni agrément, & que vous comptiez bien devoir durer autant que ma vie, vous aviez voulu en terminer le cours ; & que dans cette vue vous m'aviez exposée à mourir de peur ou d'ennui dans ce lieu, ou à y être assassinée ; & qu'enfin, chagrin de me voir échappée à tous ces dangers, vous vouliez me tuer de votre propre main. Il n'a pas tenu à moi que vos desseins n'ayent réussi, comme vous voyez. Et quel est le vôtre, ma chere *Lady*, interrompit le *Chevalier* ? Ne venez-vous pas de me donner vos sentimens ? Et n'est-ce point vous qui voulez me faire mourir par vos injurieux soupçons ? Hélas ! je ne puis revenir de ma frayeur, & je frémis quand je pense qu'il n'a tenu à rien que je n'aie ôté la vie à ce que j'ai de plus cher au monde. Croyez-vous que je ne

ſois pas aſſez agité, ſans qu'il ſoit beſoin de m'affliger encore ? Il paroiſſoit ſi touché, qu'il me fit pitié. Non, lui dis-je, mon cher *Chevalier*, je ne crois rien de ce que je viens de dire : c'étoit une querelle d'Allemand que je vous faiſois, pour me venger de ce que j'ai craint & ſouffert en vous attendant : mais j'en ſuis plus que dédommagée par le plaiſir de vous revoir après dix-ſept jours, & de vous trouver encore tendre & ſincere : raſſurez-vous, je n'ai point de mal ; & quand vous m'auriez tuée, vous ne m'en auriez pas fait un fort grand, puiſque ſans vous la vie m'eſt à charge, & que j'aurois été charmée, ne pouvant pas la paſſer avec vous, de la perdre de votre main, ſans que je puſſe en accuſer votre cœur. Ah ! Madame, interrompit le *Chevalier*, ma main ne s'en ſeroit pas tenue-là, & j'aurois bientôt couru après vous à l'autre monde ; il me dit encore cent choſes les plus tendres du monde là-deſſus, & me conta comme il lui avoit été impoſſible de s'échapper de ceux qui l'obſervoient ;

le peu d'eſpérance qu'il avoit eue de me trouver encore là ; & enfin, après m'y avoir cherchée inutilement, la penſée qu'il avoit eue que j'étois un voleur de bois. Je ne pus m'empêcher de rire de la peur que je lui avois faite ; il ne pouvoit aſſez admirer mon courage. Cependant, comme le terrein n'étoit pas fort propre à une plus longue converſation, & qu'il étoit trop tard pour retourner au Château, il me propoſa d'aller dans une méchante chaumiere, qui n'étoit qu'à quelques pas, & qui étoit occupée par des gens qui n'avoient garde de nous connoître. Nous leur fîmes croire que nous étions des voyageurs que la nuit avoit ſurpris en chemin. Ils ne nous en demanderent pas davantage, quoique nous n'euſſions pas trop l'air de gens qui vont à pied ; & moyennant quelque petite gratification, ils nous donnerent de la chandelle & des ſieges. Nous continuâmes notre converſation : mais comme nous étions ſur la fin du Printemps, où les nuits ne ſont pas longues, les approches de l'au-

rore nous obligerent bientôt à nous séparer. Ce ne fut qu'après nous être jurés une amitié éternelle, & après avoir pris des mesures pour nous en renouveller de temps en temps les assurances. Le *Chevalier* me dit qu'il n'iroit point en campagne, parce que son Régiment avoit beaucoup souffert la précédente, & qu'on lui vouloit donner le temps de se rétablir, en lui faisant passer l'Eté dans le Pays. Je fus très aise de le voir éloigné des occasions périlleuses, & très-aise aussi de ne pouvoir pas me reprocher que ce fût à ma considération qu'il s'éloignât de celles d'acquérir de la gloire : ainsi le plaisir que je me faisois de le voir, étoit un plaisir pur, puisqu'il ne m'en coûtoit aucuns scrupules que ceux que je me faisois de ma foiblesse : mais j'étois si fort occupée de ma passion, que je ne me donnois pas le temps de la condamner. Enfin nous nous quittâmes de peur que le jour ne nous surprît ensemble. Je regagnai le parc & le jardin, sans rencontrer personne, & je remontai dans ma chambre

par le même endroit d'où j'en étois descendue la veille; si bien que cette partie n'a jamais été sue de personne. Vous êtes bienheureuse, interrompit la *Comtesse*; car le Public ne vous rendroit pas la justice que je vous rends là-dessus, & n'en jugeroit assurément pas si favorablement: je vous assure que j'ai tremblé pour vous pendant le récit que vous venez de me faire, & que je ne suis pas surprise si tant d'Auteurs anciens & modernes nous ont parlé de l'amour comme d'un ennemi contre lequel il faut toujours être en garde, puisqu'il est capable de renverser la raison, & de faire faire tant de folies aux personnes les plus sages. Mais allons, continuez, dit-elle, en voyant que *Mylady* paroissoit confuse, n'ayez point de honte, parlez-moi comme à votre Confesseur, je vous promets autant d'indulgence. Eh bien! répondit *Mylady*, il faut vous satisfaire; puisque vous tenez la place de mon Confesseur, je regarde l'ordre que vous me donnez d'achever le récit de mes foiblesses, comme une pénitence que

vous m'imposez. Je rentrai donc dans ma chambre, où après m'être mise sans bruit dans mon lit, j'appellai mes gens, qui n'étoient pas encore éveillés; je me fis apporter du thé, après quoi je jugeai à propos de continuer ma migraine, pour avoir le temps de me reposer, & sur ce prétexte je fis encore refermer ma chambre, où je restai une partie de la journée. Je n'en donnai guere au sommeil, & tout se passa en réflexions : tantôt je craignois que l'équipée que je venois de faire ne fût sue, & je me repentois de l'avoir faite; un moment après j'étois fâchée de n'être pas à recommencer; & toujours l'absence du *Chevalier* étoit le plus grand de mes maux. Je fus quelque temps sans avoir de ses nouvelles : mais enfin je le vis, & après quelques entrevues, comme celle dont je viens de parler, il convint qu'il valoit encore mieux nous voir chez moi, à condition de n'y recevoir personne, & de ne s'en fier qu'à mon domestique, dont je pris soin de m'assurer. Il prenoit son temps pour entrer

ſans qu'on s'en apperçût, & il ſortoit avec les mêmes précautions. Dès qu'il étoit au logis, la porte en étoit fermée à toute ſorte de perſonnes. On diſoit tantôt que je m'étois allée promener dans la forêt, tantôt que j'étois malade, & preſque toujours que j'étois dans quelque Couvent : ſi bien que le peu d'amis que ma mauvaiſe fortune m'avoit laiſſés, laſſés de me venir chercher inutilement, ſe rebuterent. Enfin le *Chevalier* paroiſſoit très-reconnoiſſant de ce ſacrifice, qui ne me coûtoit pourtant pas beaucoup, puiſqu'il n'y avoit que lui qui me tînt au cœur. Il me ſouvient qu'un jour qu'il entendit que mes gens renvoyoient la femme d'un Colonel & deux jeunes Seigneurs très-jolis qui venoient pour paſſer l'après-midi avec moi, il me dit : en vérité, ma chere, vous êtes bien bonne de vous enterrer toute vivante pour moi, & je me fais un ſcrupule d'être cauſe que vous renoncez à toute ſorte de plaiſirs. Ah! lui dis-je ſans héſiter, je n'en puis trouver qu'avec vous, & vous êtes tout le

monde pour moi. Il me remercia dans les termes du monde les plus touchants, & me témoigna que ſes ſentiments étoient très-conformes aux miens. Ainſi contents l'un de l'autre, & comptant tout le reſte pour rien, nous mettions tout notre bonheur à nous voir, & tous nos ſoins à cacher notre commerce. Pour cela, le *Chevalier* alloit réguliérement faire ſa cour au lever & au dîner du Roi; après quoi, comme on ne l'obſervoit plus ſi fort, il lui étoit aiſé de diſparoître, ſans qu'on ſe défiât qu'il vînt chez moi. Les uns croyoient qu'il alloit tous les jours à *Paris*, & qu'il y avoit même des intrigues: les autres le croyoient occupé à étudier les Mathématiques; & c'étoit ce qu'il tâchoit de perſuader à ceux que ſon pere avoit prié de veiller ſur ſa conduite. Enfin perſonne ne ſe doutoit de la vérité. Cependant nous paſſions tranquillement nos après-midi, tantôt à lire des ouvrages d'eſprit, ou à raiſonner ſur ce que nous avions lu. Comme le *Chevalier* étoit perſuadé que le commerce des femmes

ſert beaucoup à former un jeune homme, & qu'il étoit fort prévenu en ma faveur, il croyoit trouver en moi l'agréable & l'utile, & il me prioit toujours de vouloir bien travailler à lui polir l'eſprit. Oh ! pour cela, interrompit la *Comteſſe*, il ne pouvoit pas mieux tomber, & pour peu de diſpoſition qu'il y ait eu, je ne doute point que vous n'en ayez déjà fait un fort joli homme ; vous ſavez parfaitement bien la Langue Françoiſe, la belle maniere de s'énoncer, & tout ce qu'on appelle termes de cabale, que les Maîtres ne ſauroient montrer & qu'on apprend par l'uſage du beau monde. Je ne conviens pas, Madame, répondit *Mylady*, de tout ce que vous venez de dire à mon avantage : mais comme il ne manquoit au *Chevalier* qu'un peu d'uſage du monde, & du monde François, & que je ſuis peut-être un peu plus franciſée que bien des femmes de notre Pays, puiſque j'ai été élevée en *France*, j'oſe me flatter qu'il n'a rien perdu avec moi de ce côté. Toute ſon ambition étoit de pouvoir

bien écrire ; il y avoit même de la disposition ; il avoit de jolies pensées dans ses lettres ; & corrigeant quelques phrases, & supprimant quelques répetitions, on pouvoit les rendre très-bonnes ; car il ne péchoit pas par l'esprit, mais par le peu d'usage qu'il avoit de la Langue Françoise : ce qui l'empêchoit de se servir quelquefois de bonnes expressions, & de les placer à propos. Il étoit fort aisé de corriger cela, & pour y parvenir sans faire la pédante, je l'engageois à m'écrire tous les jours ; car il n'y a rien, selon moi, qui donne tant de facilité que l'usage. Je lui répondois sur le champ, & je lui faisois remarquer les endroits où il auroit pu donner un autre tour à ses pensées. Je voudrois bien, dit la *Comtesse*, voir quelques-unes de ces lettres que vous vous écriviez : je pourrai un autre jour vous en montrer du *Chevalier*, répondit *Mylady* ; mais pour des miennes, je n'en garde jamais de copies. Il me souvient pourtant d'un billet que je lui écrivis dans le commencement de notre intel-

ligence ; car il me l'a redit tant & tant de fois, qu'il ne m'a pas été possible de l'oublier. Je crois vous avoir déjà dit, Madame, que le *Chevalier* me fit voir, quelque temps après tous nos troubles, le brouillon de cette fatale lettre qui les avoit causés, & qu'il m'avoit écrit à *Fontainebleau* : comme elle n'étoit jamais venue jusques à moi, je n'avois eu garde d'y répondre ; & le *Chevalier* qui ne vouloit rien perdre, voulut absolument que je le fisse, & m'apporta son brouillon à ces conditions. J'y répondis donc en sa présence, à-peu-près en ces termes.

Votre lettre, Monsieur, *est la plus jolie du monde, & m'auroit fait un vrai plaisir si je l'avois reçue dans son temps. Les sentiments que vous m'y témoignez me seroient très-agréables si je pouvois compter qu'ils fussent sinceres ; mais outre que je ne trouve pas chez moi de quoi les inspirer, il me semble que vous les exprimez trop bien. Il en est qu'on peut mieux sentir que définir ; & voilà le cas où je me trouve.*

trouve. Ne vous attendez donc pas à trouver de l'esprit dans ce billet, c'est mon cœur qui le dicte, & mon cœur n'a que de la tendresse.

Voilà un fort joli billet, dit la *Comtesse* : le style en est tendre & aisé, & je ne suis pas surprise que le *Chevalier* en ait été si content : mais voyons la suite. Eh bien ! Madame, continua *Mylady*, cette vie douce & unie dura quelque temps : nous allions même de temps en temps *incognito* à *Paris*, lorsque les Comédiens jouoient quelques pieces qui étoient de notre goût; & il me souvient, à propos de cela, d'un billet que j'écrivois sur ce sujet au *Chevalier*, un jour que nous avions fait partie d'aller voir *Sertorius*; & comme le *Chevalier* avoit manqué de me voir la veille, je commençai ce billet par un petit reproche. Voici à-peu-près en quels termes il étoit conçu.

Vous tenez si mal vos rendez-vous, Monsieur, que de peur de vous voir manquer à celui que Sertorius *vous a donné,*

je crois être obligée de vous avertir, que c'est pour tantôt que cet illustre Romain vous a fait demander audience. Il veut vous conter son histoire, & je ne doute point que vous ne l'écoutiez avec plaisir, puisque c'est le grand Corneille *qui doit lui servir de truchement. Il vous parlera de guerre & d'amour, qui sont les passions les plus naturelles aux Héros: & de peur que vous ne fussiez trop attendri par les malheurs & la triste fin de celui-ci, on a eu soin, pour essuyer vos larmes, de vous prier ensuite aux nôces de Madame* Loricar; *& je suis sûre que le charivari qu'on y doit faire, ne manquera pas de vous réjouir. Je vous attends chez moi avec du thé, pour vous conduire dans le lieu où se doit passer la scene; & je me fais un vrai plaisir de pouvoir vous en procurer; soyez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, & que je ne puis jamais en goûter, à moins que je ne les partage avec vous.*

A ce que je vois, interrompit la *Comtesse*, c'étoit vous qui donniez la Comédie ce jour au *Chevalier*, & le charivari

étoit la petite piece. Mais comment faisiez-vous pour éviter d'être vus ensemble dans un lieu si public ? C'est-là ce qui m'embarrasse un peu ; du reste je trouve votre billet fort ingénieux, & je m'imagine que le *Chevalier* ne se fit pas long-temps attendre. Il courut dans le moment chez moi, continua *Mylady*. Mais pour répondre à vos objections, je vous dirai, premiérement, que je donnois la Comédie au *Chevalier*, sans qu'il m'en coutât rien & sans risque : car la *Chammélé*, qui m'avoit quelque obligation, me faisoit garder une loge toutes les fois que je la lui demandois, & elle avoit soin d'y faire mettre une grille ; ainsi personne ne pouvoit nous voir ; nous avions la précaution d'arriver toujours en fiacre & d'assez bonne heure, pour que personne ne fût encore à la porte ; on nous apportoit du caffé dans la loge : la *Chammélé* venoit y en prendre avec nous. Je n'avois rien à craindre de sa part, & cela nous amusoit jusques à ce qu'on commençât la piece. Ainsi, Madame, le péril étoit moindre que

vous ne penſez ; nous retournions enſuite à *S. Germain* en faiſant nos réflexions ſur ce que nous avions vu : ſouvent même nous nous en appliquions quelque choſe ; peut-être que ſi on avoit écouté nos converſations, on ne les auroit pas toujours condamnées : mais enfin la fortune jalouſe de notre bonne intelligence, nous ſuſcita un nouvel orage pire que tous les autres, & qui n'eſt pas encore appaiſé ; ce fut la paix générale qui troubla la nôtre, en ramenant à la Cour un ancien ami du *Chevalier* ; on l'appelloit *Maſter-Drunk*. C'étoit un grand garçon, bien fait ſans être beau ; il avoit trois ou quatre ans plus que le *Chevalier* : & quoiqu'il ne fût pas de ſi bonne maiſon que lui, comme il avoit beaucoup d'eſprit & qu'il avoit vu le monde, il avoit pris les manieres nobles, & le *Chevalier* avoit beaucoup d'égards pour lui : il m'en avoit ſouvent parlé, & j'avois connu que l'abſence de cet ami lui faiſoit de la peine : de ſorte que je le félicitai dès que je ſus qu'il devoit revenir :

je le priai de le mettre dans notre ſecret, & de nos petites parties. Le *Chevalier* me remercia tendrement de la bonté que j'avois pour les perſonnes qu'il aimoit : & après m'avoir dit qu'il y avoit peut-être de l'imprudence à lui de me préſenter un homme capable de l'effacer, il me promit pourtant, comptant ſur mon cœur, de l'amener chez moi dès qu'il ſeroit arrivé. Je lui en demandois tous les jours des nouvelles ; & enfin lorſque je ſus que les Mouſquetaires étoient de retour à *Paris*, je priai le *Chevalier* d'y aller chercher ſon ami, qui eſt depuis quelques années dans la ſeconde Compagnie. Le *Chevalier* y fut : mais au lieu de les voir arriver enſemble, comme je m'y étois attendue, je reçus le lendemain un billet du *Chevalier*, qui me marquoit qu'il n'avoit pu refuſer quelques jours aux empreſſemens d'un ami : que *Maſter-Drunk* étoit trop fatigué de ſon voyage pour pouvoir paroître encore à *S. Germain* : qu'il l'avoit prié de reſter avec lui, & qu'il me croyoit trop bonne pour condamner ſa

complaiſance. Tout ce beau diſcours ne me plut point ; je n'en augurai même rien de bon : je répondis au *Chevalier* qu'il étoit le maître ; que je n'avois jamais prétendu le contraindre ; que je lui ſouhaitois beaucoup de plaiſir à *Paris* ; & que bien loin de condamner les empreſſements qu'il avoit pour ſon ami, j'étois réſolue, pour ne le point troubler, de faire taire ceux que j'avois pour ſon retour, & que je lui promettois de ne lui en pas parler davantage. En effet je lui tins parole ; je ne lui écrivis plus, & trois jours après je le vis entrer ſeul dans ma chambre. Je lui demandai des nouvelles de ſon ami, & pourquoi il ne l'avoit pas amené. J'ai craint, me répondit-il, que vous ne le trouvaſſiez plus à votre gré que moi, & je ne ſais, ajouta-t-il, ſi ma crainte n'eſt point trop bien fondée, car je vois que vous me demandez de ſes nouvelles avant que je puiſſe vous donner des miennes, & ſans me donner le temps de vous parler de tout ce que j'ai ſouffert pendant que j'ai été éloigné de vous. Vous faites le mau-

vais railleur, Monſieur le *Chevalier*, dis-je alors; vous ſavez bien qu'il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe vous faire du tort dans mon eſprit; je ſouhaite que cet ami, que vous faites ſemblant de craindre, m'en faſſe auſſi peu chez vous, & je ne ſais ſi ma crainte n'eſt pas mieux fondée que la vôtre; pour les maux dont vous me parlez, comme ils étoient volontaires, je ne m'aviſerai pas d'y compatir : ſi mon abſence les avoit cauſés, vous aviez de quoi les faire ceſſer en revenant auprès de moi; & je ne crois pas que *Maſter-Drunk* eût uſé de violence pour vous retenir. Mais à quoi bon tout ce diſcours ? Ne ſavez-vous pas que je préfere votre plaiſir au mien ? Sur ce pied vous auriez fort mal fait de quitter ceux que vous trouviez à *Paris*, pour venir m'en procurer à *S. Germain*. Vous êtes bien généreuſe, Madame, dit le *Chevalier*, & des ſentiments ſi déſintéreſſés reſſemblent fort à l'indifférence. Dites plutôt, répondis-je, que vous y trouvez une délicateſſe dont vous ne ſeriez pas capable : mais

il y a long-temps que je sais que votre cœur est différent du mien. Ah ! Madame, dit alors le *Chevalier*, plût au Ciel que tout le monde connût votre cœur comme je le connois, & lui rendît la même justice ! Eh ! pourquoi cela, repliquai-je ; mon cœur n'est fait que pour vous ; est-il nécessaire que tout le monde connoisse votre bien ? Et n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'on vous le laisse posséder en repos ? Vous avez raison, me dit-il, si mon bonheur étoit connu, il me feroit trop de jaloux. Après cela il me fit cent contes pour égayer la conversation : mais au travers de sa belle humeur, je ne laissai pas de trouver du changement en lui. Il rêvoit de temps en temps, & il soupiroit ; il lui échappa même de me dire, que la paix s'étoit faite fort mal à propos pour lui, puisqu'elle mettoit des bornes à son avancement. Oui, lui dis-je ; mais songez que cette paix vous donne le moyen de rester sans honte auprès de moi. Cela est vrai, dit-il, mais la guerre m'auroit donné celui de me rendre plus

digne de vous ; & pour la honte, s'il y en avoit à rester près de vous, la paix ne m'en garantiroit pas, puisque je puis aller chercher à acquérir de la gloire ailleurs : j'en pourrois trouver les occasions en *Hongrie* ; & si l'amour me permettoit d'écouter mon devoir..... Ah ! m'écriai-je, où en serons-nous si nous consultons le devoir ? Et là-dessus je lui chantai :

Quand il me laisse seule ici,
Le volage me fait entendre
Que son devoir l'ordonne ainsi :
Ah ! quand il vint m'offrir un cœur fidele & tendre,
Aurois-je dû le recevoir,
Si j'eusse écouté mon devoir ?

Le Chevalier ne répondit rien ; mais un moment après il chanta d'un air distrait :

Un trop fâcheux devoir veut que je me délivre
Des liens d'un amour que je trouve si doux :
Devoir, amour, hélas ! accordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Il répéta trois ou quatre fois ces deux derniers Vers.

Devoir, amour, hélas! accordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Après quoi tirant sa montre, il me dit : il faut que je vous quitte, car mon ami m'a demandé la moitié de mon lit; & comme il est indisposé, il a tout l'air de se retirer de bonne heure. Allez, dis-je, suivez votre devoir, je consentirai toujours que vous me quittiez pour lui; mais à condition que vous saurez premiérement en quoi il consiste. Je n'ai jusques ici connu, me dit-il, que celui que l'amour m'impose, & la gloire m'en montre d'autres; si je ne puis pas les accorder, je n'ai plus qu'à cesser de vivre. Là-dessus il sortit & me laissa de quoi faire bien des réflexions. Quoi! disois-je en moi-même, je pouvois bien me réjouir du retour de cet ami qui venoit pour traverser le repos de mes jours; car je vois bien que c'est lui qui a changé l'esprit du *Chevalier*, en lui mettant dans la tête les idées d'un devoir chimérique. Que lui ai-je fait, à ce malheureux? Si nous étions dans un

mps de guerre, & que le *Chevalier* égligeât ſon véritable devoir pour ſter auprès de moi, je lui pardonneois : mais à quoi bon lui inſpirer de ire plus qu'il ne doit, & plus que ſon ere ne lui en demande ? Que craint-il ? e *Chevalier* pouvoit-il tomber en meilures mains ? Lui ai-je jamais cauſé uelqu'affaire ? Lui ai-je inſpiré de mauis ſentiments ? Lui ai-je cauſé de la épenſe ? Et enfin a-t-il perdu quelque oſe à mon commerce ? Non ſans dou-, & ſi cet indigne ami vouloit l'aouer, je ſuis ſûre qu'il le trouve bien angé à ſon avantage. Je paſſai une rtie de la nuit à peſter contre lui ; & lendemain, lorſque le *Chevalier* entra, lui demandai s'il ſe croyoit aſſez fort ur continuer de me voir, après les aux projets qu'on lui avoit fait faire. uels projets, dit-il, croyez-vous que faſſe ? Celui, dis-je, de me quitter, oublier tout ce que vous me devez, s ſerments ; & cela pour ſuivre les ſenments d'un homme qui par toutes ſors de raiſons devroit ſe conformer aux

vôtres ; & qui, quoique votre inférieur à tous égards, veut aſpirer au droit de vous gouverner, & cela ſans doute dans des vues baſſes & conformes à ſa naiſſance : examinez ſes motifs, & vous conviendrez avec moi qu'il a ſon intérêt là-dedans : il craint que je ne balance le pouvoir qu'il veut uſurper ſur votre eſprit ; d'ailleurs il s'imagine que ſi vous alliez chercher la guerre en *Hongrie*, ou ailleurs, vous y auriez ſans doute de l'emploi, & que vous pourriez lui en procurer, & voilà le but à quoi tendent toutes ſes exhortations. N'allez pas me dire, continuai-je, qu'il n'eſt pas vrai qu'il vous en ait fait : épargnez-vous la peine que la néceſſité de déguiſer la vérité fait à un honnête homme, puiſque vous perdriez auſſi bien le fruit de ce déguiſement ; je vous trouvai hier tout changé, & vous m'en dites aſſez pour m'en laiſſer deviner encore davantage. Eh bien ! Madame, répondit-il, il eſt vrai, quand je ſerois capable de me déguiſer, ce ne ſeroit pas avec vous. Il eſt vrai que mon ami m'a dit des choſes
capables

capables d'ébranler une constance qui ne seroit pas à toute épreuve comme la mienne : il m'a fait voir les choses d'un autre œil que je ne les avois envisagées jusques ici ; car, lorsque profitant de la permission que vous m'en aviez donnée, je lui fis confidence de mon bonheur ; que je lui contai avec des transports de joie, la bonté que vous avez d'accepter les hommages de mon cœur, & de me flatter de la douce pensée d'avoir un peu de part au vôtre : ah ! mon cher, me dit-il, de quoi vous réjouissez-vous ? Si vous aviez autant d'expérience que j'en ai, & si vous connoissiez bien les femmes, vous regarderiez cet attachement dont vous vous glorifiez, comme le plus grand malheur qui pouvoit vous arriver : & si vous ne m'en croyez pas, lisez les histoires saintes & profanes, tous les Auteurs anciens & modernes, & vous verrez après cela, que depuis *Eve* qui perdit le genre humain, ce sont les femmes qui ont toujours été cause de la ruine des plus grands hommes. Qui est-ce qui a renversé la fortune de

Marc-Antoine, si ce n'est *Cléopatre*? Et là-dessus il en alloit nommer une infinité d'autres, lorsque je l'interrompis pour lui dire : je conviens avec vous qu'il y a eu des femmes pernicieuses; mais vous devez convenir aussi qu'il y en a eu de raisonnables : plus elles sont rares, & plus on doit s'estimer heureux lorsqu'on les trouve ; voilà le cas où je suis : j'aime une femme d'esprit connue pour telle ; & quand vous pourriez en douter, le changement que je me flatte que vous trouvez en moi, suffiroit pour vous en convaincre. Car enfin, quoique je n'aie pas profité autant que je l'aurois dû auprès d'elle, il est pourtant sûr qu'on ne me reconnoît plus, & je ne me reconnois pas moi-même. Tant pis ! me répliqua-t-il brusquement, une femme d'esprit est bien plus dangereuse qu'une autre ; & je craindrois bien moins pour vous, si *Mylady* avoit un plus petit génie. Après cela, Madame, il tira de sa poche un livre qu'il avoit lu pendant son voyage, intitulé, *Mémoires de la vie du Comte de.... rédigés* par *Saint Evre-*

mont : il me pria de le lire, je ne pus le lui refuser. Ce Livre n'est autre chose qu'une satyre outrée contre les femmes ; & il n'a pas été fait à plaisir, ce pauvre Comte a eu le malheur de tomber souvent en mauvaises mains ; *Master-Drunk* m'a retenu à *Paris* pour faire cette belle lecture, à laquelle il joignoit ses annotations : & enfin il conclut par me dire, qu'il approuvoit fort les sentiments de reconnoissance que j'avois pour vous ; qu'il m'exhortoit même à les conserver & à chercher les occasions de vous les faire connoître ; mais qu'il m'exhortoit en même-temps à rompre tout commerce avec vous. *Mylady*, me disoit-il, vous a poli l'esprit, j'en conviens : mais, malgré votre modestie, je vous dirai que vous avez assez profité auprès d'elle pour n'avoir plus besoin de son secours : elle n'a plus de bien à vous faire, & elle peut vous faire beaucoup de mal : car enfin, quand elle n'auroit aucun dessein de le faire, comme celles dont il est parlé dans ce Livre, n'est-ce pas un assez grand malheur pour vous

de borner votre fortune au bonheur de lui plaire, dans un âge où vous devriez aller au bout du monde pour chercher à acquérir de la gloire ? Après cela, que ſavez-vous ce qui peut arriver ? Plus vous êtes aimé, plus vous devez craindre : ſi un jour elle trouve du refroidiſſement en vous, elle vous ſacrifiera à ſa vengeance ou à ſon changement : ſi le défaut vient de ſon côté, croyez-moi, le cœur des femmes ne ſe découvre que dans les occaſions. Ah ! mon Dieu, lui dis-je, que vous connoiſſez mal celui de la perſonne dont vous parlez ! Toujours déſintéreſſée, je l'ai vu me donner des conſeils oppoſés à ſa propre ſatisfaction ; elle ne m'a jamais inſpiré que de bons ſentiments ; elle m'a garanti de mille affaires que le ſang Anglois m'auroit ſans doute attirées, ſi ſa prudence n'avoit réprimé l'impétuoſité de mes mouvements, & ſi mon aſſiduité auprès d'elle ne m'avoit éloigné des Académies de jeu où naiſſent ordinairement les occaſions de querelles entre les jeunes gens déſœuvrés.

Enfin, vous convenez qu'elle m'a fait du bien; & parce, dites-vous, qu'elle ne m'en ſauroit plus faire, je dois la laiſſer-là; en bonne foi, cela eſt-il généreux? Et pouvez-vous me donner un pareil conſeil? Oui, dit *Maſter-Drunk*, je vous le donne; mais je ne vous dis pas de la quitter tout-à-fait; je voudrois ſeulement que vos viſites fuſſent moins fréquentes; qu'inſenſiblement vous travaillaſſiez à vous en détacher; & que pour en venir entiérement à bout, vous priſſiez le parti de voyager; car le repos eſt toujours honteux aux perſonnes de votre âge: & comme on ne peut pas tout d'un coup changer ſon train de vie, il faut, pour vous déſaccoutumer de voir auſſi ſouvent *Mylady*, faire de temps en temps des parties avec vos amis; cela vous ſervira même d'excuſe auprès d'elle: quand elle vous reprochera votre négligence ſur ſon chapitre, vous lui direz que vos amis vous ont retenu; qu'aujourd'hui l'un vous a donné à dîner; que demain vous devez donner à ſouper à un autre: & enfin vous lui ferez

entendre la néceſſité où vous êtes de vous éloigner. Si elle eſt raiſonnable, elle y conſentira ; & ſi elle ne l'eſt pas, elle ne mérite pas que vous donniez vos plus beaux jours à ſon ſervice. Juſques-là, Madame, dit *Mylady* à la *Comteſſe*, j'avois écouté le *Chevalier* ſans l'interrompre : mais alors je n'y pus plus tenir. Voilà, lui dis-je, Monſieur, un fort beau diſcours ! Mais, dites-moi de grace, que réſolvez-vous là-deſſus ? Ce que je réſous, Madame, me répondit-il, de vous aimer toute ma vie : puis-je prendre un autre parti ? Vous promettez plus que vous ne pouvez tenir, répliquai-je ; mais parlons raiſonnablement : j'ai toujours oui dire que dans toutes les affaires de la vie il faut diſtinguer le temps, les lieux & les perſonnes ; & ſi vous trouvez que *Maſter-Drunk* ait ſuivi cette regle, je ſerai la premiere à vous conſeiller de ſuivre ſes avis : il s'agit donc d'examiner la choſe. Pour ce qui eſt de l'examen de la perſonne, comme vous me connoiſſez mieux que lui, c'eſt à vous à juger ſi je ſuis capable de vous

m'attirer du chagrin : enterrée toute vivante pour l'amour de vous, je ne saurois vous donner des rivaux, quand mon peu de mérite ne suffiroit pas pour vous garantir de ce malheur, qui est ordinairement la source de ceux qui arrivent aux personnes comme vous, & qui peuvent déranger leur fortune : je ne suis pas femme non plus à faire trophée de votre conquête ; j'ai trop d'intérêt à la cacher ; mon ambition, ni mon avarice ne vous feront jamais courir aucun risque ; je borne l'une au plaisir de vous voir, & vous savez que je n'ai jamais connu l'autre : après cela je ne crois pas que vous puissiez me confondre avec les *Cléopatre*, ou les *Brunehaut*, ni que vous me deviez faire porter la peine de leurs fautes. Pour les temps & les lieux, faites, s'il vous plaît, réflexion que vous êtes à *Saint-Germain*, dans un temps de paix. Il semble, à entendre parler votre ami, que toute l'Europe soit en feu, & qu'il ait été envoyé pour vous arracher, comme autrefois *Renaud*, du Palais de quel-

qu'*Armide*. Dites-moi un peu ce que vous pouvez faire à préſent, que ce que ſont une infinité de jeunes Anglois, qui eſt de faire votre cour le matin au Roi & à la Reine, de ſuivre le Prince à la chaſſe & à la promenade, avec cette différence, qu'au lieu de vous aller plonger dans le vin, après cela, de fréquenter les berlands, & même quelque choſe de pis, comme la plupart de ces Meſſieurs, vous venez auprès d'une bonne amie paſſer les après-midi à lire de bons Livres, à parler de mille choſes propres à amuſer & à inſtruire en même-temps, auprès d'une femme à laquelle vous pouvez parler à cœur ouvert, à qui vos intérêts ſont mille fois plus chers que les ſiens propres, & auprès d'une femme enfin qui, pour ſoutenir le caractere de femme raiſonnable que votre ami cherche à lui donner, conſentira toujours que vous la quittiez lorſque vous aurez quelque choſe de meilleur à faire, quand même votre éloignement devroit lui coûter la vie. En vérité votre ami ſent un peu ſon

Don Quichotte. A quoi bon exciter, comme il fait, votre humeur guerriere ? Veut-il vous faire combattre des moulins à vent, ou aller chercher la guerre chez le grand *Archipanpan* ? Le Pays de votre naiſſance & celui où vous vivez ſont préſentement en paix ; vous êtes auprès de votre Roi, que veut-il que vous alliez faire en *Hongrie* ? Et que pourroit vous valoir ce que vous feriez dans ce Pays ? Vous devez votre ſang à votre Roi & à votre Patrie, mais non pas à des Peuples que vous ne connoiſſez pas. Quoi ! la démangeaiſon de ſe battre eſt-elle ſi grande que, s'il n'y avoit point de guerre ailleurs que chez les *Topinambourgs* ou les *Antropophages*, vous duſſiez y aller plutôt que de vivre en repos ? Eſt-ce pour fuir la perſonne du monde qui vous aime le plus, & peut-être une de celles que vous avez le plus de plaiſir à voir ? Croyez-moi, la vertu a des loix bien auſteres, mais non pas barbares ; & je n'ai jamais oui dire qu'on fût obligé de renoncer aux douceurs de la vie, pour le plaiſir ſeulement de ſe faire

enrager. Encore un coup, votre ami ſe regarde ici comme un de ces *Chevaliers* qui alloient chercher *Renaud*, & il croit vous arracher aux enchantements d'*Armide* : en quoi vous m'avouerez qu'il n'a point obſervé le temps, les lieux, ni les perſonnes; ce qui ſuffit pour renverſer ſon raiſonnement, quand je ne pourrois pas encore y oppoſer une infinité d'autres raiſons. Celles que vous avez alléguées ſont plus que ſuffiſantes, ma chere *Lady*, dit alors le *Chevalier*, & mon cœur m'en fournit encore de bien plus fortes: mon ami eſt un viſionnaire, avec lequel je romprai dès aujourd'hui, ſi vous me l'ordonnez. Non, lui dis je, je veux vous faire connoître combien mes ſentiments ſont différents des ſiens: voyez-le, écoutez ce qu'il vous dira, & ſuivez après le mouvement de votre cœur; je vous promets même, pour pouſſer la générosité plus loin, tous les ſervices qui dépendront de moi pour cet ami; quoique j'aye beaucoup négligé les miens, j'en pourrai trouver encore dans le beſoin, & je les emploierai

avec plaisir pour lui, dans le temps qu'il travaille à troubler tout le repos de ma vie. De pareils sentiments, ajoutai-je, pourroient peut-être avoir leur prix auprès de quelqu'autre personne : mais enfin il me suffit que vous le connoissiez. Le *Chevalier* m'en parut fort pénetré, & me quitta dans le dessein de combattre tout ce que *Master-Drunk* lui avoit dit : il le fit en effet, & se servit d'une partie des raisons que j'avois alléguées. Il entre du *Mylady* là-dedans, lui dit d'abord son ami, en l'interrompant, je vois bien que vous avez consulté votre oracle : je vois même que cette Dame a un grand pouvoir sur votre esprit, & c'est ce qu'un honnête homme doit toujours éviter. Car enfin comment pourra-t-on compter sur vous, quand on saura qu'une autre vous gouverne? Après cela, persistant dans son dessein, il l'engagea dans des parties de table, où il lui fit renouveller connoissance avec de jeunes Anglois qui ne respiroient que la joie, & pendant trois mois le *Chevalier* fut presque toujours en débauche. Il me

voyoit pourtant ; mais non pas avec la même assiduité, car ses amis ne le quittoient jamais. Quand il étoit auprès de moi, il me demandoit mille pardons, maudissoit la dissipation dans laquelle on le faisoit donner, & m'offroit toujours de tout quitter pour moi. Non, lui disois-je, il est bon de goûter de tout dans la vie ; & quand vous aurez éprouvé les plaisirs de celle qu'on vous fait faire présentement, vous pourrez du moins vous déterminer avec connoissance de cause, & savoir si vous la devez préférer à la douceur du repos ; vous verrez aussi ce qui conviendra mieux à votre santé, & vous m'en direz des nouvelles. Le *Chevalier* avoit fait ce qu'il avoit pu pour obliger son ami à venir chez moi ; mais il n'y avoit pas moyen : je craindrois, lui disoit *Master-Drunk*, au lieu de vous guérir, que je pourrois bien gagner votre mal ; & ce n'est que par la fuite qu'on peut parer contre les femmes. Cependant je fus surprise un jour que j'avois fait dessein d'aller voir représenter *Bérénice*, que le *Chevalier* me

vînt

vint prier de permettre qu'il emmenât *Mafter-Drunk* dans la loge grillée. J'y consentis de tout mon cœur; je fus seule à la Comédie, & un moment après je vis entrer ces deux Messieurs. J'eus le chagrin de voir que *Mafter-Drunk* avoit la physionomie fine & spirituelle, l'air fort aisé & fort gracieux; car je m'en étois formé une idée affreuse, & la haine que j'avois pour lui faisoit que je le croyois un pédant rebarbatif. Il me parla fort pertinemment sur la Tragédie; & lorsque je lui demandai comment il trouvoit *Bérénice*: je trouve, Madame, me dit-il, qu'il y a trop à recoudre à cette piece; car il y a bien des déchirures. Je compris qu'il faisoit allusion à ce que *Titus* se plaint souvent qu'on le déchire, & je trouvai cette maniere de critiquer assez plaisante. Après la piece, il me pria de permettre qu'il eût l'honneur de me ramener avec le *Chevalier*: il parut même fort content de moi; & lorsqu'ils m'eurent reconduite, il dit au *Chevalier* mille choses avantageuses sur mon chapitre; mais cependant en per-

ſiſtant toujours à dire qu'il ne falloit point avoir d'attachement particulier ; qu'un galant homme devoit avoir de l'honnêteté pour toutes les femmes, & conſerver plus que toutes choſes au monde ſa liberté, puiſqu'il n'y avoit rien de ſi honteux que d'être gouverné par une femme, dût-elle être auſſi ſage & auſſi habile que *Minerve*. Le lendemain ils vinrent me voir enſemble ; je les régalai de mon mieux en liqueurs, & je tâchai par toutes ſortes d'honnêtetés d'obliger ce malheureux à changer de ſentiments. Mais, Madame, cela ne m'a pas été poſſible. Je lui ai même rendu de bons offices : il en a paru fort reconnoiſſant ; & lorſqu'après avoir fait un peu plus de connoiſſance avec lui, je lui demandai ce qu'il croyoit que le *Chevalier* pouvoit perdre chez moi, il m'avoua naturellement qu'il avoit fait tous ſes efforts pour l'en retirer, & qu'il les feroit même encore, s'il croyoit pouvoir y réuſſir ; que je ne devois pas lui en ſavoir mauvais gré ; que c'étoit ſon ſentiment, & qu'il n'étoit pas homme

à vouloir le trahir. Le *Chevalier* lui reprocha, qu'en trois mois de temps qu'il avoit ſuivi ſes avis, il lui en avoit coûté plus que pendant trois ans qu'il n'avoit vu que moi, & que ſa ſanté en étoit même fort altérée. Tout cela ne ſeroit rien, dit alors *Maſter-Drunk*; & vous ne pourriez jamais avoir aſſez acheté votre liberté, ſi vous étiez aſſez heureux pour cela : je vous demande pardon, Madame, ajouta-t-il en ſe tournant vers moi, vous me haïrez, mais vous aurez tort : il n'y avoit autrefois que l'intérêt du *Chevalier* qui me fît agir ; mais depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, le vôtre s'y eſt joint, & j'ai à préſent un double motif à chercher à rompre un engagement qui ne peut que vous être nuiſible à tous les deux. Car enfin, Madame, je ſuppoſe que M. le *Chevalier* ne puiſſe ni perdre ni riſquer auprès de vous, il n'en eſt pas de même à votre égard, & ſon attachement ne peut que vous faire un fort grand tort : quelque choſe que vous faſſiez pour le cacher, vous ne le pourrez pas toujours;

on ſe formaliſera enfin de votre retraite ; on voudra ſavoir ce que vous faites chez vous ; un Domeſtique mécontent pourra découvrir ce ſecret ; le pere du *Chevalier*, s'il en eſt inſtruit, renouvellera ſes défenſes, & cette récidive ne vous fera pas honneur : d'ailleurs, croyez-vous que ſon pere le laiſſe toujours à *Saint-Germain ?* Si la Paix dure, il le rappellera ſans doute auprès de lui ; & ſi, comme il y a grande apparence, la mort du Roi d'*Eſpagne* nous donne de l'exercice, il ne faut pas douter que M. le *Chevalier* ne ſoit employé ; & je crois même que vous le ſouhaiteriez ; ainſi, puiſqu'il eſt sûr qu'il faudra vous ſéparer tôt ou tard, pourquoi ne pas y travailler d'avance ? C'eſt-à-dire, dis-je alors, Monſieur, que parce qu'il eſt sûr que nous devons mourir un jour, il faudroit, pour avoir plutôt fait, nous tuer nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que je m'embarraſſe d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais ? Peut-être que je mourrai avant que la guerre ſe rallume, ou que Mylord rappelle ſon

fils : en tout cas il ne m'en coûtera pas plus à me résoudre à le perdre alors, qu'il ne m'en coûte à présent, & vous pourriez, puisqu'il n'y a que notre intérêt qui vous fasse agir, en vous épargnant le soin d'être si charitable, m'épargner aussi celui d'être trop prévoyante. Madame, me dit-il, vous en ferez ce qu'il vous plaira, je vous parle en ami ; un attachement qui ne peut point avoir de but légitime, ne sauroit aboutir à rien de bon, & l'on ne sauroit trop tôt travailler à le rompre : vous verrez peut-être un jour que j'ai raison dans ce que je vous dis aujourd'hui. Quelque temps après *Master-Drunk* fut obligé de partir : le *Chevalier* l'accompagna jusques à la premiere couchée, & ce fut-là qu'il y eut un terrible choc à soutenir. Cet ami lui prouva par bons arguments qu'il devoit se détacher de moi ; & pour le prendre par l'endroit sensible, il lui dit que s'il m'aimoit, sur-tout, il y feroit tous ses efforts, puisque son commerce, dont bien des gens commençoient à se douter, ne

pouvoit que nuire à ma réputation. Enfin il lui dit tant de choses, que le *Chevalier* écouta ses conseils ; mais en même-temps il avoua qu'il ne se sentoit pas en état de les suivre. Ils se séparerent là-dessus. Le *Chevalier* me fit part à son retour de toute leur conversation ; & depuis ce moment je n'ai pas eu un seul jour de repos. Si je vous avois vu alors, j'aurois pu, peut-être avec votre secours, prendre quelque bonne résolution ; mais, Madame, à présent je ne sais ce que je veux, & je crois qu'il n'y a que la mort qui puisse terminer mes malheurs. Le *Chevalier*, inquiet & irrésolu, me reproche les sentiments que je lui ai inspirés ; quelquefois même il me fait un crime de ceux que j'ai pour lui, disant que je ne devois jamais avoir répondu aux siens, puisque mon devoir s'y opposoit ; & que si je l'avois toujours maltraité, il ne se seroit pas attaché si fortement à moi ; que ma tendresse a été pour lui la plus cruelle chose du monde. La premiere fois qu'il me parla sur ce ton, je ne savois si je rêvois, je tom-

bois des nues ; mais enfin quand je vis qu'il parloit tout de bon ; sont-ce là les sentiments de reconnoissance que vous deviez avoir toujours pour moi, Monsieur, lui dis-je ? Faut-il que ce soit vous qui condamniez les foiblesses que vous causez ? Où trouverai-je donc des gens qui les excusent ? Quoi ! vous me reprochez mes bontés ? Oh ! c'en est trop, il y a du remede à tout, & je vous déclare que c'est ici la derniere fois que j'essuyerai de pareils reproches, & dès aujourd'hui je veux me renfermer dans un Couvent. Je crois bien, dit-il alors, que vous n'aurez pas de peine à me quitter ; vous ne m'aimez point ; vous ne m'avez jamais aimé. Et là-dessus il pesta contre les femmes, répéta tout ce qu'il avoit lu au désavantage du sexe, & dit cent autres extravagances. Mais enfin, lui disois-je, accordez-vous donc avec vous-même, & ne formez pas des plaintes contradictoires : Vous vous plaigniez tout-à-l'heure de ma tendresse, à présent c'est de mon indifférence. Ah ! Madame, dit-il alors, je n'aurai pas de

peine à concilier ces choſes : je me plains de la tendreſſe que vous m'avez témoignée ; il ne s'enſuit pas delà que vous en ayez eu, ni quand vous en auriez eu, que vous en ayez encore : pourriez-vous me quitter ſi vous m'aimiez ? Différent de vous, je connois que l'attachement que j'ai pour vous va être l'écueil de ma fortune, & cependant je vous aime trop pour pouvoir le rompre, & c'eſt ce qui me met au déſeſpoir : je ſerois bien moins chagrin ſi je pouvois, comme vous, y trouver d'abord un remede. Il n'eſt point, repliquai-je, de plus grande diſpoſition à la guériſon, que la connoiſſance de ſon mal : vous connoiſſez le vôtre, vous voudriez guérir, vous en viendrez bientôt à bout, & je vais par ma retraite vous y aider. Le *Chevalier* voyant que je perſiſtois, fit le fou, jura qu'il iroit mettre le feu au Couvent, & il fallut enfin lui promettre que je ne changerois pas de maniere avec lui. Après cela il ſe mit à mes genoux, me proteſta qu'il m'aimoit à la rage, prit ſes fureurs à témoin, &

oilà la vie qu'il fait à préſent : dès u'on parle des mouvements que la nort du Roi d'*Eſpagne*, que l'on croit rochaine, cauſera, il forme là-deſſus les projets pour ſon avancement ; mais lès qu'il penſe au chagrin qu'il auroit le me quitter, il enrage : il voudroit ne m'avoir jamais vue, ou ne m'avoir vue que cruelle ; là-deſſus il revient encore à me dire des impertinences, & ſes bruſqueries reviennent ſi ſouvent, qu'elles me mettent au déſeſpoir ; dès que je parle de le quitter, il fait des folies ; ſon repentir enſuite me déſarme. Voilà, Madame, l'état où je ſuis, & voyez ſi je ſuis à plaindre, & ſi je n'ai pas raiſon de me plaindre auſſi de *Maſter-Drunk*, qui par des conſeils qu'on ne lui demandoit pas, eſt venu troubler la cervelle du *Chevalier*, & déranger notre tranquillité ? Non, dit la *Comteſſe*, ce n'eſt pas de *Maſter-Drunk* que vous devez vous plaindre, il vous a parlé raiſonnablement ; & s'il s'eſt ingéré de donner des conſeils ſans en être requis, il a cru ſans doute que les liaiſons d'a-

mitié qu'il avoit avec le *Chevalier*, l'obligeoient à cela ; mais, ma chere, c'eſt de vous, c'eſt de votre cœur dont vous devez vous plaindre. Le *Chevalier* a tort dans les reproches qu'il vous fait ; mais ces reproches n'en ſont pas moins juſtes, puiſqu'il eſt vrai que vos rigueurs auroient été fort à propos, & lui auroient été moins cruelles que cette fatale tendreſſe qui, comme dit *Maſter-Drunk*, n'ayant pas un but légitime, ne ſauroit aboutir à rien de bon : cependant c'eſt fort mal à lui de vous parler comme il vous parle ; je ne ſaurois que blâmer ſa biſarrerie, & que vous exhorter à ſortir d'un eſclavage qui pourroit vous être enfin funeſte. Croyez-moi, ajouta-t-elle, venez avec nous en *Angleterre*, vous ne devez pas craindre que j'abuſe de la confiance que vous avez eue en moi, vous me connoiſſez, ainſi vous devez être sûre que perſonne n'en ſaura rien : quittez donc des lieux qui contribuent à nourrir vos erreurs : croyez-moi, vous n'aurez pas ſi-tôt paſſé la mer, que ce ſera pour vous le fleuve

éthé. Ah ! ma chere *Comteſſe*, dit *My-*
ıdy, que j'ai encore de chemin à faire
vant d'en venir-là ! J'aime le *Chevalier*,
out biſarre & tout bruſque qu'il eſt.
ıgez combien je l'aime lorſque je le
ois tendre & repentant : car enfin il a
uelquefois ſes retours ; & ſi vous voyiez
ne lettre qu'il m'écrivit il y a quelque
emps de *Verſailles*, vous m'avoueriez
ue c'eſt l'homme du monde qui ſait le
ıieux aimer. Il faut voir comme il pa-
oît confus de ſes extravagances : il
remble en m'écrivant : il ne connoît
ombien il m'aime que lorſqu'il eſt
loigné de moi ; il veut tout riſquer
lutôt que de paſſer encore un jour ſans
ıe voir. Cela va le mieux du monde,
ıterrompit la *Comteſſe* ; mais pourquoi
onc vous plaignez-vous ? Pourquoi fai-
es-vous l'Infante infortunée ? En effet,
ous aimez, l'on vous aime : il n'y a
ue plaiſir à tout cela : vous n'avez ni
ıloux ni rivale à craindre ; & de la
ıaniere dont vous avez débuté, je
ı'attendois à quelque choſe de plus
ragique. Voulez-vous que je vous mon-

tre une perſonne plus à plaindre que vous ? C'eſt moi, qui tremblante pour la vie d'un époux que j'aime, ſuis tous les jours à la veille de le perdre : car malgré les ſoins des plus habiles Médecins, je ne ſaurois, ſans me flatter beaucoup, eſpérer qu'il puiſſe revenir de la conſomption dans laquelle il eſt tombé. Pour moi, je porte dans mon ſein l'ennemi qui doit me ronger le cœur : car dès que le venin du cancer que je nourris depuis pluſieurs années, aura pénétré juſques-là, ce ſera fait de moi, & j'ai de terribles maux à ſouffrir avant d'en venir là. Voyez dans quelle douce eſpérance je dois vivre ! Cependant je parle, je vais, je viens, & je ne me plains aujourd'hui à vous que pour vous faire convenir que mes maux ſont un peu plus réels que les vôtres, & qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'y remédier. Ah ! ma chere *Comteſſe*, dit *Mylady*, vos maux ſont grands, j'y compâtis autant que je le dois ; mais vous avez la conſolation de ne vous les point attirer : vous ne vous reprochez rien, & ce ſont les

reproches

reproches continuels que je me fais, qui me déſeſperent. J'aime & je ne le puis ſans crime, puiſque je ne ſuis pas à moi. Celui qui devroit avoir le plus d'indulgence là-deſſus, eſt le premier à m'accuſer de ce que j'ai manqué à mon devoir, quoique ce ſoit en ſa faveur. Que ne devroit point dire celui contre qui je péche? Et que ne me dois-je point dire à moi-même là-deſſus? Eh bien! dit la *Comteſſe*, je vous dirai ce que vous diſiez au *Chevalier*, qu'un mal connu eſt à moitié gueri. Vous ſentez le tort que vous vous faites, prenez une bonne réſolution, & revenez en *Angleterre*, c'eſt le moyen de couper racine à ce mal. Ah! Madame, dit *Mylady*, il en eſt d'incurables auſſi-bien que votre cancer que vous connoiſſez, & auquel pourtant vous ne ſauriez remédier: j'attends une même iſſue pour les miens, & je voudrois que la religion me permît d'en prévenir la lenteur. Non, non, dit la *Comteſſe*, ne recourons jamais au déſeſpoir. Là-deſſus elles s'apperçurent qu'il étoit déjà tard, & la *Comteſſe*

proposa d'aller rejoindre le carosse. Comme elles avoient voulu s'entretenir en liberté, elles avoient fait éloigner leurs gens; ainsi n'ayant personne auprès d'elles, elles marchoient au petit pas, lorsque tout d'un coup elles entendirent au travers d'une haie deux hommes, dont l'un disoit à l'autre: oui, lâche, je t'apprendrai si c'est ainsi que tu dois parler de ton Roi. Ah! Madame, dit *Mylady* à la *Comtesse*, c'est-là la voix du Chevalier *Cheiles*. Là-dessus elle courut au lieu d'où elle avoit entendu la voix, & elle arriva justement dans le temps que le *Chevalier* (car c'étoit effectivement lui) étoit prêt à planter son épée dans le corps de son ennemi. La malheureuse *Mylady* se jetta entre deux avec tant d'impétuosité, que l'épée lui perça la cuisse gauche: elle tomba d'abord aux pieds de cet amant; & la *Comtesse*, qui n'avoit pu courir aussi vîte qu'elle, la trouva dans ce triste état en arrivant. Le *Chevalier* étoit si troublé, qu'il ne se connoissoit pas, & il se seroit sans doute porté à

quelque extrêmité contre lui-même, si un jeune homme qui courut tout essouflé sur le lieu où se passoit cette sanglante scene, ne se fût saisi de lui & ne l'eût dérobé à sa propre fureur. Cependant l'*Anglois* qui devoit se battre avec le *Chevalier*, voyant bien que ce n'étoit pas le temps de finir leur querelle, remit la partie à une autre fois, & monta dans le carosse d'un de ses amis, qui venoit avec celui du *Chevalier* pour les séparer. Pendant qu'il s'éloignoit, la pauvre *Comtesse* étoit fort embarrassée à donner du secours à son amie. Comme on n'étoit pas loin du Fauxbourg *S. Antoine*, elle envoya promptement un Valet pour chercher le Chirurgien des Mousquetaires noirs, & cependant on mit la pauvre mourante dans le carosse, & on la conduisit avec beaucoup de peine jusqu'à *Picpus*: elle ne donnoit aucun signe de vie. A peine l'avoit-on mise dans un lit, que le Chirurgien arriva. Il visita la plaie & trouva que le grand vaisseau étoit attaqué; & par conséquent que la blessure étoit mortelle.

Cependant à force de remedes, on fit revenir *Mylady* de ſon évanouiſſement; & il lui reſta aſſez de vie pour ſe diſpoſer à mourir. Elle ſe confeſſa & communia, & ſe détacha du monde ſans peine: elle demandoit pourtant à voir le *Chevalier*: mais le Confeſſeur, ni le Chirurgien ne le trouverent pas à propos. Comme la *Comteſſe* craignoit d'être embarraſſée dans les ſuites de cette mort, elle envoya prier la Comteſſe d'*Aulnoi* de venir à *Picpus*; & là, après avoir conféré enſemble, elles réſolurent pour l'honneur de la mémoire de *Mylady*, & pour ne pas perdre le malheureux *Chevalier*, de dire que *Mylady* s'étoit bleſſée en verſant d'un caroſſe, & que la pointe de ſes ciſeaux lui avoit percé la cuiſſe. Cela fut publié comme on l'avoit réſolu, & le public le reçut de même: le Chirurgien s'engagea par ſerment à garder le ſecret: & comme les Valets n'avoient pas été préſents au coup, ils crurent aiſément ce qu'on leur en dit: ainſi la vérité n'a jamais été ſue. *Mylady* expira entre les bras de

ces deux amies, auxquelles elle recommanda l'honneur de sa mémoire. Cependant *Master-Drunk*, (car c'étoit lui qui étoit venu au secours du *Chevalier*) avoit toutes les peines du monde à le retenir : j'ai tué, disoit-il, ce que j'aimois le mieux, & j'aurois la lâcheté de vivre après cela ! Cruel ami ! ajoutoit-il, qui êtes cause de tous les chagrins que j'ai donnés à cette aimable personne, me déroberez-vous encore la satisfaction de les aller expier en me perçant moi-même à ses yeux ? Tout cela se passoit dans le même cabaret où *Mylady* agonisante témoignoit à ses amies la joie qu'elle avoit de mourir de la main du monde qui lui étoit la plus chere. Voici, disoit-elle, le seul plaisir que j'aie goûté depuis long-temps ! Je quitte une vie triste & languissante ; je sors de tous mes combats ; je lave dans mon sang toutes les fautes qu'un égarement de cœur m'a fait commettre, pour venger pleinement mon époux ; je meurs de la main de son rival, & j'ai la consolation de voir terminer toutes mes peines par

celui qui les causoit, sans pourtant pouvoir l'accuser de ma mort ! Oui, mon cher *Chevalier*, ajoutoit-elle, voici ce que j'avois toujours souhaité. Je meurs de ta main, sans que tu sois coupable. Après cela elle insistoit encore à le voir un moment, pour lui demander pardon de la tendresse qu'elle lui avoit inspirée, & pour le prier de se donner tout entier à son devoir, & de ne pas s'amuser à regretter sa perte. Le *Chevalier* étoit trop furieux, & *Mylady* trop foible, pour qu'on consentît à cette entrevue : le Confesseur songea à mieux employer ses derniers moments. On eut aussi la précaution de lui faire signer une espece de Testament, par lequel elle prioit la Reine de vouloir bien accorder sa protection à sa petite fille, qui étoit depuis quelque-temps dans un Couvent, & lui faire conserver le peu de bien que sa mauvaise fortune lui avoit laissé. *Mylady* fit tout ce qu'on exigea d'elle, & mourut avec des sentiments de pénitence & d'une vraie piété. La *Comtesse* ne jugea pas à pro-

»os de rester là après sa mort ; comme :lle étoit de parti différent, cela auroit ɔu faire un mauvais effet. *Master Drunk*, qui de son côté ne pouvoit plus être maître du *Chevalier*, craignant les suites funestes de son désespoir, le tira de ce cabaret qui ne lui présentoit que des objets lugubres, &, avec le secours des Moines de *Picpus*, il trouva le secret de le faire entrer dans leur Couvent. Dès qu'il l'eut mis sous la conduite de ces bons Peres, il vint offrir ses services aux deux Dames affligées, & leur conta que le *Chevalier* l'étant venu voir à *Paris*, il l'avoit engagé à aller voir une de ses parentes qui étoit Réligieuse au Couvent de la rue *Charenton*, & qu'il s'étoit trouvé dans le même Parloir des *Anglois* du parti du Roi *Guillaume*, & qu'il y en avoit eu un qui avoit parlé d'une maniere un peu forte contre le Roi *Jacques* ; que le *Chevalier* lui avoit répondu vivement, & qu'après cela ils étoient sortis sans que le reste de la compagnie y eût pris garde ; qu'un moment après s'étant apperçu que le

Chevalier n'étoit pas-là, il avoit craint quelque chose, & avoit couru pour le chercher; qu'un ami de l'autre *Anglois* l'avoit suivi dans le même dessein, & qu'ils étoient arrivés presque en même-temps, mais trop tard pour empêcher le malheur qui venoit d'arriver. Il convint avec ces Dames de l'importance du secret. Comme l'*Anglois Guillaumiste* ne connoissoit pas *Mylady*, on ne craignoit rien de lui : mais il étoit dangereux que le *Chevalier*, dans ses transports, ne se découvrît lui-même : c'est pourquoi on jugea à propos de le laisser dans le Couvent jusqu'à ce que les Moines lui eussent remis l'esprit. La *Comtesse* laissa à Madame *d'Aulnoi* le soin des funérailles de *Mylady*, & s'en retourna fort triste retrouver son époux, dont la mort, qui arriva bientôt après, lui fournit un plus grand sujet d'affliction, que des chagrins domestiques augmenterent encore lorsqu'elle fut à Londres; & tout cela aigrit si fort son mal, que le cancer qu'elle portoit depuis quelques années, s'ouvrit & la

uffoqua par ſon venin. La nouvelle de a mort de *Mylady* fut bientôt ſue à *S. Germain*. La Reine lui donna des larmes, & tout le monde la regretta : ainſi finit la femme du monde qui avoit le plus de mérite, & qui auroit été la plus digne d'eſtime, ſi la tendreſſe de ſon cœur n'avoit terni, en quelque maniere, toutes ſes autres qualités ; ce qui prouve, comme elle l'avouoit elle-même, que le Ciel, en nous donnant un cœur ſenſible, nous fait un mauvais préſent, lorſqu'il ne nous laiſſe pas aſſez de raiſon pour combattre un penchant qui nous précipite toujours vers notre ruine. Cette hiſtoire doit ſervir de leçon ; & c'eſt dans cette vue qu'on l'écrit. Il ſeroit à ſouhaiter que celles qui la liront ſuſſent profiter d'un ſi triſte exemple, & éviter un pareil ſort. Je ſuis, Madame, votre, &c. *A Paris ce.*

LETTRE XLIII.

VOILA, Madame, le Manuſcrit dont vous avez bien voulu me faire part; je vous le renvoie, je crois que c'eſt faire un larcin au Public que de ne pas le faire imprimer; & je vous condamne à cette reſtitution. Tous les ouvrages de Madame *d'Aulnoi* méritent de paroître au jour: & quoiqu'il n'y ait pas dans cette petite hiſtoire de ces grands événements qui frappent, elle eſt pourtant fort touchante, & écrite d'une maniere à intéreſſer les Lecteurs. Pour moi, je vous avoue qu'après avoir blâmé les foibleſſes de *Mylady*, j'ai plaint ſes malheurs & déploré ſa triſte deſtinée; je ſuis même perſuadée qu'un pareil exemple pourroit faire, par oppoſition, un très-bon effet; & que comme les *Lacédémoniens* faiſoient connoître le vice à leurs enfants pour leur en donner de l'horreur, notre ſexe

pourroit trouver dans cette aventure des leçons pour éviter les pieges de l'amour & les écueils contre lesquels une fatale tendresse nous précipite presque toujours. Vous voyez bien, Madame, que des réflexions pareilles à celles-ci seroient fort propres à garantir nos cœurs de ces sortes de foiblesses : ainsi, comme c'est *Mylady* qui me les fait faire, je conclus que la lecture de son histoire ne peut qu'être utile au Public, & que par conséquent vous devez la lui donner. Voilà mon sentiment & tout ce que je puis vous dire à ce sujet. Je reviens à présent à *Cavalier*, dont vous me demandez l'histoire. Je m'en vais vous la faire, & vous pouvez compter qu'elle sera aussi juste que le portrait que je vous ai fait de sa petite personne.





HISTOIRE

DE JEAN CAVALIER,

CHEF DES CAMISARDS.

JEAN *Cavalier* nâquit à *Anduze*, petite Ville du Bas *Languedoc*, que l'on regarde auſſi comme des *Cévennes*, quoiqu'elle n'en ſoit proprement que frontiere. Il fut baptiſé à l'Egliſe des Huguenots, peu de temps avant qu'on leur ôtât leurs priviléges. Je ne vous ferai pás ici ſa généalogie, puiſque ſon origine eſt auſſi obſcure que la ſource du Nil; je vous dirai ſeulement que ſes parents étoient honnêtes gens, & que ſa mere, ſur-tout, paſſoit pour avoir beaucoup de piété dans ſa Religion. Elle éleva ce fils, qu'elle aimoit tendrement, dans les mêmes ſentiments; & c'eſt à cette éducation qu'il doit tout ce qu'il peut ſavoir ſur ces ſortes de

de matieres : car il n'eſt pas homme d'une grande littérature. Son pere, que les uns diſent avoir été Boulanger, les autres Muletier, & qui n'étoit tout au plus qu'un Payſan, quitta le ſéjour d'*Anduze*, après la caſſation de l'Edit de *Nantes*, & fut s'établir dans un Village appellé *Ribaumé*, ſitué ſur le bord de la riviere du *Gardon*. C'eſt dans ce lieu que *Jean Cavalier* a paſſé ſon enfance, & a été élevé ſuivant ſa condition, c'eſt-à-dire, allant ramaſſer des herbes dans les champs, mener des mules, & autres exercices de cette nature : il alloit auſſi à l'école chez des Prêtres prépoſés pour l'inſtruction des enfants des Proteſtants, & qui, en leur enſeignant le Catéchiſme de l'Egliſe Romaine, étoient auſſi obligés de leur montrer à lire. *Jean Cavalier* ne faiſoit pas de fort grands progrès auprès d'eux ; cependant il falloit ſonger à prendre un parti qui pût lui donner du pain, & il choiſit celui d'en faire lui-même ; ainſi lorſque ſon pere le preſſa d'apprendre un métier, il ſe détermina pour celui de Boulanger,

& on le mit en apprentiſſage à *Anduze*, Ville de ſa naiſſance : delà il fut encore à *Montpellier* chez un Boulanger, & enſuite à *Nîmes*, ne pouvant pas reſter long-temps dans un même lieu, ni par conſéquent devenir fort habile. Cette conduite n'accommodoit pas ſon bon homme de pere, qui n'étant pas en état de le nourrir, ni de lui donner du bien en mourant, ſouhaitoit au moins de lui laiſſer un métier pour tout héritage : ainſi voyant que ſon fils ne s'appliquoit point à ſon devoir, que tous ſes Maîtres l'accuſoient d'être un petit libertin, il le menaça de l'abandonner, & ſes menaces lui firent prendre la réſolution de ſortir du Royaume. Sa mere le fortifia dans ce deſſein, & lui donna du mieux qu'elle put les moyens de paſſer à *Genêve*. Dès qu'il y fut arrivé, il offrit ſon miniſtere à un homme de ſa profeſſion, & armé du fourgon & de la pêle, il s'appliqua tout de plus belle à chauffer le four : mais il le chauffa un jour ſi fort, que le pain en fut brûlé ; ce qui mit ſon Maître de ſi mauvaiſe

humeur, qu'on prétend que la pêle fut employée à plus d'un usage. Un procès suivit cette scene. Le Maître vouloit être dédommagé de la perte de son pain, & le garçon des coups qu'il avoit reçus : il se fit là-dessus une compensation, & *Cavalier* fut chassé de chez son Maître; ce qui l'obligea à prendre le parti de retourner dans son pays. Des personnes auxquelles il communiqua son dessein, prierent les Ministres de *Genéve* de l'en détourner; mais il leur répondit qu'il étoit nécessaire qu'il allât en *France*; que Dieu l'appelloit au secours de sa Patrie, & que dans peu de temps on entendroit parler de lui : ces discours firent croire qu'il étoit fou. On tâcha inutilement à le ramener; & comme il n'y avoit pas moyen de l'empêcher de partir, on se contenta de prier Dieu pour lui, & de l'abandonner à la Providence. Il se mit en chemin à pied, avec un de ses camarades, qui fut dans les suites pendu, & il arriva enfin dans son Village, où ses parents furent fort fâchés de le voir, prévoyant bien que

ſon retour leur attireroit des affaires. Il les raſſura du mieux qu'il put, & fut ſe joindre à quelques perſonnes qui avoient commencé à prendre les armes, & qui avoient déjà fait une fameuſe expédition, en aſſaſſinant un de leurs plus cruels perſécuteurs, appellé l'Abbé du *Cheilla*. La troupe de ces mécontents, encouragée par cet heureux ſuccès, commença à groſſir; un nommé *Roland* en fut le chef, & *Cavalier* porta le mouſquet ſous lui pendant quelques mois. Ces gens faiſoient des courſes d'un côté & d'autre; *Cavalier* alloit de temps en temps en parti; & comme il fut aſſez heureux, on lui fit commander une eſpece de détachement. Cependant la Troupe groſſiſſoit tous les jours par le nombre des mécontents qui venoient s'y joindre, ſi bien qu'on fut obligé de ſe partager. *Roland* ſe contenta de commander dans les hautes *Cévennes*, & il fut queſtion de nommer un chef dans le plat-Pays. *Catinat*, *Ravanel* & quelques autres fameux *Camiſards*, avoient droit de prétendre à cette

élection ; & pour éviter la brigue & la jalousie que la concurrence & la préférence auroient pu causer, on résolut, pour conserver l'union dans la Troupe, de la faire commander par le plus jeune & le moins propre à exciter l'envie, & on choisit pour cela le petit *Cavalier*, comptant bien qu'il ne s'aviseroit pas de vouloir faire le maître, & qu'il se contenteroit d'en porter le nom. En effet, il y avoit là-dedans des personnes qui avoient servi, & qui n'osant se déclarer ouvertement comme *Camisards*, donnoient pourtant, sous le nom de *Cavalier*, tous les ordres nécessaires ; & l'on prétend même, que lorsque l'on crut que l'affaire pourroit devenir sérieuse, un Prince voisin, qui y avoit son intérêt, fit instruire ces gens-là dans l'Art militaire, & envoya même de ses Officiers pour leur donner des leçons. Cependant *Cavalier* se faisoit honneur de tout, & quoiqu'il ne fût proprement qu'un zéro, il usurpa le nom de *Héros*, que les Protestants de son Pays lui donnerent, sans savoir pourquoi ; & ce qui

acheva de le rendre recommandable parmi ceux de ſon parti, ce fut le don de prophétie qu'il s'attribua, & qu'on lui attribua ſur ſa parole. Il parla alors d'un rêve qu'il avoit fait chez ſon pere, dès l'âge de douze ans, dans lequel on lui prédiſoit, qu'il ſeroit le libérateur de ſes freres; qu'il rétabliroit la Religion, & feroit des choſes extraordinaires. Ce rêve, joint à ce qu'il avoit dit aux Miniſtres de *Genêve*, en partant de leur Ville, commença à en impoſer, & avança par-là l'accompliſſement de la prédiction. *Cavalier*, fier d'un ſi heureux commencement, réſolut de n'en pas demeurer là; il ſe donna des airs de Général, & à l'exemple des anciens Capitaines, comme *Caïus*, *Marius* & autres, qui menoient par-tout une Magicienne avec eux, il s'aviſa d'avoir auſſi une Prophéteſſe auprès de lui, qui ne le quittoit ni nuit ni jour. Il eut ſoin de la choiſir jeune & jolie; cette petite Payſanne, qu'on nommoit *Iſabeau*, marchoit toujours à ſes côtés, & ſe rendoit, par ſes enthouſiaſmes, très-né-

ceſſaire à la Troupe, qui n'oſant murmurer contre les ordres du Ciel, n'avoit garde de blâmer l'irrégularité de cette conduite. La Prophéteſſe, après des agitations du corps & de la tête les plus violentes du monde, déclaroit de la part de Dieu, qu'il falloit obéir au Chef, & le regarder comme un ſecond Moyſe. Il n'y avoit pas le petit mot à répliquer : elle ordonnoit après de marcher d'un certain côté, promettoit la victoire ; & pour arrhes de cette promeſſe, elle aſſuroit que l'on rencontreroit en chemin un perſécuteur, & que Dieu le livreroit le jour même en leurs mains. Les Fideles ſe croyant sûrs de la victoire, marchoient ſans rien craindre ; & cette aſſurance ſuffiſoit pour la leur faire remporter. Alors malheur au pauvre Voyageur qui ſe trouvoit ſur leur route ! Ce fut ainſi que périt une perſonne de mérite, appellée Madame *Mirmond*, qui, bien loin d'être perſécutrice, faiſoit mille charités à ceux qu'on perſécutoit : elle alloit chez elle dans ſon caroſſe. On l'arrêta d'abord ſans au-

tre forme de procès, & après l'avoir poignardée avec sa Femme de chambre, on lui laissa le loisir d'expirer par terre, où on la jetta percée de coups. Elle passa la nuit sur le grand chemin, & le jour qui vint éclairer cet assassinat, la fit remarquer par des personnes de sa connoissance, qui reçurent ses derniers soupirs, & firent porter son corps à son époux. De pareils *qui pro quo* ont coûté la vie à de fort honnêtes gens : mais le tout se faisoit à bonne intention. *Cavalier* joignit au don de prophétie, celui de la prédication. Sa mere l'avoit mené dès son enfance aux assemblées qu'un nommé M. *Brousson* faisoit dans les bois. Il avoit retenu quelques fragments de ses sermons, qu'il débitoit avec hardiesse, comme étant de sa composition; il avoit de la mémoire : les peuples toujours disposés de donner dans le merveilleux, & qui étoient prévenus en sa faveur, le trouvoient le plus éloquent du monde. Ainsi affamés de ce qu'ils appelloient le pain de la parole, ils le recevoient de la bouche de notre

Mitron, & l'écoutoient comme un oracle : tant il eſt vrai qu'*au Pays des aveugles les borgnes ſont Rois*. Il ne s'en tint pas là, & pouſſant les choſes plus loin, il voulut réunir en ſa perſonne les Charges d'*Aaron* & de *Moyſe* : il ſe revêtit du Sacerdoce, forma un Corps d'Egliſe parmi ſes *Cévennois*, dont il s'établit le *Pape* ou *Patriarche*, prétendant tenir ſa Miſſion immédiatement de Dieu, & être par conſéquent indépendant de toute autre autorité. En cette qualité on lui a vu bénir des mariages, baptiſer des enfants & adminiſtrer le Sacrement de l'Euchariſtie, qu'ils appellent parmi eux la Céne, & voici comme il s'y prenoit. Après avoir exhorté ſes crédules auditeurs à la repentance, il les avertiſſoit de ne point s'approcher de la table, s'ils n'avoient les diſpoſitions néceſſaires pour bien communier, aſſurant que Dieu lui feroit connoître ceux qui doivent y être admis. Effectivement on voyoit pendant cette cérémonie ſon bras de temps en temps ſe roidir, & refuſer le Pain à ceux qui ſe

préſentoient pour le recevoir. On crioit alors miracle. Ceux qui étoient ainſi exclus, ſe retiroient fort contriſtés, & alloient prier juſques à nouvel ordre. Après quoi il les rappelloit, les croyant ſuffiſamment pénitents. Jugez du relief que cela lui donnoit parmi les ſiens. Il étoit ſi grand, qu'il n'avoit qu'à dire : qu'on coupe la tête à cet homme ou à cette femme, Dieu me l'a ainſi ordonné, cela étoit d'abord fait ; & jamais *Néron* ni les Empereurs Ottomans n'ont été ſi bien obéis en pareil cas. Outre ſa Prophéteſſe favorite, il s'en joignit encore d'autres à ſa Troupe de l'un & de l'autre ſexe, reſtes de ces petits Prophetes qui avoient paru quelque temps auparavant dans le *Vivarais* & dans le *Dauphiné*, & que l'on avoit définis ſous le nom de *Fanatiques* ; ils prophétiſerent tous en conformité, diſant toujours qu'il falloit obéir au Chef. Cependant ceux qui l'avoient élu, parmi leſquels il y avoit de très-braves gens, & qui avoient l'avantage des lieux, ſe battoient comme quatre, & ſavoient ſe

etrancher à propos. Quelques Régi-nents y furent défaits, entr'autres celui le la Marine, dont il n'échappa pref-que perfonne; & quoique *Cavalier* fût a plupart du temps occupé ailleurs, on lui donnoit la gloire de tout, parce que, comme je l'ai déjà dit, ceux à qui elle étoit due avoient leurs raifons pour la lui céder; & il s'en applaudiffoit à-peu-près comme l'âne chargé de Re-iques, qui s'imaginoit qu'on l'adoroit. On lui portoit la dépouille des vaincus; & l'on prétend que celle du Régiment le la Marine lui a valu plus de qua-rante mille francs. Il difpofoit de ces chofes ainfi que Dieu le lui ordonnoit lans fes révélations; & enfin fon crédit levint fi grand, que ceux qui le lui avoient donné commencerent à en mur-murer. Mais il falloit murmurer bien bas; car ayant l'autorité en main, & faifant parler le Ciel à fon gré, la tête les plaignants ne tenoit à rien; ils étoient regardés comme des traîtres qui confpiroient contre le Chef du Peu-ple de Dieu, & par conféquent dévoués

à l'interdit. Il ne connoissoit plus ses anciens camarades, ni ses bienfaiteurs : il ne se connoissoit plus lui-même ; & se voyant érigé en *Héros*, il croyoit l'être aussi. Le Maréchal de *Villars*, qui vit que la tête lui avoit tourné, le prit par son foible ; & ayant trouvé les autres Chefs de ce parti incorruptibles, il flatta la vanité de celui-ci, & n'eut pas de peine à le gagner par-là. Quoique l'acquisition ne fût pas grande par elle-même, elle pouvoit pourtant faire un bon effet par rapport à la mauvaise situation où les affaires étoient alors, & à la prévention des Peuples en faveur de *Cavalier*, qui a été assez heureux pour profiter de la conjoncture. Il est vrai qu'il a perdu par-là la confiance des siens, quoique, pour garder ce qu'on appelle la chevre & le chou, il leur ait encore fait entendre que Dieu lui ordonnoit de se rendre, d'aller parler au Roi ; & que par-là il auroit le moyen de délivrer son Peuple par des voies inconnues à la prudence humaine. Il tomba en extase devant ses amis

avan

avant d'aller trouver le Maréchal : le lit dans lequel il étoit couché trembla par la force de ses agitations, & Dieu lui ordonna, par une voix qui sortoit de sa propre bouche, & à laquelle il disoit ne faire que prêter ses organes, il lui ordonna, dis-je, de faire ce que l'on souhaitoit de lui. Cette révélation en imposa à quelques-uns, mais non pas aux plus éclairés. Je vous ai déjà parlé de l'accueil que lui fit sa troupe lorsqu'il voulut les engager à suivre son exemple : vous savez ce qui se passa alors sur son chapitre, les honnêtetés qu'on lui a faites à *Nîmes* & ici : vous l'avez vu à *Paris* où je vous le livre; je vous ai fait son portrait & son histoire, concluez à présent ce que vous jugerez à propos; pour moi, sans m'ingérer de décider sur son chapitre, je le laisse tel qu'il est, ne croyant pas qu'il vaille la peine que je me donne de vous en entretenir plus long-temps, ni celle que vous vous donnerez vous-même en lisant ce que je vous en dis. Les sentiments sont fort partagés à son égard:

les anciens Catholiques n'en ont pas meilleure opinion qu'ils en avoient autrefois, & les nouveaux convertis ne conviennent point entr'eux là-dessus : car les uns le traitent d'imposteur & de sacrilege, comme ayant abusé des choses les plus saintes ; d'autres, ne voulant pas se démentir après l'avoir cru Prophete, soutiennent encore qu'il l'a été, mais qu'ayant abusé de ces dons, Dieu les lui a ôtés, & qu'il l'a abandonné ; & ils le regardent à présent comme *Balaam*, après l'avoir regardé comme *Moyse*. Bien des Protestants même assurent que tous les *Camisards* en gros, n'étoient qu'un tas de vauriens ; que la plupart de leurs Prophéteffes étoient des coureuses, dont quelques unes avoient passé par les verges. Il y en a au contraire qui assurent que la Troupe étoit composée de bons & de mauvais, comme toutes les sociétés du monde ; qu'il y avoit de braves gens & de véritables Prophetes ; qu'il s'y est fait des miracles ; qu'on a vu des gens parmi eux sortir du milieu des flammes sans

en être endommagés ; mais qu'il y avoit aussi bien des scélérats & des imposteurs qui, sous ombre de piété, ont commis les plus grands crimes : & tous conviennent enfin, que la mondanité de *Cavalier* l'a perdu, & lui a fait perdre ses freres. Voilà sur quoi ceux qui ont été autrefois ses partisans, & ceux qui ne l'étoient point, sont à présent d'accord : pour moi qui ne suis ni prévenue ni entêtée, je vous ai parlé autrefois de lui comme d'un *Ulysse* & d'un *Achille*, je vous en parle à présent sur un autre ton, parce que le Public, dont je ne suis que l'écho, a eu le temps de se détromper & de le mieux connoître, & que, comme dit *Corneille*, le temps de chaque chose ordonne & fait son prix. Mais, encore un coup, il me semble que c'est assez parler de lui ; je le laisse donc pour ce qu'il vaut, & à Dieu le soin de le juger. *A Lyon ce, &c.*



LETTRE XLIV.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez bien voulu prendre de me faire l'Hiſtoire de *Cavalier*, & du détail dans lequel il vous a fallu deſcendre pour me faire connoître la baſſeſſe de ſon extraction. Je vous avoue que cet homme me paroît un prodige en ſon eſpece, un compoſé de bien & de mal, en un mot, un animal amphibie, que je ne ſaurois définir ; & je ne comprends pas comment, ſans naiſſance, ſans génie, ſans éducation, il a pu faire dans ſi peu de temps autant parler de lui, & comment il peut encore nous occuper vous & moi. Vous vous renfermez ſi fort dans les bornes de l'hiſtoire, qu'on ne peut jamais ſavoir quel eſt votre avis ſur les choſes que vous narrez, & il n'y a pas moyen de vous faire décider ſur rien. Il ſembloit d'abord que vous alliez regarder *Cavalier* comme un

fourbe, cependant vous parlez ensuite de ses révélations comme d'une chose problématique. Permettez-moi de vous dire, que vous ressemblez un peu en cela à *Sancho Pança*, qui après avoir prouvé la folie de son Maître, avoit encore celle d'en revenir à lui demander le Gouvernement de l'Isle. La comparaison est un peu odieuse, je l'avoue; mais vous savez bien qu'il n'en fut jamais de juste. Convenez cependant que vous avez tort de ne pas parler définitivement des choses, & de ne pas appeller, à l'exemple de *Boileau*, un *chat un chat*, & ainsi du reste : je ne comprends pas comment les Huguenots du Bas-*Languedoc* ont pu en être la dupe. Il est vrai que dans les maux extrêmes on a recours à toutes sortes de remedes, & qu'un homme qui se noie s'accroche à tout ce qu'il peut : les simples ont donné de bonne foi dans tous ces Miracles, & les habiles gens les ont laissés dans cette erreur, sachant combien le Peuple aime le merveilleux & le courage que cela lui donne. Ce fut ainsi

que *Charles VII* triompha des *Anglois*; & ce font-là ce qu'on appelle fraudes pieufes. L'entreprife en gros ne l'étoit point, fi l'on en croit la Cour & la Ville ; & je dois même, comme bonne Françoife, dire qu'il n'eft pas permis à des Sujets de fe révolter contre leur Souverain : cependant, à parler naturellement, la maniere dont on a perfécuté ceux-ci, les excufe un peu, & le défefpoir fait prendre des réfolutions violentes : on en trouve l'exemple dans les *Machabées* ; mais cela étoit conduit d'une autre maniere. Enfin les voilà à préfent détrompés. Voilà cette épée de *Gédeon*, fur laquelle ils s'étoient appuyés, la voilà tournée contr'eux-mêmes, puifque la défertion de ce Chef a mis le défordre dans fon parti, & en a caufé la ruine. Les buchers & les roues ont été le partage de la plupart de fes Camarades ; les autres vont finir leur malheureufe deftinée fur les Galeres. *Cavalier* feul plus prudent auroit pu jouir en repos des bontés du Roi : on l'avoit honoré d'un brevet de Lieutenant-Co-

onel : tant il est vrai que le gibet n'est jamais que pour les plus malheureux. On l'envoyoit au vieux *Brisac* ; & pour se mettre à couvert des insultes du Peuple, il étoit escorté par la Maréchaussée. Il parut le plus content du monde, & promit de verser jusqu à la derniere goutte de son sang pour le service de Sa Majesté : comme c'est son sort de n'être fidele à personne, il a jugé à propos, quand il a été en *Bourgogne*, de faire boire ses Gardes, & de s'échapper en *Suisse*, avec ceux des siens qui l'avoient suivi. Cette action ne lui fait pas honneur ici ; il étoit déjà brouillé avec les Protestants ; ainsi à moins qu'il ne trouve le secret de s'y racrocher, le voilà ce qu'on appelle entre deux selles, le cul à terre. Il ne manquera pas de dire qu'il a eu encore quelque révélation là-dessus, & que le Ciel lui a ordonné d'en user ainsi : il prétendra même qu'il lui a aidé à tromper la vigilance de ses Gardes, ce qu'il n'auroit pu faire sans un secours surnaturel ; mais se trouvera-t-il encore des gens

assez sots pour donner dans ces panneaux ? Si cela est, il va bien rire de la simplicité de ces dupes : mais rira bien qui rira le dernier. Il faut pourtant qu'il ait une espece de savoir faire, & un génie tout particulier pour tromper. Malheur à qui s'y fiera à l'avenir ! La fortune, par un de ses caprices, l'a tiré de la gueule du four, par un autre elle pourra l'y remettre ; ainsi laissons-le au soin de cette bisarre Déesse, elle nous en rendra bon compte. Je vous dirai seulement, à propos des miracles, qu'on prétend qu'il a faits, que le hasard se mêle souvent de pareilles choses. Il me souvient d'une aventure qui arriva à feue Madame de *Durasford*, lorsqu'elle étoit à *Besançon* chez M. le Maréchal son Frere : on trouva dans ce pays un buste de *Jupiter* en marbre, & d'une beauté extraordinaire ; on prétend même qu'il étoit de *Jupiter Olympien*, & que depuis plusieurs siecles il avoit été dans la terre : ce fut en creusant qu'on le découvrit ; & dès qu'on l'eut déterré, on le porta au Gouverneur de

Province. Monsieur de *Duras* le fit ‹p›oser sur une table, & écrivit en Cour ‹p›our savoir ce que le Roi vouloit qu'on ‹e›n fît. Il fut destiné au Parc de *Versail‹le›s*, où, par parenthese, il est actuellement. Mais, pour revenir à mon sujet, ‹j›e vous dirai qu'un jour que Mademoiselle de *Duras* étoit apparemment désœuvrée, après avoir regardé quelque temps le Buste en question, elle se mit à l'apostropher : pauvre *Jupiter* ! lui dit-elle, se peut-il que tu aies autrefois amusé tant de gens, exigé leur encens & leur adoration ? Qu'on ait élevé des Autels & des Temples en ton honneur, & que ton nom ait fait trembler toute la terre ? Te voilà présentement rentré dans ton néant. Ton regne est passé. Tu vas servir de borne & d'ornement aux Jardins d'un grand Roi. Trop heureux encore qu'il te fasse l'honneur de t'y placer. Qu'est donc devenu ton pouvoir ? Où sont à présent tes foudres ? A peine Mademoiselle de *Duras*, (car on l'appelloit ainsi dans ce temps-là,) à peine, dis-je, eut-elle achevé la parole, que le

temps, qui étoit pour lors le plus beau du monde, s'obſcurcit, les éclairs brillerent de tous les côtés, le tonnerre gronda d'une maniere terrible, & tomba même en pluſieurs endroits. Mademoiſelle de *Duras* elle-même en trembla; mais elle avoit l'eſprit trop fort pour croire que *Jupiter* fît tout ce fracas. Cependant, dites-moi, s'il y avoit eu quelque Payen, n'auroit-il pas crié miracle? Et n'auroit-il pas trouvé des gens aſſez fous pour s'y laiſſer perſuader? Croyez-moi, ma chere Madame, les miracles ſont rares, & je crois, entre nous, que la plupart de ce que notre Mere Sainte Egliſe nous oblige de croire, eſt un peu ſujet à caution; nos Peres étoient de bonnes gens, auxquels on en donnoit à garder: les petits ont toujours été la dupe des grands, qui ſe ſont ſervis de la Religion comme d'un maſque, pour cacher leurs deſſeins ambitieux, & ç'a toujours été ſous l'apparence de piété, que l'on a vu commettre les plus grands crimes. *Homere* fait cette remarque au ſujet d'*Agamemnon* & de ſa fille *Iphigé-*

e. *Mahomet* en a impoſé par-là, & en impoſe encore à une partie de l'Orient. C'eſt ſous ce prétexte que ſont arrivées tant de révolutions dans les ſiecles paſſés, & que de nos jours des Sujets ont fait paſſer leurs Rois du Trône à l'échafaud. Enfin, on peut dire que l'hypocriſie & l'athéiſme ſont préſentement montés à leur comble. On n'a jamais moins cru, & on n'a jamais fait ſemblant de tant croire. Je parle toujours de ceux qu'on appelle habiles gens ; car le commun peuple a été de tout temps ignorant, & a tout l'air de périr avec ſon ignorance. Mais il me ſemble que je deviens bien moraliſte. Je ne ſaurois me réſoudre à finir ma Lettre ſur ce ton, & il faut, pour égayer un peu mon ſtyle, que je vous faſſe part d'une aventure qui eſt arrivée depuis peu. Une Demoiſelle *Normande*, que les malheurs du temps avoient réduite à la fâcheuſe néceſſité de ſe mettre en condition, fut placée chez un grand Seigneur qui lui confia le ſoin de deux filles qu'il avoit, dont l'une étoit âgée d'environ quinze

ans, & l'autre de treize. On les tenoit dans une maison de campagne, où elles vivoient dans une fort grande retraite, ne voyant que les personnes que M. leur pere y envoyoit, & qui étoient nécessaires à leur éducation. La Demoiselle *Normande* eut ordre de ne les quitter ni nuit ni jour. On lui dressa un lit dans la même chambre ; & ainsi témoin de toutes leurs actions, elle étoit obligée d'en rendre compte au Marquis. A cette contrainte près, la condition étoit très-bonne : les appointements étoient forts : bonne chere & grand feu : tous les Domestiques du Château avoient ordre d'obéir à cette Demoiselle : elle étoit logée & meublée magnifiquement, & jamais *Psiché* ne fut plus agréablement dans son Château de *Féerie*. Il y avoit à celui-ci des jardins enchantés ; un parc où l'on pouvoit s'aller promener en carosse, aux conditions d'y aller toujours à trois : car, comme je l'ai déjà dit, le triolet ne devoit jamais se séparer, pour quelque raison que ce pût être. Le Marquis venoit très-souvent dans cette charmante

harmante retraite, ſe délaſſer des fati-
ues de la Cour, & des ſoins que le
ang qu'il y tenoit l'obligeoient de pren-
re; il entretenoit alors Meſdemoiſel-
es ſes filles en particulier; & c'étoit
 ſeul temps que la Gouvernante avoit
 elle. Le Marquis étoit très-content de
on exactitude, & une année s'étoit
éjà écoulée de cette maniere, lorſ-
u'un matin l'aînée de ces Demoiſelles
it, en s'éveillant, qu'elle avoit envie
e s'aller promener en caroſſe. La Gou-
ernante ordonna qu'on attelât les che-
aux, & ſe diſpoſa, ſuivant la coutume,
 être en tiers de cette partie. Mais la
Demoiſelle, qui la regardoit dans ce
noment comme un tiers très-incom-
node, commença à ſe rebeller, & lui
lit qu'elle étoit laſſe de ſe voir ainſi
ardée à vue, qu'elle vouloit aller rêver
n liberté dans le parc. La Gouvernante
bjectoit l'ordre qu'elle avoit du Mar-
uis, & paroiſſoit réſolue à l'obſerver.
Vous outrez les choſes, diſoit la De-
noiſelle: je ſouffre ſans murmurer que
ous ſoyez préſente lorſque nos Maîtres

à danser, à chanter & à dessiner nous donnent leçon ; mais vous poussez la tyrannie trop loin, & pour vous rendre recommandable, vous nous suivez jusques dans les lieux où l'on a le moins besoin de témoins, & vous êtes enfin devenue notre fantôme. La Gouvernante toujours ferme lui répondit, que M. le Marquis décideroit là-dessus, & que jusqu'à ce qu'il se fût expliqué autrement, elle feroit comme elle avoit accoutumé de faire ; ainsi, ajouta-t-elle, Mademoiselle, vous avez beau faire, criez, dites-moi des injures, il n'en sera ni plus ni moins, & vous pouvez choisir, ou de ne vous point aller promener, ou d'y aller à trois. La dispute s'échauffa là-dessus : la Demoiselle s'emporta ; le Château retentit de ses cris, on lui vit faire des contorsions effroyables. La Gouvernante en fut alarmée, mais sa crainte & son étonnement augmenterent bien d'une autre maniere, lorsqu'au milieu de ces convulsions, la Demoiselle prit la peine de mettre un enfant au monde. Ce fut alors que notre pau-

tre *Normande* se mit à s'arracher les cheveux. Je suis perdue, s'écrioit-elle ! que dirai-je au Marquis ? n'aura-t-il pas raison de croire que je n'ai pas toujours éclairé les actions de ses filles, ou que j'ai été capable de souffrir qu'elles en aient fait de criminelles ? Pendant qu'elle se désoloit ainsi, la plus jeune des deux sœurs lui dit : hé ! là, là, Mademoiselle, ne vous désespérez point tant, le Marquis ne sera pas si fâché que vous croiriez bien, & ce n'est pas la premiere fois que pareille chose est arrivée : il faut seulement ne pas tant faire de bruit. La Gouvernante ne comprenoit rien à ce discours, qui commença pourtant à la rassurer un peu ; elle donna tous les soins qu'elle put à l'accouchée ; & pendant qu'elle étoit dans cet embarras, on entendit dans la cour le carosse du Marquis, qui arriva fort à propos pour remédier à tout ce désordre. Bien loin de quereller la Gouvernante, il lui fit mille amitiés, loua sa vigilance, & lui demanda seulement le secret. Il lui fit un présent pour l'y

mieux engager, & la pria de rester toujours auprès de ses filles. Mais cette Demoiselle qui prévoyoit bien qu'elle ne pourroit pas se faire honneur de leur éducation, demanda son congé, & se retira au plus vîte. Elle promit cependant le secret : & quoiqu'elle l'ait assez bien gardé, elle n'a pas pu éviter que par de certaines raisons je n'en aie été instruite, & je ne crois pas commettre une infidélité à son égard en vous faisant part de cette histoire. Je ne nomme point les masques, & ainsi il seroit mal aisé de découvrir où la scene s'est passée, ni ceux qui en ont été les acteurs. Avec cette précaution, je sauve l'honneur du prochain, & trouve le secret de vous divertir. Mais comme vous pourriez m'accuser de pratiquer ce que je condamne en vous, & de vous conter seulement les choses sans vous dire ce que j'en pense ; pour prévenir les questions que vous pourriez me faire au sujet de cette aventure, je vous dirai que je crois que le pere de la Demoiselle, l'étoit aussi de son enfant, puisqu'il n'y

avoit que lui qui depuis un an lui eût jamais parlé en particulier; & cela paroît auſſi par la maniere dont il prit la choſe : car où eſt le pere qui eût marqué tant d'indulgence en pareil cas, s'il n'avoit pas eu ſes raiſons pour cela? Les précautions qu'il prenoit pour élever ſes filles dans la retenue, partoient moins d'un pere ſévere, que d'un amant jaloux. J'avoue qu'on ne peut ſans frémir imaginer de pareilles horreurs ; mais on ne peut pourtant ici s'imaginer autre choſe ; & ce Marquis étoit, ſans doute, du goût de ce fameux Poëte de nos jours, que l'on accuſoit d'avoir épouſé ſa fille ; & qui avoit accoutumé de répondre à ſes amis, lorſqu'ils lui diſoient qu'il avoit une belle femme, *l'ho fatta per me ſteſſo*. Il y a apparence que cette nouvelle *Mircha* n'avoit pas compté juſte, & que ce mécompte ayant rompu les meſures que ſon pere avoit ſans doute priſes pour ſon accouchement, & ſe ſentant preſſée par ſes douleurs, elle avoit voulu aller ſe débarraſſer de ſon paquet dans le parc, &

entaſſer, peut-être, crime ſur crime. Voilà tout ce que je puis penſer là-deſſus, & ce que la Demoiſelle *Normande* en a penſé elle-même. La guerre n'empêche pas qu'on ne ſe divertiſſe toujours bien ; l'argent a beau être rare, on trouve pourtant le ſecret d'en dépenſer beaucoup ici : on y vit en miſérables, à ce qu'on dit ; cependant tout le monde eſt magnifique, & l'on n'a jamais vu tant de pauvres orgueilleux. Mandez-moi un peu comment vous paſſez votre temps à *Lyon*, ce qu'il y a de rare, & ſur-tout apprenez-moi comment je ſuis dans votre cœur. Au reſte, j'ai rendu *Mylady* de.... à la perſonne qui m'en avoit confié le manuſcrit. Je lui ai fait voir ce que vous me marquez là-deſſus, & l'on vous laiſſe la liberté de diſpoſer de ſon ſort : il y auroit pourtant quelques précautions à prendre avant que de l'abandonner au grand jour. La morale de la Comteſſe, en matiere de Religion, paroîtra peut-être trop relâchée : on croira qu'elle autoriſe l'indifférence des Religions, & qu'elle

prétend qu'on peut ſe ſauver dans toutes celles qui ſont Chrétiennes ; erreur condamnée au feu éternel : hors l'Egliſe point de ſalut. Ainſi ſur ce pied, les ſentiments de la *Comteſſe* pourroient bien ne pas paroître les plus orthodoxes du monde. Mais j'eſpere que les perſonnes éclairées ſe ſouviendront de cette maxime tant approuvée, qu'il faut diſtinguer les temps, les lieux & les perſonnes, & verront qu'il s'agit d'une femme que la *Comteſſe* veut ramener dans ſon Pays & dans ſon devoir ; qu'elle ne ſauroit y parvenir en lui rompant tout d'un coup en viſiére ; & que la voyant trop bonne Catholique pour pouvoir lui perſuader qu'elle ſera damnée en ſuivant cette Religion, elle prend le parti de lui faire comprendre qu'elle pourra tout de même ſe ſauver dans une autre, & qu'elle ſe ſauvera plus agréablement. Après tout, ſi on avoit compoſé cette hiſtoire à plaiſir, on ſeroit reſponſable des ſentiments qu'on auroit donnés à ces Dames ; mais comme ce n'eſt ici qu'une narration très-fidele, on ne peut

ni y ajouter ni y diminuer, à moins de changer la vérité en roman. On donne les choses comme elles se sont passées; permis au Lecteur de condamner ce qu'il trouvera condamnable. *A Paris ce.* *Je suis, &c.*

LETTRE XLV.

QUELQUE dessein que j'eusse de ne plus vous parler de *Cavalier*, il faut pourtant, Madame, que je le fasse encore revenir sur la scene, & que je vous apprenne ce qu'on nous a dit ici de lui après s'être échappé par finesse de ses Gardes. Il est passé, comme vous me l'avez marqué, en *Suisse*, accompagné d'un certain nombre de gredins qui l'avoient suivi. Messieurs les *Suisses* ne vouloient pas d'abord le laisser entrer dans leurs Villes, de peur de se faire des affaires avec la *France*; mais il trouva cependant le secret d'aller à *Lausane* joindre le Marquis de *Guiscard*, que j'ai

onnu autrefois à *Toulouse*, sous le nom e l'Abbé de la *Bourlie*, & qui a fait, it-on, ou du moins voulu faire des oulèvements dans ce Pays. Ce Marquis ui a mis en tête d'aller trouver le Duc le *Savoye*; il l'a présenté à ce Prince qui lui a donné permission de faire un Régiment, & d'y mettre ses Camisards. *Cavalier* a fait un Jardinier de *Nîmes*, nommé *Billard*, son Lieutenant-Colonel. Le premier Capitaine est un garçon Tailleur, son cousin-germain, qu'on appelle *Cavalier* comme lui; & les autres Officiers sont à proportion. C'est quelque chose de plaisant que de voir ces *Ostrogots* travestis en Officiers; ils ont aussi bon air qu'à ramer des choux; & je crois qu'on en doit bien rire à *Turin*. Tout le monde étoit curieux de voir ce *Cavalier* dont on avoit tant oui parler; & lorsqu'il passa en *Suisse*, les Réfugiés qui sont dans ce Pays, n'étoient pas fort disposés à lui faire accueil, le regardant comme un homme qui avoit sacrifié les siens, & qui n'avoit songé qu'à se tirer lui-même d'in-

trigue. Les Miniſtres en parloient ſur ce pied; & l'on dit même qu'un nommé M. *Merlac*, s'en expliqua clairement dans ſes Sermons. Quoi qu'il en ſoit, *Cavalier* a trouvé des prétextes, bons ou mauvais, pour plâtrer ſa conduite. Il avoit, diſoit-il, ſon but dans tout ce qu'il avoit fait, & prétendoit le prouver par ſa ſortie du Royaume. On lui répondoit qu'il ne devoit pas avoir cherché ſon repos particulier aux dépens de celui du général, & on lui reprochoit le ſang des ſiens qui avoient été les victimes de ſes deſſeins. Dès qu'il n'avoit plus de bonnes raiſons à donner, il avoit recours à ſes Prophéties, & diſoit avoir obéi en tout aux ordres de l'Eſprit. Les uns l'en croyoient, & les autres ſavoient à quoi s'en tenir: mais en général tout le monde avoit envie de le voir; & ſoit qu'on le regardât de bon ou de mauvais œil, il excitoit autant de curioſité qu'un animal venu de l'*Amérique*. On éprouve, en le voyant, la vérité de ce que dit *Saint Paul*, que la préſence eſt contemptible; car ſa pe-

e taille, & sa mine basse & enfan-
ie, ne promettent rien moins que
ut ce qu'on a dit autrefois de lui. Le
ilà pourtant, par un bonheur qui
it avoir passé ses espérances, revêtu
e la dignité de Colonel. Et le Duc de
avoye, qui vient de l'en honorer, a
is par-là un voile sur toutes les dé-
iarches scabreuses que ce petit garçon
faites jusques ici. Ceux de ces Pro-
hetes qui le suivoient autrefois, & qui
ont échappés aux bourreaux auxquels
Intendant, M. de *Baville*, les avoit
ous dévoués, prédisent maintenant
ille malheurs à ce Chef, & assurent
ue Dieu l'a livré à présent à lui-même
à son ambition; qu'il n'a permis
u'il se fût élevé, que pour rendre sa
iûte plus terrible; qu'il l'anéantira &
fera rentrer dans un état plus bas
icore que celui dont il l'avoit tiré; &
ela, disent-ils, parce qu'il l'a mécon-
u, & qu'il s'est méconnu lui-même.
'événement nous fera voir la vérité de
es Prophéties. Cependant M. de *Cha-
illart* a écrit une lettre à *Cavalier*,

que l'on a envoyée ici, & que vous avez ſans doute vue à *Paris*, puiſque c'eſt delà qu'elle vient, c'eſt pourquoi je ne vous en dis pas la teneur. *Cavalier* y eſt traité indignement, & comme on prétend qu'il le mérite : nous verrons par la maniere dont il ſe ménagera dans les ſuites, s'il eſt capable lui-même de quelque conduite : j'en doute. Mais ce ſont ſes affaires, & la choſe du monde à laquelle je m'intéreſſe le moins. Puiſque vous voulez ſavoir celles dont je m'occupe ici, je vous dirai qu'on y paſſe le temps fort agréablement. Je vais me promener dans une très belle Place qu'on appelloit Belle-Cour, qui eſt d'une grandeur extraordinaire, & il n'eſt point de Ville qui en ait une ſi grande dans le milieu de ſon enceinte ; & lorſqu'on y fit dreſſer la ſtatue équeſtre du Roi, qui eſt poſée ſur un beau piédeſtal en marbre blanc, on lui donna le nom de Place-Royale ; il y a de très-belles maiſons, & c'eſt dans cette Place où tout le beau monde s'aſſemble journellement pour ſe promener,

er, ſoit en caroſſe ou autrement, & où
donnent toutes les fêtes & courſes
ui ſe font dans ce Pays pendant le car-
aval, où les gens de profeſſion ſont à
heval ou ſur des charriots, tous dé-
uiſés & maſqués proprement; il y a
es tilleuls qui y forment une belle
llée, qui aboutit ſur le rempart, qui
n eſt tout garni: le Rhône coule au
ied, & c'eſt au bout de ce rempart
ue ſe fait l'aſſemblage du Rhône & de
Saône; l'air & la vue y ſont enchan-
és; c'eſt auſſi dans cette enceinte où
ge le Prince d'Harcourt & tout ce
u'il y a de Nobleſſe & de gens d'af-
ires; à l'autre bout de cette Place la
aône y coule: on la paſſe ſur un grand
ont de bois où il y a des bancs des
eux côtés, ſur leſquels on va le ſoir
ſpirer au frais, & où la vue a de quoi
arrêter agréablement; car on découvre
elà les deux côtés de la Ville, & les
ontagnes qu'elle renferme, & l'on
it paſſer une infinité de petits ba-
aux, qu'on appelle des béches, que
es femmes habiles en l'art de ramer,

conduiſent de la maniere du monde la plus plaiſante. Les mouvements qu'elles ſe donnent en ramant, ont quelque choſe de ſi riſible, que bien des gens, pour ce ſeul plaiſir, s'en font un véritable de paſſer & de repaſſer l'autre côté de l'eau. Dès qu'on appelle une de ces bateliéres, il s'en préſente plus de vingt, & ſouvent même elles viennent offrir leur miniſtere aux paſſants, & leur diſent, pour ſe faire accepter, tantôt des douceurs, tantôt des injures, qui font toujours également rire. Il ſe forme ordinairement un combat ſur la préférence; après quoi la victorieuſe s'éloigne du bord à force de rames avec ſa proie, & l'on en eſt quitte pour eſſuyer quelques huées de celles qui la voyent éloigner avec des yeux d'envie : tant il eſt vrai que l'envie ſe met par-tout, juſques dans les profeſſions les plus baſſes. Outre les promenades de la Place-Royale, des remparts & du Pont de Saône, il y a celle de la Place des Terraux; la Maiſon de Ville y eſt bâtie, c'eſt un des plus beaux édifices

qu'on voie en ce genre, & aucune autre Ville n'en a une ſi belle. Le Couvent des Dames de S. Pierre, qui eſt une Abbaye Royale, & d'autres belles maiſons, forment le reſte du quarré où le beau monde de ce quartier ſe promene ordinairement les ſoirs, & l'on y trouve de quoi ſe rafraîchir dans une infinité de grandes boutiques très-propres & très-bien éclairées, où l'on vend des liqueurs & des eaux glacées de toutes les ſortes; toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe y entrent ſans façon; les Meſſieurs y peuvent même regaler les Dames, ſans que cela tire à conſéquence, & les plus rigides n'en font pas de ſcrupule. On ne ſait ici ce que c'eſt que gens de qualité; & excepté chez les Comtes de *S. Jean* & dans quelques Abbayes Royales, où la naiſſance eſt néceſſaire, on n'en fait preſque partout ailleurs aucun cas, & ce ſont les Banquiers qui brillent ici: ils poſſedent les premieres Charges; leurs femmes ſont, ſans diſpute, appellées Madame, & diſputeroient en cas de beſoin le haut

du pavé aux Ducheſſes : elles ont de beaux caroſſes ; elles ſont magnifiques dans leurs habits, dans leurs meubles & dans le nombre de leurs Domeſtiques ; elles ſe mettent parfaitement bien, ont du goût, de la politeſſe, & ſont d'une ſociété très-charmante : l'un & l'autre ſexe ſe piquent de bien parler ; elles ont dans la banque de leurs maris de quoi entretenir toutes ces magnificences : elles jouent gros jeu, & font de belles dépenſes. Je fus l'autre jour chez une Tréſoriere de France, appellée Madame *Poilicourt*, chez qui il y a ordinairement aſſemblée, j'y trouvai très-bonne compagnie : cette Dame eſt vive, & ſi ſes jambes pouvoient ſuivre ſa tête, je crois qu'elle feroit bien du chemin ; mais elle eſt obligée de marcher avec des potences ; ainſi accrochée par les pieds, elle eſt ſédentaire par force. On joue chez elle, & l'argent y roule comme chez nos femmes de Maltotiers à *Paris*. Le Duc de *Vantadour* y vint, & je ne pus m'empêcher de rire : en le voyant je me ſou-

vins de cette chanſon : *Joſeph le regardant, crut qu'il portoit la hotte.* Je trouvai l'invention ſi plaiſante & le portrait ſi juſte, que je ne ſavois comment faire pour prendre mon ſérieux. Après tout, quand le Duc auroit connu mon embarras, cela ne m'en auroit point fait. Il eſt bon Prince, & entend aſſez bien raillerie. J'appris de lui qu'on ne voit plus le Cabinet de M. de *Servieres*, dont il nous conta mille particularités : il nous dit, entr'autres choſes, que le Roi avoit été le voir deux fois en paſſant par *Lyon* ; & qu'après qu'on lui en eut fait admirer toutes les raretés, M. de *Servieres* avoit tiré un rideau, & dit à Sa Majeſté, en lui montrant de très-beaux petits enfants qu'il avoit fait cacher derriere : il eſt juſte, Sire, puiſque vous avez vu mes ouvrages du jour, que Votre Majeſté voie auſſi ceux de la nuit. Le Roi fronça les ſourcils, trouvant quelque choſe d'un peu trop libre là-dedans, & ne fit point de préſent à ces petites perſonnes ; ainſi M. de *Servieres* ſe fruſtra par-là du ſuccès de ſon

imaginative. Après que le Duc de *Vantadour* eut fini ſon conte, & quelques autres à-peu-près ſemblables ; qu'on eut raiſonné ſur la modeſtie du Roi, & fait quelques annotations à propos du ſujet, on parla d'aller à l'Opéra. Nous y fumes toute une bande, & nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en payer les frais ; car la foule n'y eſt pas ordinairement fort grande : auſſi qu'eſt-ce que c'eſt que cet Opéra ? On y jouoit *Bellerophon* qui fut très-bien repréſenté ; la ſalle eſt chez M. le Gouverneur & eſt très-magnifique : l'orcheſtre eſt bon, & répond parfaitement bien à la magnificence du Théatre. La petite *Fanchon Jouvenet* en faiſoit tout l'ornement ; je l'avois vue quelques années auparavant à *Avignon*, & je la trouvai toujours auſſi aimable : elle joua le rôle d'*Eſtenobée* & s'en acquitta à merveilles. Le Prince *d'Harcourt* a été dans ſes chaînes, *tant d'autres là*, *tant d'autres ici* ; car il n'y a proprement qu'elle qui brille. C'eſt préſentement le Marquis *d'Albon*

qui en prend ſoin : on me le montra, & jamais je ne fus ſi ſurpriſe que lorſqu'on me dit que c'étoit le mari de la Reine *d'Yvetot*. Une Reine femme d'un Marquis de Province, cela me paroiſſoit un peu contradictoire ; mais j'appris enſuite que cette Royauté n'eſt pas grand' choſe, & que le Royaume *d'Yvetot* eſt un Royaume en miniature, & on m'en conta l'hiſtoire, que vous ſavez ſans doute, & dont je n'avois jamais entendu parler : on dit que le Roi.... étant mécontent du Seigneur *d'Yvetot*, Gentilhomme de Normandie, & n'ayant pu être maître de ſon emportement, l'avoit tué au pied de l'Autel ; qu'étant enſuite revenu à lui-même, il avoit condamné ſon action, & que pour la réparer, en quelque ſorte, & ſatisfaire aux manes du défunt, il avoit voulu honorer ſa mémoire en érigeant ſa petite Terre en Royauté. Il lui donna tous les attributs néceſſaires à cet effet, & voulut que ſa poſtérité jouît paiſiblement de ces beaux privileges. Elle en jouit encore en effet ; & comme ce

Royaume n'eſt pas ſujet à la Loi Salique, celle qui en eſt héritiere la porte en dot à ſon époux. On dit qu'il y a une Tour au milieu de ce petit Etat, d'où on en découvre non-ſeulement toute l'étendue, mais du haut de laquelle le Roi peut, s'il veut, cracher ſur tout le Pays de ſon obéiſſance. Peut-être y a-t-il un peu d'exagération; mais sûrement ce Royaume eſt un Royaume proprement pour rire, & où la Charge de Contrôleur des Finances n'eſt pas, je crois, fort conſidérable. On avoit dit autrefois, par maniere de plaiſanterie, que le Roi *Jacques* y feroit ſa retraite, afin de conſerver la Souveraineté; & le tout ne ſe diſoit que pour briller. Mais revenons à l'Opéra, les Actrices y ſont cajolées comme par-tout ailleurs par les Petits-Maîtres; les fils des riches Marchands ſe mettent de la partie; il y a auſſi une Académie de Muſique où les perſonnes de l'un & l'autre ſexe qui ſont de la premiere volée ſe font plaiſir d'en être, & on s'y exerce deux fois par ſemaine; il y a de même une Académie

aux dépens de la Ville pour apprendre à faire des armes & à monter à cheval. Au reste, on brille ici fort à bon marché : les étoffes y sont à juste prix, & l'on peut les avoir de la premiere main : les vivres y sont à donner ; c'est un pays de bonne chere ; la pâtisserie est meilleure ici que dans tous les pays du monde : on y est à portée des Vins de *Condrieu* & de l'*Hermitage*, & on y mange de certains petits fromages à la créme qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Lorsqu'on fait ici quelque feu de joie, c'est toujours sur un pont de pierre qui traverse la *Saône* : & les fusées qui, après avoir percé jusques aux nues, viennent se perdre dans les eaux, font un effet le plus charmant du monde. M. le Maréchal de *Villeroi*, Gouverneur de la Ville & de la Province, a ici une grande & belle maison qu'on appelle le Gouvernement, & est située au milieu de la Ville sur le bord de la *Saône* ; le Palais Archiépiscopal a été aussi pendant long-temps dans cette famille. Camille de Neuville en a été Archevêque

quarante-deux années ; son Neveu l'eſt aujourd'hui, que l'on appelle François-Paul de Neuville de *Villeroi* : ce premier a fait bâtir un très-beau Château à deux lieues au-deſſus de *Lyon*, ſur la *Saône*, que le Roi a érigé en Marquiſat, ſous le nom de Neuville, qui aſſurément eſt un des plus beaux qu'il y ait dans le Royaume, par ſa belle ſituation, ſon étendue & la quantité de jets d'eau & orangers ; il confine la Souveraineté de *Dombes*, où M. le Duc du *Maine*, qui eſt héritier des droits de feue Mademoiſelle de *Montpenſier*, a celui de faire battre Monnoie. Il y a dans cette Ville bien des maiſons fondées pour le ſoulagement des pauvres. On m'a fait voir, comme une choſe très-curieuſe, les deux Hôpitaux, & j'ai été très-édifiée de la maniere dont on y éleve les orphelins & les enfants trouvés, & de la regle qui s'y obſerve. Cette Ville eſt ſi voiſine du *Dauphiné*, que le Fauxbourg qu'on appelle de *la Guillotiere* eſt dans cette Province. Vous voyez, Madame, que je vous fais des

relations bien exactes, puisque je vous donne des nouvelles de la Ville & des Fauxbourgs. *Vienne* n'est qu'à cinq lieues d'ici. C'est le pays de cette belle *Coulon* dont vous m'avez tant vanté les appas, & dont Madame *d'Aulnoi* parle encore dans sa *Mylady* de..... J'y vis en passant quantité de belles Personnes; & je crois que le climat influe un peu là-dedans. *Vienne* est la premiere Ville du *Dauphiné* : c'étoit autrefois le séjour des Souverains de ce Pays, & ce fut dans cette Ville qu'*Imbert Dauphin*, jouant avec un petit enfant qui étoit son unique espérance, eut le malheur de le laisser tomber d'un balcon de son Palais dans le *Rhône* : c'est à cet accident que la *France* doit le *Dauphiné*, que ce pere désolé donna au Roi *Philippe de Valois* l'an 1346, à condition que l'Héritier présomptif de la Couronne porteroit le nom de *Dauphin* : condition qui, comme vous voyez, a été toujours religieusement observée. *Vienne* a beaucoup perdu en perdant son Prince & le séjour de sa Cour; & il y a apparence que cette

Ville eſt bien diminuée, puiſqu'une piramide fort ancienne, qu'on rencontre un quart-d'heure avant d'y arriver, en marquoit autrefois le milieu. *Grenoble* eſt à préſent la plus conſidérable du Pays : l'Evêque y habite, & le Parlement y ſiege. On dit ici des merveilles de ce Prélat qui, ſous la Pourpre dont Rome l'a revêtu, conſerve une humilité tout-à-fait Apoſtolique : c'eſt-là ce qu'on peut appeller une véritable converſion ; & ceux qui l'ont connu, lorſqu'il étoit l'*Abbé le Camus*, admirent en lui les effets de la grace. Elle a produit, dit-on, un pareil changement dans l'Abbé de *la Trape*, Auteur de cette auſtere réforme, dont je ne pourrai jamais vous parler que par tradition, puiſque quand mon ambulante deſtinée me conduiroit juſques aux portes de cette triſte demeure, l'entrée m'en feroit interdite comme à toutes les autres perſonnes de mon ſexe. Mais il me ſemble que je m'égare un peu de ma route : ainſi de peur de battre encore la campagne, je m'en vais battre en retraite, & me mettre

re dans mon lit. Adieu donc, Madame, e vous ſouhaite le bon ſoir, & ſuis comme toujours, c'eſt-à-dire, juſques au dédit, votre très-humble. *A Lyon ce, &c.*

LETTRE XLVI.

JE conviens, Madame, de votre exactitude lorſqu'il s'agit de me faire la deſcription de *Lyon*. Vous vous en acquittez à merveilles : vous me parlez de la Ville & des Fauxbourgs, & même vous me menez promener bien loin chez les voiſins ; & quand je vous demande comment je ſuis dans votre cœur, vous répondez à cette queſtion, dans laquelle le mien s'intéreſſe ſi fort, de la maniere du monde la plus ſuccincte, & vous vous contentez de me dire à la fin de votre Lettre, que vous êtes toujours juſques au dédit. Franchement je pourrois vous faire ici le même reproche que le grand *Perrin Dandin* fait dans les

Plaideurs à Maître l'*Intimé*, & vous dire que comme lui vous courez le galop ſur les choſes qui méritent le plus d'attention. Mais, à la bonne heure, je veux bien vous entendre à demi-mot, & vous en croire ſur la moindre parole. Au reſte, je ne ſais ſi vous avez l'art d'embellir les lieux par où vous paſſez; mais je ſuis charmée des relations que vous m'en faites. *Lyon* me paroît un ſéjour enchanté; & l'on voit bien que cette Ville n'eſt pas loin des rives du *Lignon*. Quelqu'envie que j'aie de vous revoir, je ne puis ſavoir mauvais gré à vos voyages, ils me rendront habile femme, & il me ſemble que je ſuis même déjà aſſez bonne Géographe. Qu'en dites-vous? Mais je vois bien que vous attendez de moi quelque choſe à votre tour; & que croyant que *Paris* doit toujours fournir quelque nouvelle aventure, vous prétendez que je dois vous en conter; mais c'eſt ce qui vous trompe. La ſaiſon eſt des plus ſtériles : nos Petits-Maîtres ſont ſur les frontieres; les Abbés ont leurs raiſons pour éviter l'éclat dans

eurs intrigues, & le Public n'a pas oujours le bonheur de s'en réjouir : ainsi i moins que quelque Plaideuse ne vienne lu fond de sa Province nous donner ici a comédie, comme la Comtesse de *Pimbeche*, on ne peut guere à présent se livertir aux dépens du prochain : le cas irrive quelquefois, & il est arrivé depuis peu ici une Dame *Champenoise*, lont l'aventure auroit fourni matiere à le bons contes, si on n'avoit eu soin de a cacher autant qu'il a été possible. Comme elle s'est passée dans mon voisinage, je n'ai eu garde de l'ignorer, & vous ne l'ignorez pas non plus. Notre Dame *Champenoise* vint ici solliciter un Procès, dont son époux lui avoit confié e soin, & dans lequel il s'agissoit de cent mille francs ; somme très-considérable par toute la terre, & sur-tout chez un Gentilhomme campagnard. Celui-ci sachant qu'une jolie femme est d'un grand secours pour le gain d'un procès, & comptant sur la vertu de la sienne, résolut de l'amener ici ; & ses affaires ne lui permettant pas d'y faire un si

long féjour, après avoir mis l'affaire en train, & fa femme entre les mains d'un bon Avocat & d'un Procureur, & lui avoir bien fait comprendre que de la décifion de ce procès dépendoit leur bonne ou leur mauvaife fortune, il la chargea de le pourfuivre, & de le pourfuivre vivement; & fe repofant fur fon habileté d'un foin auffi important, il retourna dans fes Terres. La Dame refta à l'Hôtel de *** où ils avoient pris un appartement, & où M. de *** étoit auffi logé. Ce riche Financier fachant qu'il avoit une jeune & aimable voifine, & perfuadé que rien ne pouvoit échapper au brillant de fon or, jetta d'abord fes plombs de ce côté, & crut la conquête fort aifée : il y trouva pourtant plus de difficulté qu'il ne fe l'étoit imaginé. La belle Plaideufe, toute occupée de Requêtes, ne faifoit nulle attention à celles que le Maltotier lui préfentoit tous les jours : elle donnoit la matinée à fes Juges; & à peine pouvoit-il trouver le moyen de l'engager l'après-midi à faire une partie d'hombre : il lui propofoit

outes celles qu'il croyoit propres à lui rocurer du plaisir. L'Opéra, la Coméie, promenades à la Ville & à la campagne, tout cela étoit offert & refusé, & la Dame n'acceptoit de lui que son carosse; secours très-utile quand on a les Juges à solliciter, & des Avocats à nstruire. M. de *** l'accompagnoit chez es Conseillers qui étoient de sa connoisance; il les prioit de lui rendre bonne & briéve justice, & faisoit prier les aures par de très-puissants amis qu'il a ci. Tous ces bons offices engageoient a Dame à avoir de la reconnoissance, & des ménagements pour lui; mais cela ne passoit point les bornes du plus austere devoir. La Provinciale n'avoit point encore pris les manieres dégourdies de nos habiles Parisiennes; tout lui paroissoit crime, & l'absence de son époux la rendoit si timide & si réservée, que le Financier ne pouvoit pas trouver le moyen de lui parler en particulier, & ne se voyoit pas plus avancé après six mois de services, qu'il l'avoit été le premier jour. Cette résistance le

piquoit si fort, que si la Dame avoit eu l'ame intéressée, il lui auroit été aisé de le dépouiller, sans qu'elle y eût rien mis du sien : mais elle étoit de bonne foi, & n'en savoit pas encore assez long. Une Femme de chambre & un petit Laquais composoient tout son train : cela s'entretenoit à peu de frais, & le nom de Marquise qui entroit dans ses titres, & qu'on lui donnoit, ne l'engageoit pas à de grandes dépenses. On attendoit le gain du procès, pour faire un fracas convenable, & pour s'en retourner en carosse à six chevaux. Mais comme les événements sont incertains, la Marquise vit un beau matin ses espérances renversées par la perte de ce procès. Jamais il n'y eut de désolation pareille à la sienne. Elle étoit ruinée; sa famille à l'Hôpital; sa Partie devoit, pour les cent mille francs en question, prendre toutes les Terres du Marquis, & le mettre à la porte. Il n'y avoit point de grace à attendre là-dessus, car les esprits étoient extrêmement aigris : c'étoit une affaire de famille, & chacun

ait que la haine eſt toujours plus forte
ntre les proches ; ainſi la pauvre Dame
toit dans le plus triſte état du monde :
o qui augmentoit encore ſa douleur,
toit la crainte que ſon mari ne lui im-
utât la perte de ce fatal procès, & ne
'accusât d'avoir négligé le ſoin de ſolli-
iter. L'accuſation n'auroit pas été juſte.
Cependant la déſolée Marquiſe craignoit
out, & ne ſavoit de quel côté ſe tour-
er ; elle n'oſoit écrire à ſon mari, ni
ui annoncer une ſi fatale nouvelle. Cinq
u ſix paires de Moines de différents
Ordres, travaillerent en vain à la con-
oler : ils avoient beau l'exhorter à ſe
oumettre aux volontés du Ciel, leurs
xhortations ne purent jamais calmer
on déſeſpoir ; & il l'auroit ſans doute
ortée aux dernieres extrémités, ſi M.
e ***, plus heureux que tous ces Prê-
res, n'eût trouvé le ſecret de le faire
eſſer. Madame, dit-il, j'ai toujours oui
ire que dans les maux extrêmes, il
aut ſe ſervir des remedes violents : de-
uis ſix mois qu'il y a que je vous aime,
es ſoins ni mes reſpects n'ont rien pu

gagner ſur votre eſprit ; je n'ai reçu de vous que des civilités que je dois bien plus à votre politeſſe qu'à votre cœur ; ainſi ſans que je puiſſe raiſonnablement me plaindre de votre procédé, & malgré toutes vos manieres honnêtes, vous me rendez l'homme du monde le plus malheureux. Mais, Madame, ces malheurs que vous me cauſez ne m'empêchent pas de ſentir les vôtres ; je vous aime trop pour ne pas les partager, & l'amour vient de m'inſpirer le moyen de les terminer. Mais, Madame, il faut auſſi finir les miens, & que nous ſoyons heureux en même-temps : cela dépend de vous, faites mon bonheur, & je ferai le vôtre ; & voici comment. J'irai trouver votre partie, je lui compterai les cent mille francs qu'elle demande, & nous ferons, d'intelligence, donner un Arrêt qu'on appelle d'expédient, par lequel il paroîtra que vous gagnez votre procès avec dépens : je paierai tous les frais de Juſtice ; munie de cet Arrêt, vous pourrez retourner triomphante auprès de votre époux, & vous recevrez

le lui des éloges & des remercîments, au lieu des reproches que vous craignez. Voilà, Madame, ce que je vous offre : je ne vous explique point ce que je souhaite de vous ; vous avez de l'esprit, & j'espere qu'un service de cette importance me tiendra lieu de mérite auprès de vous, & que votre fortune, le repos de vos jours & le plaisir de vous voir applaudie dans votre Province, vous engageront à m'accorder par raison ce que vous n'avez jamais voulu sacrifier à l'amour. Pensez-y, Madame, la chose mérite réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures pour cela : mais songez que votre Arrêt n'est point levé, & que si vous attendez qu'on en sache la teneur, il n'y auroit plus rien à faire ; songez-y, il n'y a pas de temps à perdre : je ne vous sollicite point, votre intérêt vous doit assez solliciter. Monsieur, dit la Marquise en l'interrompant, vous me faites sentir tout le poids de ma mauvaise fortune. Si j'étois moins malheureuse, vous ne vous hasarderiez pas à me faire une proposition de cette natu-

re, & vous craindriez ſans doute une réponſe convenable là-deſſus. Mais que pouvez-vous craindre de moi, dans le triſte état où je ſuis ? Quelques emportements ; une colere impuiſſante : cela ne ſauroit vous intimider, & vous croyez pouvoir m'inſulter à coup sûr. Ce procédé n'eſt pourtant pas fort généreux. Quoi ! Madame, s'écria le Financier, ce n'eſt pas être généreux que de vous offrir cent mille francs ? S'il m'étoit permis de plaiſanter, je pourrois vous dire ici ce que dit *Arlequin* à *Lucrece*, que c'eſt acheter bien cher des faveurs qu'on peut avoir ailleurs pour quinze francs. Croyez-moi, Madame, c'eſt être bien perſuadé de ce que vous valez, que de mettre vos bontés à un ſi haut prix, & croire que votre vertu ne puiſſe pas être ébranlée à moins : il en eſt peu, pour ne dire preſque point, qui réſiſtaſſent à des offres de cette nature ; & bien loin de vous en offenſer, il me ſemble que vous me devriez tout au moins des remercîments. Mais il faut laiſſer calmer ce premier mouvement de

olere : la ſituation de vos affaires vous
:ra faire des réflexions plus ſérieuſes
ı-deſſus, & je vais vous en laiſſer le
ɔiſir. Il ſe retira auſſitôt, ſans attendre
e réplique, & la pauvre Marquiſe reſta
ans le plus grand accablement du
ıonde. Elle ſe mit au lit ſans ſouper, &
aſſa toute la nuit à pleurer ſes mal-
eurs, que la propoſition du Financier
ggravoit. Quoi! diſoit-elle à ſa Femme
e chambre, eſt-il poſſible qu'on ait oſé
ıe tenir un pareil diſcours, & que je
ɔis hors d'état d'en tirer raiſon ? Mais,
joutoit-elle, que puis-je faire ? Je ne
ıis comment me tirer moi-même d'ici;
ι il faudra peut-être que j'y ſois accro-
hée pour les frais de ce maudit procès:
ι quand je pourrois en ſortir, où ſera
ıon aſyle ? Je trouverai mon époux
épofſédé, & peut-être irrité contre
ıoi. Que deviendrai-je, grands Dieux!
.à-deſſus les larmes & les ſanglots re-
oubloient. La Femme de chambre,
ui étoit peut-être gagnée, ou qui du
ıoins avoit des ſentiments conformes à
ı baſſeſſe de ſa naiſſance, lui dit qu'elle

avoit tort d'avoir rebuté le Financier
que ce qu'il lui propoſoit n'étoit pas ſ
injurieux : qu'après tout, il falloit qu'i
l'aimât bien pour lui offrir une ſi groſſ
ſomme : qu'il la préféroit ſans doute
des Princeſſes ; puiſque, ſi on en croyoi
Buſſi, il y en avoit qui s'étoient ren
dues à moins : que l'intention faiſoit l
crime, & qu'elle ne croyoit pas qu'il
en eût dans une occaſion comme celle
là, où ſon inclination n'agiroit point
& où elle ſe ſacrifieroit elle-même a
bien de ſa famille. Un diſcours ſi pathé
tique ne perſuadoit pas la Marquiſe
Elle aimoit mieux, diſoit-elle, ſuppor
ter tous ſes malheurs, que de ſe réſou
dre à les mériter par une démarche auſ
ſcabreuſe ; & je crois que ſa vertu au
roit triomphé, ſi une lettre qu'elle reçu
le lendemain matin de ſon époux, n
l'eût entiérement ébranlée. Il lui recom
mandoit ſon procès : il lui exagéroit l
juſtice de ſa cauſe, & lui faiſoit enten
dre que ſi elle y avoit donné tous ſe
ſoins, la choſe auroit déjà été finie, &
que ſi elle tournoit mal, comme ce ſe
ro

roit à coup sûr par sa faute, ce seroit aussi contr'elle qu'il tourneroit tout son ressentiment. La pauvre Marquise trembla en lisant cette lettre; & la visite de son Procureur, qui lui portoit la liste des dépens, acheva de l'accabler. Elle étoit dans cet état lorsque le Financier entra dans sa chambre, pour lui demander le résultat de ses réflexions. Il ne pouvoit pas mieux prendre son temps. La Femme de chambre lui aida à en profiter; & la Marquise se livra à lui par désespoir & avec des sentiments d'horreur, qui faisoient bien voir que le crime ne lui étoit pas familier. Le Financier tint exactement ce qu'il avoit promis, & en moins de vingt quatre heures on publia que la Marquise de *** avoit gagné son procès avec dépens. On lui donna un Arrêt authentique là-dessus, qu'elle envoya d'avance à son époux. Tous les dépens furent payés. Elle reçut les félicitations des personnes de sa connoissance, & régla toutes choses pour son départ. Mais lorsqu'après avoir ainsi tout payé, notre Finan-

cier voulut la revoir sur le même pied, elle lui dit qu'il n'y avoit rien à faire ; qu'il lui avoit donné cent mille francs pour un rendez-vous, & qu'elle n'étoit pas d'humeur à lui en accorder davantage. Il eut beau parler & pleurer, offrir de l'argent, il n'en fut pas plus avancé. La Marquise partit : son mari la reçut en triomphe ; mais ses remords l'empêchoient de sentir la joie qu'elle auroit eue, si elle l'avoit achetée moins cher ; & elle tomba dans une mélancolie qui l'auroit conduite au tombeau, si son époux qui l'aimoit tendrement, & qui avoit encore redoublé ses tendresses depuis le gain du procès, n'avoit mis tout en usage pour l'en tirer. Mais il n'y auroit jamais réussi, s'il n'avoit été à la cause : ainsi voyant que toute la Médecine & la Pharmacie y avoient travaillé en vain, il crut que le mal étoit au cœur, & que sa femme avoit quelqu'inclination à *Paris*. Il lui parla là-dessus en ami plutôt qu'en mari. La Dame, pressée par le reproche de sa conscience, & se croyant mourante, lui fit, avec larmes,

le honteux aveu de ce qui s'étoit paſſé. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu des reproches auxquels elle s'attendoit, elle vit cet époux l'embraſſer tendrement ; la remercier même de ce qu'elle s'étoit ſacrifiée pour lui. Il lui dit qu'il connoiſſoit ſa vertu ; que ſon repentir, & l'effet qu'il avoit fait ſur ſa ſanté, en étoient des preuves aſſez convaincantes ; qu'il ne falloit plus parler de cela ; qu'il ne lui en feroit de ſa vie aucun reproche : qu'après tout, cette aventure lui faiſoit moins de peine que ſi elle avoit eu quelqu'attachement de cœur. La Dame, charmée des bontés de ſon mari, ſe jetta à ſes pieds & lui jura une fidélité inviolable. Il ne fut plus queſtion que de recouvrer ſa ſanté. Le repos de ſa conſcience, qu'une pareille confeſſion avoit entiérement ſoulagée, y contribua beaucoup, & elle eſt préſentement tout-à-fait rétablie. Son mari l'adore, & c'eſt le meilleur ménage du monde. Vous me demanderez, ſans doute, comment j'ai pu ſavoir tout le détail de cette aventure : mais c'eſt ce

que je ne vous dirai point. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'elle eſt très-véritable; & que je ſuis, à votre imitation, juſques au dédit, votre très-humble ſervante. *A Paris ce.*

LETTRE XLVII.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, que j'ai preſqu'envie de me fâcher? Quoi! vous me comparez tantôt à *Sancho Pança*, tantôt à Maître l'*Intimé*: point de ces comparaiſons odieuſes, s'il vous plaît. Vous avez bien fait de chercher à m'appaiſer par l'hiſtoire de votre Marquiſe: je ne ſais que vous en dire; tout cela ne fait pas d'honneur à notre ſexe; & il ſemble que, comme on l'a déjà dit, il n'y ait qu'à trouver de l'argent, & la choſe ne differe que du plus au moins. Je trouve le mari fort pacifique, & le Maltotier bien fou de donner une ſi groſſe ſomme. Il eſt vrai que l'argent ne coûte guere à ces Meſſieurs, & que

la veuve & l'orphelin font ordinairement les frais de leurs débauches : mais ce n'eſt point à moi à redreſſer les torts, & à m'ériger en *Don Quichotte* ; il ſuffit que vous m'ayez comparée à ſon Ecuyer, je m'en tiens-là : je vous dirai ſeulement, que ſi votre Financier avoit eu de la délicateſſe, il auroit fait plaiſir à la Dame ſans conditions, & auroit laiſſé agir ſa reconnoiſſance. Le Marquis de *Ganges*, dont je vous ai parlé autrefois, fut bien plus généreux. Il étoit amoureux à *Metz* de la femme d'un Orfevre : il avoit mis tout en œuvre pour la gagner, & lui avoit fait offrir une ſomme conſidérable par ſon Maréchal des Logis, qui n'avoit pas été mieux reçu que l'Ambaſſadeur d'*Arlequin-Tarquin* l'eſt de *Lucrece* ; & le pauvre Marquis avoit perdu toute eſpérance, lorſque le Régiment, dans lequel il étoit alors Capitaine, reçut ordre de dragonner les Huguenots de *Metz*. On mit garniſon chez l'Orfevre : la petite femme ſe vit expoſée à toute la fureur de ces Miſſionnaires bottés, qui, à force

de persécution, vouloient l'obliger à aller à la Messe. Elle soutint ce choc pendant quelques jours ; & enfin n'en pouvant plus, & pourtant résoluc à ne point changer de Religion, elle imagina un moyen assez particulier pour se tirer d'affaire. Elle croyoit se damner en se faisant Catholique ; & damner pour damner, elle voulut du moins choisir la maniere ; ainsi elle demanda à parler au Marquis de *Ganges*, les Dragons n'oserent refuser de l'aller chercher ; il vint. Dès que l'Orfévresse le vit entrer : Marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez : si cela est, tirez-moi d'ici, donnez moi les moyens de sortir du Royaume, & attendez, pour prix d'un si bon office, tout ce que je vous ai refusé jusques ici, & que je ne vous aurois jamais accordé, si la cruelle situation où vous me voyez ne m'y contraignoit. Je sais que je fais un péché ; mais à tout péché miséricorde. Je me tire par-là de ce Pays, où il faudroit que je fusse hypocrite, ou idolâtre. Pardonnez-moi, dit-elle, l'expression, &

ongez ſeulement à vous prévaloir de la conjoncture. Non, Mademoiſelle, dit le Marquis, je ne m'en prévaudrai point; vous me rendriez le plus heureux des hommes, ſi vous accordiez à ma tendreſſe ce que je pourrois obtenir aujourd'hui de votre trouble : je voudrois devoir tout à votre cœur, & il y auroit de la lâcheté à abuſer de l'état où vous êtes: je vais vous en tirer, & je ne vous demande, pour toute récompenſe, que la grace de penſer quelquefois à moi. Après cela il trouva des expédients pour la faire ſortir de nuit de ſa maiſon & de la Ville, & il la fit conduire en ſûreté ſur les frontieres, malgré le riſque qu'il couroit lui-même en lui rendant un ſervice de cette nature. Voilà ce qu'on appelle être généreux. C'eſt le Marquis lui-même qui m'a conté la choſe; & nous rîmes bien enſemble du ſcrupule de la Demoiſelle. Peut-être croyoit-elle un péché moindre que l'autre, ou peut-être avoit-elle moins de répugnance pour celui-là. J'en fis mon compliment au Marquis, après avoir

loué sa générosité ; & nous convinmes, que puisque *Séneque* avoit pu choisir le genre de mort qu'il avoit voulu, il devoit être permis aussi aux gens de se damner à leur mode, & d'entrer dans l'Enfer par la porte qui leur faisoit le plus de plaisir. Je crois vous avoir déjà dit, que ce Marquis est fils de la belle Madame de *Ganges*, qui mourut par les mains de deux beau-freres barbares, dont l'un étoit le *Chevalier* & l'autre l'Abbé de *Ganges*. On n'avoit jamais su ce que ces deux cruels assassins étoient devenus, ils s'étoient dérobés dans la fuite à la Justice humaine, & l'on ne doutoit point que la Divinité ne les eût poursuivis, & qu'ils n'eussent péri malheureusement quelque part : on avoit cru d'abord que le *Chevalier* avoit été tué au siege de *Candie* ; mais comme on trouvoit cette fin trop douce pour lui, le bruit cessa bientôt. Pour l'Abbé, on n'en a jamais oui aucunes nouvelles ; & je viens de faire une découverte là-dessus, dont vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous fasse part. Un Souve

ain des plus illuſtres d'*Allemagne*, avoit lonné un Gouverneur au Comte de *** on fils aîné, & ce Gouverneur, aidé par l'heureux naturel de ſon éleve, en avoit fait un Prince accompli. Une auſſi belle éducation lui avoit gagné le cœur du pere & de la mere, & lui avoit donné un grand relief dans cette Cour: on admiroit ſon eſprit & ſon érudition; & ſon crédit devint enfin ſi grand, qu'il oſa lever les yeux juſques à une Demoiſelle qui étoit alliée à la Maiſon; & qui, charmée de ſon mérite, ſe réſolut à l'épouſer. La Comteſſe aimoit le Gouverneur & lui faiſoit du bien; mais elle ne le croyoit pas d'un rang à devoir entrer dans ſon alliance; ainſi elle parla là-deſſus à la Demoiſelle; elle lui fit comprendre qu'elle s'oublioit, & qu'on ne ſouffriroit pas qu'elle fît un mariage auſſi mal aſſorti: M. P*** eſt honnête homme, diſoit la Comteſſe; nous ſommes très-contents de lui, mais il n'eſt recommandable que par ſon mérite; & outre qu'il eſt *François*, il eſt auſſi une eſpece de *Melchiſedech*; car depuis qu'il

eſt dans notre Cour, nous n'avons ja
mais pu découvrir qui il eſt : ce qui fai
bien voir qu'il n'eſt pas grand'choſe
car il y auroit long-temps qu'il nou
auroit donné ſa généalogie, pour pe
qu'il eût cru pouvoir s'en faire honneur
puiſqu'il eſt d'une Nation où les hyper
boles ne coûtent guere. Je conviens qu
ſes manieres ſont nobles, & ſes ſenti
ments très-beaux ; mais tout cela n
doit pas vous engager à vous méſallier
& quand il voudra ſe retirer de la Cour
on ſaura lui donner une récompenſ
proportionnée à ſes ſervices, ſans inté
reſſer la gloire de la Maiſon. La De
moiſelle n'oſa rien répliquer ; mai
comme elle avoit déjà pris ſon parti
elle rendit compte de cette converſatio
à M. P***, & lui dit de tâcher par ſo
bon eſprit à gagner celui de la Com
teſſe ; & après y avoir bien rêvé, i
réſolut que puiſqu'il n'y avoit que l'in
certitude de ſa naiſſance qui causâ
l'éloignement de la Comteſſe, il ſe feroi
connoître à elle pour lever cet obſtacle
perſuadé que l'eſtime que l'on auroi

ɔur lui, feroit furmonter tous les au-es. Sur cette confiance, il demanda ıdience à la Comteffe; & dès qu'il fut ul dans fon cabinet avec elle, il fe tta à fes pieds : Madame, lui dit-il, m'étois flatté jufques ici que Votre ltefſe m'honoroit de fa bienveillance, : cependant c'eſt elle qui s'oppofe au-ourd'hui à mon bonheur. La fille de.... ie fait l'honneur de me vouloir du ien; le Comte votre fils autorife ma :cherche : que vous ai-je fait, Mada-ie, & que peut-on me reprocher de-uis tant d'années que j'ai l'honneur être à votre fervice ? Je ne vous re-roche rien, dit la Comteffe; mais je e veux pas qu'on puiffe me reprocher avoir fouffert un pareil mariage. Ren-ez-vous juftice; bornez-vous à des ıofes qui vous conviennent, & vous ırez lieu de vous louer de ma recon-oiffance : demandez des emplois, on ous en donnera; mais ne vous oubliez as jufques à prétendre à une alliance ans laquelle vous ne devez pas vous atter de pouvoir entrer. Car enfin,

Monſieur, ajouta-t-elle, vous nous avez dit que vous étiez Gentilhomme ; nous avons bien voulu vous en croire sur votre parole, parce que vous en aviez les manieres & les ſentiments : il y a apparence que ſi vous étiez quelque choſe de plus, vous nous l'auriez dit auſſi ; car vous êtes d'un Pays où l'on n'oublie pas ces ſortes de choſes. Madame, dit alors M. P***, ſi je pouvois me faire connoître à Votre Alteſſe ſans encourir votre indignation, elle verroit bien que ce n'eſt pas par ma naiſſance que je ſuis indigne de l'honneur où j'aſpire. Oui, Madame, continua-t-il, vous en ſerez convaincue quand vous ſaurez que je ſuis ce malheureux Abbé de *Ganges*, dont le crime eſt trop connu pour que ſon nom ne le ſoit pas. Ce fut moi qui préſentai le piſtolet & le poiſon à mon infortunée belle-ſœur, & qui lui propoſai cette cruelle alternative. Vous ſavez le reſte, Madame, épargnez-moi cet affreux récit. Je croyois alors avoir des raiſons pour commettre une action auſſi barbare : j'en a-
fa-

ſait une cruelle pénitence ; & je crois que depuis que j'ai l'honneur d'être dans votre Cour, j'ai marqué par toute ma conduite des ſentiments bien oppoſés. Quoi ! s'écria la Comteſſe, vous êtes cet abominable Abbé de *Ganges* pour lequel j'ai toujours eu tant d'horreur ? Ciel ! quel monſtre ai-je eu chez moi, & à qui avons-nous confié l'éducation du Comte ? Je frémis quand je penſe qu'il a été dans des mains auſſi barbares ! Le Comte qui étoit aux écoutes pour voir quel ſuccès auroit la converſation de ſon Gouverneur, entra, voyant bien qu'elle tournoit mal ; & tout ce qu'il put obtenir de Madame, fut qu'on n'arrêtât pas ce malheureux. Il eut ordre de décamper au plus vîte. Il eſt à préſent Maître de Langues dans une Ville de *Hollande* que je ne vous nommerai point, & il a même trouvé le ſecret d'attirer la Demoiſelle auprès de lui, & de l'engager à l'épouſer. Il fait profeſſion de la Religion Proteſtante, & vit, à ce qu'on dit, moralement bien. La Comteſſe trembloit,

quand elle penſoit au riſque que ſon fils avoit couru ; car on l'avoit laiſſé voyager ſous la conduite de cet illuſtre Gouverneur, dont on avoit la plus haute opinion du monde, & qui auroit pu cependant lui inſpirer des ſentiments pernicieux. La choſe n'eſt pourtant pas arrivée, & ce jeune Comte eſt à préſent un modele de perfection. Mais ceux qui ont ſucé le lait des bêtes les plus féroces, n'en ont pas pour cela contracté les inclinations. Il me ſouvient d'avoir vu autrefois ce même Abbé de *Ganges*, ſous le nom de M. P*** lorſqu'il voyageoit avec le Comte ; je cauſai même avec lui, & je lui trouvai beaucoup d'eſprit, (car il eſt vrai qu'il en a infiniment.) Mais à propos d'eſprit, il eſt arrivé ici une aſſez plaiſante choſe. Deux Savants étoient à dîner dans une des meilleures Auberges de cette Ville ; ils s'entretinrent pendant le repas de choſes qui leur convenoient, & parlerent des Belles-Lettres tout leur ſou ; les Auteurs anciens & modernes furent tour-à-tour ſoumis à leur critique,

& enfin l'un des deux décida en faveur de *Voiture*. Il faut convenir, dit-il à son Compagnon, que les Lettres de *Voiture* sont les plus jolies du monde ! Le style en est aisé & coulant, & je ne saurois assez les admirer. Le Compagnon d'esprit en demeura d'accord, au grand étonnement d'un Marchand Bisouard qui étoit à table avec eux ; gens qui sortent des montagnes du Dauphiné, & font tous fortune en cette Ville, & qui avoit écouté leur conversation, tout comme s'il y avoit compris quelque chose. Je vous ai déjà dit que MM. les Marchands priment ici ; ainsi vous ne devez pas être surprise que celui-là fût faufilé avec nos beaux esprits. Après les avoir écoutés assez long-temps en silence, il prit enfin la parole, & les regardant en pitié : Messieurs, leur dit-il, vous voulez bien que je vous dise, que j'avois eu jusques ici une meilleure idée de votre discernement : il y a une heure que je vous entends faire l'éloge des Lettres de *Voiture* ; que diable y trouvez-vous donc de si beau ? J'avoue que

le ſtyle en eſt aſſez naturel ; mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes, & je vous en ferai, ſi vous voulez, plus de cent dans un jour. Vous, Monſieur, dirent alors nos Savants, vous nous ferez cent lettres, dites-vous, pareilles à celles de *Voiture* ! Et comment vous y prendriez-vous ? Comment je m'y prendrois, répliqua t-il, avec un rire moqueur, c'eſt mon premier métier ; & avec tout votre verbiage, & tout votre Latin, vous ne ſauriez me donner des leçons là-deſſus. Preuve de cela, c'eſt qu'en voici la teneur & la forme.

LETTRE DE VOITURE.

A la garde de Dieu, & ſous la conduite d'un tel Voiturier, je vous envoie un ballot peſant tant, &c.

Voilà, dit-il, ce que c'eſt que les Lettres de Voiture ! Voyez s'il y a de quoi ſe récrier ? Vous avez raiſon, Monſieur, dirent alors les autres, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour ces

ſortes de Lettres de *Voiture* : mais nous en connoiſſons d'autres, que vous ne connoiſſez peut-être pas. Le Marchand voulut encore répliquer que quand il s'agiroit d'un million de Marchandiſe, la Lettre de *Voiture* n'en ſeroit ni plus belle ni plus laide, & qu'on n'y cherchoit pas plus de façon. Le coq-à-l'âne auroit duré plus long-temps, ſi les beaux eſprits avoient pu tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire. Le Marchand rit auſſi, & ſortit perſuadé que les rieurs étoient de ſon côté, & que ces Meſſieurs ne ſavoient ce qu'ils diſoient. Au reſte, on m'a parlé d'une choſe qui me paroît aſſez extraordinaire, & que l'on m'a promis de me faire voir : c'eſt un homme qui n'a point d'ombre; il a beau ſe préſenter devant un miroir, il ne ſauroit y voir ſa figure, non plus que dans les fontaines, ni par les réverbérations du Soleil; & cela, parce qu'étant un jour en débauche avec ſes amis, ils convinrent que le diable pourroit emporter le dernier qui ſortiroit de la chambre. Le ſort tomba ſur

celui-ci ; lorſque le diable, qui avoit ſans doute entendu qu'on lui avoit fait ce préſent, voulut s'en ſaiſir, notre homme lui dit : halte-là, Monſieur Satan, c'eſt mon ombre ; ce n'eſt pas moi qui ſuis le dernier. Satan n'eut pas le petit mot à répliquer ; ainſi, à l'exemple du chien de la Fable, il prit l'ombre pour le corps. Cela me paroît un peu fabuleux, & je ne vous en parlerai affirmativement que quand j'en aurai été convaincue par mes yeux : on doit me le faire voir ; il ſe mettra devant un miroir ; je le tournerai de tous les côtés, & je ne trouverai ſon image nulle part. Mais encore un coup, c'eſt ce que je ne croirai que quand je l'aurai vu : car je ne crois pas le diable aſſez honnête homme pour ſe payer de cette raiſon, ſur-tout la raiſon du plus fort étant toujours meilleure. Mais ce qu'il y a de très-sûr, & ſur quoi vous devez compter, c'eſt que j'ai toujours pour vous une véritable tendreſſe : vous n'en ſauriez douter ſans me faire injure. Soyez-en donc, s'il vous plaît, bien

persuadée, Madame, & que je suis votre très-humble servante. *A Lyon ce.*

LETTRE XLVIII.

VOTRE Lettre m'a fait tout le plaisir du monde, Madame, & j'ai bien ri de celles de *Voiture.* C'est un plaisant *qui pro quo.* Ce qui fait bien voir que Messieurs les Marchands Bisouards sont plus habiles au numéro, & connoissent mieux les regles de l'arithmétique que celles de l'éloquence. Ils ont beau se donner des airs, leur éducation est différente de celle des gens d'une autre volée; & la caque, comme l'on dit, sent toujours le hareng : ce n'est pas que toutes les personnes de condition ayent la science infuse; il s'en trouve qui sont très-ignorants; & un fort joli Cavalier me voulut prouver un jour que *Seneque* étoit contemporain de *Henri IV*; & pour me convaincre de cette vérité, il

alla chercher les Œuvres de *Seneque* dédiées à ce Prince ; & me montrant l'étiquette : liſez, dit-il, n'eſt-ce pas-là *Seneque* ? Liſez enſuite, au Roi *Henri IV* ; que répliquez-vous à cela ? J'eus beau lui dire que c'étoit une traduction de cet Auteur, que l'on avoit faite pluſieurs ſiecles après ſa mort, il n'en voulut rien entendre ; & croyant ſon argument ſans réplique, il me rit au nez : tout ce que vous dites-là ſont paroles, ajouta-t-il ; je vous ai fait voir la preuve par écrit, & vous devez en être convaincue. Il y auroit eu de la folie à moi d'inſiſter ; ainſi je le laiſſai s'applaudir de ma prétendue défaite ; au reſte le Marquis de *Beon*, qui m'étoit venu voir de votre part, vint l'autre jour prendre congé de moi, & me demander ſi je voulois envoyer quelque choſe à *Toulouſe*. Il me dit qu'il partoit par les litiéres de *Blavet*, & qu'il en avoit arrhé la moitié d'une. Ces ſortes de voitures ſont commodes ; on y eſt nourri comme dans la diligence de *Lyon* ; & après avoir payé certaine ſomme une fois

pour toutes, on eſt exempt de ce déſagréable quart-d'heure de *Rabelais*, & on a le plaiſir de ſortir du cabaret ſans compter avec l'hôte. Comme le *Marquis* étoit ſeul, il s'étoit contenté de louer ſa place, ſans s'enquérir pour la conſcience, croyant bien qu'on ne lui donneroit pas un anthropophage pour camarade. Mais quand il fallut partir, il trouva quelque choſe qui ne valoit guere mieux : car en approchant de ſa litiére, il la trouva entourée d'Archers qui caracoloient aux portiéres, & il vit dedans un homme chargé de fers. Qu'eſt-ce que ceci ſignifie, dit alors le *Marquis* à *Blavet*, & quel eſt le Compagnon de voyage que vous me donnez ? Monſieur, répondit *Blavet*, c'eſt un honnête homme de *Gaſcogne* qui avoit appellé ici d'une ſentence de mort qu'il a eu le malheur de voir confirmer, que l'on conduit dans ſon Pays pour y être roué. Quoi ! s'écria le *Marquis*, vous prétendez que je faſſe le voyage avec ce futur roué, & c'eſt-là l'agréable compagnie que vous me deſtinez ? *Blavet*

voulut répliquer, que cela ne se prenoit pas au bord de la robe, & quelques autres mauvaises raisons; mais le *Marquis* avoit tant d'horreur d'une pareille société, que quoiqu'il eût été en droit d'exiger qu'on lui eût donné une autre litiére, il ne voulut pas seulement la demander, & il s'enfuit au plus vîte sans se faire rendre son argent. Comme je le croyois parti, j'ai été surprise de le voir entrer tantót chez moi, & plus surprise encore quand il m'a çonté son aventure: il a tant de peur de voyager en mauvaise compagnie, qu'il est résolu, pour s'en garantir, de partir en poste, & je trouve qu'il a raison. Il parut depuis peu ici un Seigneur à grand équipage, qui se disoit Comte de la ***: vous savez sans doute que la Maison de la *** est Souveraine en *Allemagne*, & des plus illustres de ce Pays; ainsi une personne qui porte ce nom, ne peut qu'être bien reçue: aussi ce prétendu Comte l'a-t-il été très-bien ici. On lui a fait mille honnêtetés à la Cour; mais *Madame*, qui est parente au vrai Comte

le la ***, & qui a ſu que celui-ci étoit
ın impoſteur, a voulu le faire châtier.
L'affaire a fait du bruit, & cependant
lle vient d'être aſſoupie : il faut que la
Cour ait ſes raiſons pour le traiter avec
ant d'indulgence. Ceux qui ſe mêlent
le pénétrer ce myſtere, diſent que ce
prétendu Comte en a révélé ici quelques-uns dont on a ſu profiter, & que
c'eſt-là la cauſe des ménagements qu'on
a pour lui. Quoi qu'il en ſoit, bien loin
le le punir, comme on l'avoit cru, &
comme il le méritoit, s'il eſt vrai qu'il
ſoit impoſteur, on lui a donné un Brevet de Colonel & une bonne penſion.
Ce ſont des ſecrets impénétrables pour
moi, & que la Cour n'eſt pas même
bien aiſe qu'on approfondiſſe : l'opinion la plus générale & la plus vraiſemblable eſt que c'eſt un aventurier qui a
ſervi dans la Maiſon de la ***, & qui
par conſéquent la connoît à fond, &
peut en parler ſavamment ; qu'ainſi le
Comte *Simon-Charles* ayant été tué en
Flandres à l'action d'*Ekeren*, il a cru
qu'il pourroit ſe ſubſtituer en ſa place ;

& ſous ſon nom en impoſer ici ; & que pour y être mieux reçu, il étoit venu y révéler des ſecrets qu'on lui avoit confiés en *Allemagne*. Il a mis dans ce complot une femme de *Bruxelles*, qui a fait pour cela des voyages *à Vienne* & ailleurs, & qui a ſu par ſes intrigues ſe procurer ici une penſion. Les uns diſent que ce Comte, ſoi-diſant de la ***, eſt *Allemand*, & même homme de condition : d'autres prétendent qu'il eſt *Italien* ; & ceux qui croient le ſavoir mieux, aſſurent qu'il eſt de *Bruxelles*, & nomment même la Paroiſſe où il a été baptiſé. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il parle toutes ſortes de Langues ; & que c'eſt un compere qui, quoique jeune, en ſait long. Il a été amoureux à *Bruxelles* d'une Bourgeoiſe qui avoit uſurpé le nom de belle, & qu'on appelloit la belle *Tabatiére*, parce qu'elle étoit fille d'un Marchand de Tabac ; & l'on m'a conté une circonſtance de leurs amours qui marque que la Demoiſelle avoit un mauvais cœur, & le Cavalier bien de mauvaiſes affaires ſur le corps.

M

M. le Comte avoit, parmi tous les Domeſtiques qui compoſoient ſon train de *Jean de Paris*, un nommé *Pelerin*, qui faiſoit la fonction de Valet de chambre, & qui étoit ce qu'on appelle un Valet-Maître. Ce *Pelerin* étoit fort contraire à la belle *Tabatiére*, qui de ſon côté le haïſſoit mortellement, & perſécutoit le Maître, pour l'obliger à ſe défaire de cet incommode Valet. Mais un jour qu'elle le preſſa fort là-deſſus : ma chere *Marie-Anne*, lui dit-il, il y a long-temps que je vous aurois donné la ſatisfaction que vous me demandez, ſi des raiſons très-fortes ne m'en avoient empêché : je vois avec chagrin les brutalités que vous êtes obligée d'eſſuyer de ce maraut. J'en ſouffre moi-même : il me parle le plus inſolemment du monde ; mais, ma chere, il ſait tous mes ſecrets, & peut me perdre s'il les révele ; il a même des papiers que j'ai eu l'imprudence de lui confier, & que je ne puis plus retirer de ſes mains ; il les garde, pour m'obliger par là à garder des ménagements avec lui, & vous

voyez bien que je le dois, puiſqu'il y va aſſurément de ma vie. Vous voilà bien embarraſſé, dit la belle *Tabatiére* ! vous n'avez qu'à vous aller promener tantôt hors de la Ville avec mon frere, & dire à ce Valet de vous ſuivre avec un fuſil; & quand vous le tiendrez à l'écart, vous prendrez le fuſil ; & ſous prétexte de tirer quelque liévre, vous lui caſſerez la cervelle, & vous vous délivrerez par-là de cette tyrannie : vous prendrez vos papiers dans ſon coffre, & vous ſerez en repos une fois pour toutes. Le Comte trouva l'expédient fort bon : il logeoit en chambre garnie chez ſa belle, qui auroit d'abord mis la main ſur le bagage du Valet de chambre : toutes ces meſures étoient les plus juſtes du monde ; mais le frere de la *Tabatiér[e]* les dérangea : c'étoit, dit-on, un peti[t] aigrefin qui ne vivoit que d'intrigue[s] & qui favoriſoit ſur-tout celles de ſ[a] ſœur : cependant, quoiqu'il ne valût pa[s] mieux qu'elle, ſoit qu'il craignît le reſ-ſentiment du Valet, au cas que le Maî-tre eût manqué ſon coup, ou par je n[e]

ais quelle autre raiſon, il avertit *Pele-in* de ne point ſortir ce jour-là, & de ſe défier à l'avenir de tout le monde : de ſorte qu'il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes dans les ſuites, qu'il ne fut plus poſſible de ſonger à l'exécution d'un ſi barbare projet. Il faut que ce prétendu *Comte* ſe croie plus sûr ici qu'à *Bruxelles* ; car il n'a plus eu les mêmes égards pour ſon Valet, & il l'a congédié ſans craindre les effets de ſon reſſentiment. C'eſt d'une perſonne qui vient de *Bruxelles*, que j'ai ſu tout ce détail. Comme l'arrivée de ce *Comte* a fait ici grand bruit; que tantôt on l'a regardé comme un Souverain, tantôt comme un impoſteur, chacun a été curieux de découvrir ce que c'étoit. J'en ai été curieuſe comme les autres ; voilà tout ce que j'en ai pu ſavoir juſques ici : il eſt en grande liaiſon avec cette femme, qui a été de moitié de la trahiſon qu'on dit qu'il a faite en *Allemagne* ; & on m'a aſſuré aujourd'hui que cette femme, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, de *Bruxelles*, eſt auſſi ſœur de la belle *Tabatiére*

en queſtion. Voilà des nouvelles auxquelles vous ne prendrez peut-être pas beaucoup d'intérêt ; mais ce ſont celles qui ont à préſent le plus de cours. M. B*** de *Montpellier* a été auſſi encore ſur la ſcene ; il a épouſé cette Madame de *Montpouillan* qu'il avoit amenée de la *Haye*, & qui avoit quitté ſon époux pour le ſuivre : il l'a enſuite fait enfermer dans des lieux qui ne ſont rien moins que pour des veſtales ; & après un éclat de cette nature, il l'a repriſe, & il eſt avec elle comme ſi de rien n'étoit. On dit que le ſujet pour lequel il la fit mettre en pénitence, eſt le plus plaiſant du monde, & qu'elle lui avoit joué un tour qui paſſe de beaucoup tous ceux de la femme à *George Dandin*. Je m'en ferai conter l'hiſtoire, & je vous en ferai part une autre fois. On m'en a appris encore une. A propos des gens qui ſe font paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas, on dit que M. le Prince de *Conti*, paſſant, dans ſon voyage de *Pologne*, par une Ville d'*Allemagne* dont je ne ſais pas bien le nom, s'y trouva fort in-

commodé, & que ſur ce qu'on lui vanta la ſcience d'un Médecin qui paſſoit dans le Pays pour un ſecond *Eſculape*, & qui guériſſoit, à ce qu'on diſoit, de toute ſorte de maux & autres, il voulut bien le faire appeller. Le mal n'étoit pas dangereux, il étoit cauſé par la fatigue du voyage ; & comme il vouloit l'accrocher au milieu de ſa courſe, le Prince étoit bien aiſe d'y remédier promptement. Le Médecin *Allemand* y travailla avec le même ſuccès qu'il avoit fait dans toutes ſes cures, & mit bientôt Son Alteſſe en état de continuer ſon voyage. Le Prince en fut très-content; & un jour qu'il regardoit attentivement notre Médecin : ſortez, dit-il à toutes les perſonnes qui étoient dans ſa chambre ; après quoi ſe tournant vers lui : mon ami, continua-t-il, il me ſemble que je vous ai vu quelque part. N'avez-vous pas été autrefois à moi ? Oui, mon Prince, dit alors le pauvre Médecin, je ſupplie Votre Alteſſe de ne pas me perdre. On a ici de la confiance en moi ; j'y ai fait une eſpece de fortune, &

tout cela ſeroit renverſé, ſi on ſavoit que c'eſt dans vos écuries que j'ai étudié en Médecine. Car, Monſeigneur, puiſque Votre Alteſſe m'a fait l'honneur de ſe rappeller mon idée, Elle ſe ſouvient ſans doute que j'ai été un de ſes Palfreniers. Je voyois là comment on traitoit les maladies des chevaux, quels étoient les remedes qui opéroient le mieux ſur eux; & m'imaginant qu'ils pourroient faire le même effet ſur les humains, je me réſolus de m'ériger en Médecin, & je m'en donnai moi-même la licence: mais comme il falloit, pour exercer une profeſſion auſſi différente de la premiere, ſe dérober à ceux qui m'avoient vu l'étrille à la main, je crus que je devois me dépayſer, & je vins m'établir ici, où j'eus le bonheur de réuſſir & de me mettre bientôt en réputation. Ce ſuccès m'a fait faire un mariage avantageux; & je n'ai à deſirer préſentement que la continuation de ma bonne fortune: ainſi, Monſeigneur, comme dans la profeſſion que j'ai embraſſée, tout roule ſur la prévention,

qu'on pourroit en prendre à mon dé-
vantage, si l'on savoit l'origine de ma
ience, je supplie très-humblement
otre Altesse de vouloir bien me gar-
er le secret là dessus. Je vous le pro-
ets, dit alors le Prince : je loue votre
nbition, & je suis fort aise qu'elle ait
ien réussi ; vous avez fort bien fait,
oulant vous élever au-dessus de votre
remiere condition, & prendre un mé-
er honorable, de vous déterminer
our celui où la science est le moins
écessaire, & où l'on peut être ignorant
npunément : songez seulement à ne pas
raiter toujours les hommes en chevaux,
t ne pas risquer des remedes trop
iolents : je suis très-content de ceux
ue vous m'avez donnés. Après cela, il
 récompensa à sa maniere, c'est-à-
ire, en Prince très-généreux, & il n'a
arlé de cette aventure que long-temps
près qu'elle est arrivée ; & pour mieux
épayser les gens, il n'a pas même
oulu dire le nom de la Ville où la chose
'est passée ; ce qui fait bien voir le bon
œur de ce Prince & sa discrétion. Ce

n'eſt pas toujours la vertu des Grands, & le Comte de D*** vient de donner un exemple bien oppoſé ſur un ſujet beaucoup plus délicat, & qui devoit lui paroître d'une plus grande conſéquence. Ce Seigneur étoit amoureux de Madame *H****, jeune & belle ; & après bien des ſoins & des aſſurances de tendreſſe, il avoit été aſſez heureux pour qu'elle lui donnât ſon Portrait. Faveur dont il paroiſſoit charmé, & qu'il devoit conſerver juſques au tombeau, & même l'y faire deſcendre avec lui. Tous ſes rivaux étoient au déſeſpoir de l'avantage qu'il remportoit ſur eux : mais voici comme il en a profité. Il eut envie, la Campagne derniere, d'un cheval qui étoit à un Officier amant de Madame *H**** ; mais amant malheureux. Le Comte fit tout ce qu'il put pour engager cet Officier à le lui vendre ; mais il n'y eut pas moyen ; il eut beau lui en offrir beaucoup plus qu'il ne valoit, tout cela ne ſervit de rien. Vous n'aurez point mon cheval, dit l'amoureux Officier au Comte, à moins que vous ne vouliez le

oquer contre le Portrait que vous
ez de Madame *H**** ; vous m'avez
é ſon cœur, & je veux me prévaloir
: l'envie que je vois que vous avez de
cheval. Voyez ſi cet échange vous
nvient, ſinon point de marché : &
rès tout, que perdrez-vous à celui-
? Si vous aimez toujours Madame
***, il vous ſera aiſé de lui perſuader
ie ſon portrait vous a été pris par les
inemis dans quelque détachement ; &
ec ce beau prétexte vous n'aurez pas
: peine à vous en faire donner un
itre : ſi vous ne l'aimez plus, qu'avez-
us à faire de cette peinture ? Vous
ez ma foi raiſon, dit le Comte, je
urrai toujours avoir un autre portrait
cette Dame ; je ſuis aſſez bien avec
le pour qu'elle ne me le refuſe pas :
voilà, ajouta-t-il, faites mener votre
eval à mon quartier : ce qui fut dit fut
it, & les deux Meſſieurs ſe ſépare-
nt fort contents de leur échange. Vous
mprenez bien ſans doute le profit que
Officier tira du ſien ; il en fit ſa cour
la Dame, & tâcha de s'établir dans

ſon eſprit aux dépens du Comte, qui
de ſon côté ne s'eſt pas fort prévalu de
l'échange. Le cheval fut tué peu de jours
après, & l'aventure fut ſue de toute
l'armée. Le Comte a eſſuyé les raille-
ries de tous ſes amis là-deſſus; & pour
comble de diſgrace, quand à ſon retour
il a voulu revoir Madame *H**** & cher-
cher des prétextes pour s'excuſer au-
près d'elle, il a été reçu comme vous
pouvez vous l'imaginer, & comme en
pareil cas vous recevriez un amant qui
en feroit ſi peu de vos faveurs. Ne
croyez pourtant pas qu'il ſe ſoit allé
pendre de déſeſpoir. Point du tout, il
cherche à faire quelque nouvelle con-
quête pour le dédommager de cette
perte. Les amants de ce temps-ci ne ſa-
vent ce que c'eſt que d'aimer: la conſ-
tance ne paſſe plus pour vertu chez eux,
& ils diſent comme l'Opéra:

Plus de fois on eſt infidele, plus on goûte
de plaiſirs, &c.

Et l'on pourroit bien s'écrier là-deſſus:
ô temps! ô mœurs! &, à l'exemple de

Madame *Deshouliéres*, regretter les *Bellegarde* & les *Buſſy*. On ſuit préſentement toutes autres maximes ; & celles de M. *Pavillon* qui autoriſent l'inconſtance, ſont tout-à-fait du goût d'à préſent. Je ne ſais ſi l'on n'a point imprimé ſes Vers ; ils ſont très-jolis, & je vous les envoie à tout haſard ; il ne m'en coûtera que la peine de les écrire. Vous pourrez, ſi vous les ſavez déjà, vous épargner celle de les lire.

La conſtance & la foi ne ſont que de vains noms,
    Dont les laides & les barbons
Tâchent d'embarraſſer la jeuneſſe crédule,
Pour retenir toujours dans leurs liens affreux,
    Par le charme d'un faux ſcrupule,
Ceux qu'un juſte dépit a chaſſés de chez eux.

Cupidon, ſous les loix de la ſimple nature,
Régit tout ce qu'il fait ſoupirer ici-bas ;
Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
    C'eſt un empire qui ne dure
Qu'autant que les ſujets y trouvent des appas.

    Dès qu'un objet ceſſe de plaire,
Le commerce amoureux auſſi tôt doit finir :
Le reſpect des ferments n'eſt plus qu'une chimere ;
La perte du plaiſir qui nous les a fait faire,
    Nous diſpenſe de les tenir.

L'amour de son destin est toujours le seul maître
Et sans que nous sachions ni pourquoi, ni comment
Comme dans notre cœur à toute heure il peut naître
Il en peut malgré nous sortir à tout moment.

Ulysse qui, pour sa sagesse,
Fut si célebre dans la *Grece*,
Quoiqu'amoureux & bien traité,
Refusa, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toujours une Déesse.

Aimez, tant que l'amour unira vos esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une folle constance,
Et n'attendez pas que l'absence,
Ou le dégoût, ou le mépris,
Vous fassent faire pénitence
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse,
Qu'on bâille auprès d'une maîtresse,
Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'il fait pour le paroître
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Voilà qui est très-joliment dit, & très-exactement pratiqué à la Cour & la Ville. En voici d'autres qui furent faits par Madame de la Valiere, & qui lui conviennent parfaitement.

Tou

Tout se détruit, tout passe, & le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours ;
Le passé n'a point eu d'éternelles amours,
Et les siecles futurs n'en doivent point attendre.
La constance a des loix qu'on ne peut point entendre.,
De nos desirs rien n'arrête le cours.
Ce qui plaît aujourd'hui, déplaît en peu de jours,
Notre inégalité ne se peut point comprendre.
Tous ces défauts, grand Roi, sont joints à vos vertus.
Vous m'aimiez autrefois, & vous ne m'aimez plus.
Ah! que mes sentiments sont différents des vôtres!
Amour, à qui je dois & mon mal & mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien,
Ou que ne faisiez-vous le mien comme les autres ?

Les Bourgeois se donnent même des airs de petits-Maîtres là-dessus ; & les Dames ne pourroient corriger ces abus qu'en devenant un peu plus fieres ; & ce que je ne crois pas qu'elles fassent. On est fort content ici, malgré les batailles perdues : nous voyons des héritiers en *France* & en *Espagne*, qui assurent la possession de ces Royaumes aux enfants de Louis, & c'est à présent qu'il voit éterniser son illustre sang, comme on le lui a chanté autrefois. Jamais Roi n'a été plus heureux dans sa

famille, & n'a eu le plaiſir de ſe voir ſi avant dans ſa poſtérité. Mais il faudroit, pour nous rendre heureux à notre tour, qu'une bonne paix ramenât ici l'abondance, & y rétablît le commerce. Le Roi, quoique biſayeul, ſe porte à merveilles : ſes attaques de goutte ne ſont plus ſi fréquentes qu'elles l'étoient autrefois ; & l'on prétend que l'uſage de la ſauge, dont il prend tous les matins quelques taſſes, lui fait un bien merveilleux. Meſſieurs les Médecins n'ont pas la même opinion du caffé : ils tâchent de le décrier, ſans pouvoir en venir à bout. On a eu des nouvelles de ce Roi de *Chily*, dont je vous ai parlé autrefois, auquel le Roi avoit tant fait d'honnêtetés. Ce malheureux qui étoit parti dans le deſſein, à ce qu'il diſoit, d'établir le Chriſtianiſme dans ſon Royaume, l'a abjuré en arrivant chez lui, & s'eſt replongé dans les folles erreurs où il étoit né. On vient d'ôter le grand tableau qu'on avoit arboré en ſon honneur dans l'Egliſe de Notre-Dame. Je plains fort les perſonnes qui

l'ont ſuivi dans ſon Pays, & qu'il a ſans doute ſacrifiées à la fureur de ſes ſauvages ſujets. On dit que la premiere choſe qu'il a faite en débarquant, a été de jetter ſes habits dans la mer, afin de paroître d'une maniere décente aux yeux de ſa Cour, c'eſt-à-dire, tout nud; ainſi les Tailleurs qu'il avoit amenés avec lui, étoient des meubles fort inutiles. *Je ſuis. A Paris ce.*

LETTRE XLIX.

VOUS avez raiſon, Madame, le ſiecle eſt extrêmement perverti; & c'eſt avec juſtice que vous vous récriez là-deſſus. Vous le faites de la meilleure grace du monde, & j'aime ce noble courroux. Troquer le portrait d'une maîtreſſe contre un cheval, comme a fait votre Comte D***, ou l'attacher derriere une chaiſe de poſte, comme fit le Chevalier de *Bouillon*, tout cela ſont des choſes ſur leſquelles on peut

juftement dire : *ô temps ! ô mœurs !* Les faux airs que Meffieurs les amants fe donnent fur le chapitre des femmes, eft auffi quelque chofe de bien impertinent; & je dirai comme le *Cocu imaginaire :* les Gens de Police devroient bien donner des Réglements là-deffus ; & je ne doute point que M *d'Argenfon* fongeât à réformer ces abus, s'il étoit moins occupé du foin des lanternes, & de celui d'empêcher qu'on ne joue au *Pharaon*. Il me fouvient d'une aventure que le Comte de *Sufe* me conta lorfque j'étois à *Avignon* : il me dit que dans un des voyages qu'il a faits autrefois à *Paris*, il avoit rencontré, peu de jours après y être arrivé, un Gentilhomme *Provençal*, appellé le Marquis de *Maillane* ; & que s'étant allés promener enfemble aux *Tuileries*, & caufant de chofes & d'autres, il lui avoit demandé comment il fe divertiffoit dans ce Pays, où il étoit déjà depuis quelques mois. Comment je me divertis ? Le mieux du monde, répondit le *Marquis*. Je fuis en intrigue avec une des

plus jolies femmes de *Paris*. Tu es de mes amis, *Comte*, ajouta-t-il en lui frappant sur l'épaule, & je vais te dire son nom, afin que tu juges si je suis de bon goût. C'est, continua-t-il, la Comtesse de *N****. La Comtesse de *N**** ! répondit le Comte de *Suse*; vraiment si cela est, tu es l'homme du monde le plus heureux. Si cela est, dit notre *Provençal* ! cela est si bien, que j'ai une clef de son appartement, où j'entre tous les soirs par un escalier dérobé. Juges par-là des termes où nous en sommes. Il alloit conter encore d'autres circonstances, lorsqu'une Dame belle & magnifique, suivie de quelques autres, traversa l'allée où ces deux Messieurs s'entretenoient, & interrompit leur conversation. Le *Marquis* s'étoit reculé pour la laisser passer; & le *Comte*, qui la connoissoit, s'étoit avancé pour la saluer. Elle lui fit mille honnêtetés, & continua ensuite sa promenade: le *Marquis*, qui s'étoit retiré par civilité, rejoignit le *Comte*. Dès qu'il le vit seul, il lui demanda avec le

plus grand empreſſement du monde, qui étoit la Dame avec qui il venoit de cauſer. Qui elle eſt, répondit le *Comte*? te moques-tu de moi, *Marquis*? c'eſt ta bonne fortune; c'eſt la Comteſſe de *N**** avec laquelle tu es de ſi bonne intelligence : c'eſt donc ainſi que tu la connois? Je vois bien, ajouta-t-il, que le Ciel a permis qu'elle ait paſſé par ici afin de te confondre. Il lui dit encore mille autres choſes là-deſſus, qui devoient le faire mourir de confuſion; & pour le mieux confondre, il conta l'aventure par-tout. Le Baron de *C**** me diſoit l'autre jour, à propos de ces hommes ſoi-diſants à bonne fortune, que le Comte de *** lui avoit fait une confidence à-peu-près de même nature que celle dont je viens de parler, & qui, pour mieux appuyer ſon dire, avoit tiré une lettre de ſa poche, & lui avoit demandé s'il connoiſſoit cette écriture. Oui, dit le Baron de *C****, elle eſt de la Dame dont vous venez de me parler; mais je ne ſaurois croire qu'elle s'adreſſe à vous. Voyez, dit le

Comte, en montrant le deſſus, où il y voit, à Monſieur le Comte de ***. Le Baron de *C**** que toutes ces preuves ne perſuadoient pas, demanda à voir ſur quel ton la Dame écrivoit. Le *Comte* s'y oppoſa, contrefaiſant le diſcret. Mais le *Baron* qui comprenoit qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous, arracha la lettre, moitié plaiſanterie, moitié ſérieux, malgré les efforts du *Comte*, qui faillit à mourir de chagrin, lorſque le Baron de C*** lut tout haut :

Je ne ſais, Monſieur, *à propos de quoi vous vous donnez des airs de parler de moi. Je vous ai défendu ma maiſon ; je vous avertis encore, que ſi vous êtes aſſez hardi pour y venir, je vous ferai donner des coups de bâton par mes gens.*

Peſte, dit alors le *Baron* au Comte de ***, ce ſont donc-là vos bonnes fortunes ? Ho ! gardez-les pour vous, je n'ai nulle envie de les partager. Il plaiſanta encore quelque temps là-deſſus, ſans que le *Comte* osât s'en fâcher ; car

il voyoit bien qu'il s'étoit attiré cette plaiſanterie par ſa faute. Il l'eſſuya du mieux qu'il put, & ne s'eſt pourtant pas corrigé. Mais s'il eſt des amants indiſcrets, il en eſt auſſi quelquefois de tendres & de fideles ; & j'ai connu à *Toulouſe* un Conſeiller de ce Parlement, qui après avoir été amoureux pendant longues années de la veuve d'un Médecin, qui n'avoit ni biens ni naiſſance, l'avoit épouſée ; & pour mieux remplir ſon ambition, avoit acheté la Charge de Préſident, uniquement pour donner ce haut rang à ſa belle. C'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant que la maniere dont on m'a conté que cette Dame s'y prit pour venir à ſes fins. Premiérement elle ſut profiter du pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon amant, qui étoit homme de condition & riche : & quoiqu'elle n'eût d'autre mérite que celui d'avoir ſu lui plaire, elle ſut ſi bien ſe ménager cet avantage, qu'après avoir filé le parfait amour pendant quelques années, & avoir damé le pion aux *Celadons* & aux *Amadis*,

elle l'engagea à finir le Roman de même. C'étoit beaucoup, mais ce n'étoit pas encore assez; elle vouloit être Présidente, & tenir le premier rang dans *Toulouse*. Mais le moyen d'y parvenir, & de demander pareille chose à un mari à qui on doit tout? il n'y avoit pas d'apparence à cela. Cependant elle en vint à bout; & voici comment. A peine les nôces furent-elles faites, & le temps destiné à recevoir & rendre ses visites écoulé, que la Dame tomba dans une mélancolie épouvantable: elle ne pouvoit plus ni manger ni boire, le sommeil étoit éloigné de ses yeux, & les larmes & les soupirs étoient son continuel exercice. Le mari, toujours amant, ne savoit comment expliquer cette tristesse si fort à contre-temps: il en demandoit la cause à sa femme, qui s'obstinoit à la lui cacher, & qui, en l'accablant de tendresse, pleuroit toujours de plus belle. Ce manége dura près d'un mois. Mais enfin le mari ne pouvant plus y tenir, lui dit: Madame, il faut assurément que vous soyez mécontente

de votre ſort. Si cela eſt, je ſuis l'homme du monde le plus malheureux. Je vous aime; mais ſi c'eſt mon amour qui vous rend triſte, je ſuis prêt à m'éloigner de vous; je n'ai que ce moyen pour vous cacher ma tendreſſe; &, quelque cruel qu'il ſoit pour moi, je veux bien y avoir recours. Ah! mon cher, répondit la Dame, que vous raiſonnez à gauche ſur le ſujet de ma mélancolie! Il eſt vrai que c'eſt votre tendreſſe qui l'a cauſée; mais ce n'eſt pas de la maniere dont vous l'entendez: c'eſt la ſeule crainte de vous perdre qui m'empêche de jouir de toute la félicité que je trouve à vous poſſéder, & je n'aurois jamais conſenti à l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'épouſer, ſi j'avois cru de vous aimer avec autant d'ardeur que je vous aime. Car enfin, puiſque vous voulez ſavoir le ſujet de ma juſte douleur, c'eſt, continua-t-elle, (en verſant un torrent de larmes,) c'eſt que je dois vous perdre, & que ma malheureuſe deſtinée veut que j'aie encore un autre mari. Et comment

: pouvez-vous ſavoir, dit celui-ci? ?'eſt, répondit-elle, que mon horoſcope me promet que je ſerai Préſidene : ainſi ne l'étant pas par vous, il faut écelſairement que ce ſoit par un aure. A ce mot d'un autre, les ſanglots ui couperent la parole, & l'interrompient au milieu de ſa période. Elle tomba vanouie entre les bras de ſon époux. On avoit beau lui dire qu'il ne falloit as ajouter foi à toutes ces prédictions, out cela ne la perſuadoit point; & rien e put la rappeller à la vie, que l'aſſuance que cet époux complaiſant lui onna de ſe faire Préſident. Comme lle ne demandoit pas autre choſe, elle ut d'abord contente; & l'acquiſition de a Charge, qui ſuivit de près la proneſſe qu'on lui en fit, mit le comble à a ſatisfaction. Voilà comme une femme droite trouve le ſecret de contenter ſes aſſions, & de s'en faire encore un nérite auprès de ſon époux. Et voilà omment un époux prévenu donne aiſénent dans le panneau. Mais à propos e ces tendres amants, dont on prétend

qu'il n'en eſt que dans les romans, ou dans les nids des tourterelles, je vous dirai que j'en ai vu deux en *Languedoc* qui feroient paroli & maſſe à tous ces amoureux tranſis de l'antiquité : c'eſt le Marquis de *Belle-Iſle*, neveu de M. *Fouquet*, & Mademoiſelle *D****, qu'il a enfin épouſée malgré tous les obſtacles & toutes les oppoſitions qui étoient de part & d'autre. Ces jeunes gens, après s'être aimés pendant quelques années à la maniere de *Pyrame* & de *Thisbé*, réſolurent auſſi, de même que ceux-là, de ſe voir enfin de plus près ; & ſans ſe donner de rendez-vous qui pût cauſer quelque funeſte *qui pro quo*, ils prirent le parti de ſe dérober à la vigilance de leurs parents, & d'aller, ſous la conduite de l'amour, chercher un aſyle quelque part : ils errerent longtemps ſans pouvoir en trouver d'aſſuré. Des amis du Marquis de *Belle-Iſle* le reçurent tour-à-tour chez eux ; mais la crainte d'être découverts, & de ſubir les rigueurs des Loix & celles de leurs parents, les obligeoit à changer ſou-

vent de gîte. Un an s'étoit passé de cette maniere, & leurs finances étoient toutes épuisées; car ils n'avoient pas beaucoup songé à faire *un fonds pour l'aloïau* : il avoient apporté en ménage bien plus d'amour que d'argent, &, ce qui étoit encore bien pire, ce mariage, dont la bonne foi des parties étoit le seul garant, avoit eu, quoique clandestin, des suites qui devoient le rendre bientôt authentique. Dans ce triste état, après avoir couru toute la *France*, & ne sachant que devenir, leur unique ressource fut d'aller se jetter aux pieds de l'Evêque d'*Agde*, frere de feu M. *Fouquet*, & par conséquent oncle du Marquis de *Belle-Isle*. Ce Prélat, touché de leurs malheurs & de leur confiance, les reçut en pitié; & après leur avoir pardonné les égarements où l'amour les avoit plongés, il ajouta les cérémonies nécessaires à leur mariage, & joignit à sa bénédiction le soin de leur subsistance : il leur donna un appartement dans son Palais Episcopal, des Domestiques, & tout ce qui est nécess-

ſaire à une famille naiſſante. Je les ai vus dans ce Pays-là : ils y paſſoient des jours tranquilles, faiſant eux-mêmes tous leurs plaiſirs, & attendant, dans cette douce ſolitude, de pouvoir calmer la colere de leurs autres parents. Voilà ce qui s'appelle aimer. Il n'eſt pourtant pas néceſſaire que l'amour produiſe de pareils effets, & il eſt bon de conſulter un peu la raiſon avant que de s'abandonner ainſi à ſon penchant. Mais j'ai tort de faire ces réflexions, vous les feriez bien ſans moi ; & vous ſavez mieux que perſonne que ce n'eſt pas l'amour qui nous perd, mais la maniere de le faire. J'ai connu une très-jolie femme à *Toulouſe*, qu'on appelle la Préſidente *Drouillet*, qui avoit les plus plaiſantes maximes du monde là-deſſus. Elle ſe vantoit un jour d'avoir un remede aſſuré contre toutes ſortes de tentations. Tout le monde avoit de l'empreſſement pour ſavoir ce remede ſi néceſſaire à tant de gens. On faiſoit des paris ſur l'infaillibilité du remede, & après bien des raiſonnements pour &

contre, & s'être fait long-temps prier, Madame *Drouillet* prononça de cette maniere :

Le remede le plus sûr pour faire cesser la tentation, c'est d'y succomber.

Je vous avoue que je ne l'attendois pas là. Tout le monde fut surpris de cette décision : mais on fut en même-temps obligé de convenir qu'elle étoit très-juste. Madame *Drouillet* gagna le pari. Le remede fut déclaré infaillible. Mais quelque sûr qu'il puisse être, c'est, ce me semble, le cas de dire là-dessus, que le remede est pire que le mal. Voilà, je gage, une chose que vous ne saviez pas que ce remede. Voyez, je vous prie, Madame, comme on apprend tous les jours quelque chose ! J'ai appris depuis peu une maniere de faire un potage, dont je ne me serois jamais avisée, & qu'un de vos amis m'a dit savoir par expérience : c'est M. de *Versoris*, qui loge dans la rue *Baubourg*, & qui a passé par ici il y a quelques jours. Nous

parlâmes beaucoup de vous d'abord, après cela de nouvelles, & ensuite de choses & autres : je le priai à dîner ; j'avois une très-bonne soupe, il en convint : mais il me dit en même-temps, qu'il en avoit mangé autrefois une qui lui avoit paru meilleure ; cela me scandalisa. Je voulus savoir ce que c'étoit que cette soupe ; & je priai M. de *Versoris* de vouloir bien donner des leçons là-dessus à mon Cuisinier. Volontiers, me dit-il, faites-le monter, & je lui enseignerai la maniere dont cette soupe étoit faite. Il n'y faut pas beaucoup de façons, & vous en serez quitte pour un lapin, & deux livres de chandelles. Il faut mettre avec cela des choux & du sel dans la marmite, la remplir d'eau & dresser la soupe quand cela est cuit. Fi, dis-je alors à M. de *Versoris*, quelle abominable soupe ! je vois bien, ajoutai-je, que vous n'avez pas envie que je mange la mienne. En effet, cette idée de chandelles me faisoit soulever le cœur. Mais M. de *Versoris* me dit, en mangeant toujours, que j'étois bien dé-

licate, qu'il falloit en avoir goûté avant de ſe dégoûter, & que l'on ne devoit jamais condamner les choſes ſans les connoître. Il me conta enſuite comment il avoit tâté de ce beau régal ; & il me dit qu'ayant été dans une Iſle avec quelques-uns de ſes amis pour chaſſer aux lapins, & les eaux étant débordées, il leur fut impoſſible de repaſſer de l'autre côté ; il fallut reſter dans l'Iſle juſques à ce qu'elles fuſſent écoulées. Comme ils n'avoient pas prévu ce débordement, ils ne s'étoient pas fort précautionnés contre la faim à laquelle ils ſe virent bientôt expoſés ; car leurs petites proviſions manquerent dès les premiers jours : il ne leur reſtoit plus que du pain, qui eſt ordinairement ce dont on ſe nantit le plus, & je ne ſais par quelle aventure ils s'étoient auſſi munis de quantité de chandelles. Peut-être croyoient-ils qu'il en falloit en plein midi dans cette Iſle, & qu'elle étoit dans un climat pareil à celui de *Norwege* ; ou peut-être auſſi avoit-on pris ces chandelles, croyant que ce fût

autre chose. Enfin, que ce fût par dessein, ou par *qui pro quo*, ils en avoient toujours bonne provision, c'est ce qu'il y a de sûr : mais ils ne croyoient pas d'abord que cette provision leur fût aussi utile ; & la nécessité, qu'on dit être mere des inventions, les en fit aviser. Un jour que M. de *Versoris* étoit allé chercher des lapins dans un des bouts de cette Isle, & qu'après s'être long-temps fatigué, il vint joindre sa compagnie, il trouva ses amis autour d'un plat de soupe, & les aborda avec l'appétit d'un Chasseur, & d'un Chasseur qui depuis quelques jours faisoit très-mauvaise chere ; il débuta par manger comme quatre. Si on lui avoit demandé des nouvelles de ses parents dans ce moment, il auroit sans doute répondu qu'ils étoient tous morts de mort subite, afin d'abréger la conversation. Mais quand sa grosse faim fut un peu appaisée, il se récria sur la bonté de la soupe, & demanda à celui de ses camarades qui avoit fait la cuisine ce jour, comment il avoit pu faire pour le

régaler ſi bien. Qu'as-tu donc mis dans cette ſoupe, lui dit-il ? Tiens, répondit l'autre, en lui montrant quelque choſe de long au bout d'une fourchette, voilà les méches ! Il y en avoit effectivement dix, c'eſt-à-dire, pour deux livres de chandelles. M. de *Verſoris* m'aſſura qu'il n'avoit de ſa vie mangé une meilleure ſoupe, & ſi je l'en avois cru, j'aurois ordonné à mon Cuiſinier de nous en faire une pareille dès le lendemain, pour eſſayer comment cela feroit ; mais je ne fus pas tout-à-fait de cet avis : je dis à M. de *Verſoris* qu'une pareille ſoupe n'étoit bonne que lorſqu'elle étoit aſſaiſonnée par la faim, & qu'il falloit attendre que nous fuſſions en temps de famine pour en faire l'épreuve. Peut-être, dis-je, que du train dont les choſes vont, nous n'aurons pas long-temps à attendre. Comme nous tombions ſur des réflexions qui n'étoient pas des plus réjouiſſantes du monde, nous jugeâmes à propos de changer la converſation. Je crois cependant, Madame, que vous êtes de même ſentiment que moi, &

que tant que vous pourrez mettre un chapon dans votre pot, vous ne vous aviserez pas d'y mettre des chandelles. M. de *Verſoris* me fit encore cent contes pendant le dîner : il m'en rappella quelques-uns dont j'avois déjà oui parler, & un entr'autres que je ſavois de *Nîmes*, & que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de ſavoir auſſi. Il y avoit dans cette Ville deux fameux débauchés, dont l'un s'appelloit *Lengarent*, & l'autre *Cottin*. Ces deux Meſſieurs étant un ſoir dans un cabaret, après avoir bu un peu plus que de raiſon, s'aviſerent de ſe faire un défi aſſez plaiſant. Je parie, dit l'un à ſon camarade, que tu n'oſerois aller après minuit donner de la bouillie à un pendu qu'on a porté tantôt ſur le grand chemin. Je parie que ſi, répondit l'autre. On convint d'une ſomme qui fut miſe ſur jeu, & dépoſée en main tierce ; &, pour éviter toute ſupercherie, il fut dit que celui qui devoit aller porter la bouillie, laiſſeroit le poëlon & la cuiller au gibet, pour preuve inconteſtable qu'il y auroit été.

Il y avoit une demi-lieue de la Ville : la nuit étoit fort obſcure ; tout cela ne rebuta point l'intrépide parieur : il ſe mit ſeul en chemin, ſuivant les conventions, à l'heure marquée. Etant arrivé ſur le lieu, il ne manqua pas d'exécuter ce qu'on lui avoit preſcrit. Mais à peine avoit-il préſenté la cuiller au pendu, qu'il entendit une voix enrouée qui s'écria : *elle eſt trop chaude.* Un autre ſeroit mort de peur ; mais celui-ci au contraire répondit ſans s'émouvoir : *tu n'as qu'à ſouffler.* Vous croyez bien ſans doute que ce n'étoit pas le pendu qui parloit ; mais croiriez-vous bien que c'étoit celui qui avoit défié ſon compagnon, qui, pour lui faire peur, l'avoit devancé ; & pendant qu'il étoit occupé à faire la bouillie, s'étoit allé mettre à la place du pendu. Tout le monde fut ſurpris du courage de ces deux hommes. On n'a point pu décider encore quel étoit celui qui en avoit le plus. Je vous en fais juge, & je les trouve tous deux bien intrépides. Car enfin, celui qui devançoit ſon compagnon n'étoit pas ſûr qu'il

vînt le relever de ſentinelle ; & l'autre ne pouvoit pas prévoir que ſon ami ſe fût mis à la place du pendu, ni croire qu'il eût parlé ſur ce ton. Le petit Cordelier de *Toulouſe* n'eut pas tant de hardieſſe : ce pauvre Moine ayant fait l'agréable dans un jour de Fête de leur Ordre, s'aviſa de boire, après pluſieurs ſantés, celle de la belle *Paule*, qui, comme je vous l'ai déjà dit, eſt depuis des ſiecles dans les charniers de cette Egliſe, & y conſerve encore des marques de beauté. Comme tous les Moines étoient pour lors en bon train, ils dirent à ce pauvre Frere, que puiſqu'il buvoit à la ſanté de la belle *Paule*, il falloit qu'il allât la ſaluer le verre à la main dans le tombeau. Il topa d'abord. On l'en défia. Il falloit y aller ſeul ; & pour qu'on fût sûr qu'il y auroit été, il fut dit qu'il planteroit un clou dans cet endroit. On lui donna un marteau, & on lui ſouhaita bon voyage. Je ne ſais s'il a été heureux, mais il a toujours été des plus longs, car il n'en eſt jamais

revenu. Il avoit parfaitement bien rempli sa commission : il avoit vuidé son verre, & planté le clou, & il s'en retournoit triomphant, lorsqu'il se sentit arrêter par sa robe, sur laquelle, sans y penser, il avoit attaché ce clou fatal. Il n'eut garde d'y songer, il crut bien plutôt que la belle *Paule* vouloit le retenir, pour le punir de sa témérité; & la peur s'empara si fort de son esprit, qu'il en mourut sur la place. Ses Confreres ne le voyant point revenir, coururent à son secours; mais il n'étoit plus temps, & ils le trouverent dans l'état que je viens de dire. Cette belle *Paule* dont il est parlé dans cette aventure, toute illustre qu'elle fût dans son siecle, n'auroit pas dans le nôtre pu entrer en parallele avec la jeune Princesse dont je vous envoie l'épitaphe composée de main de Maître, à ce qu'en disent les connoisseurs en ces sortes de pieces d'esprit : vous en jugerez mieux que moi en la lisant, si vous voulez vous en donner la peine.

Epitaphe de la jeune Princesse M... B...

PASSANT, arrête ici tes pas ;
De ce triste tombeau perce la nuit profonde :
Voilà le terme affreux des plaisirs de ce monde.
Avant de l'avoir vu, je ne le croyois pas.
Je n'étois pas encore à mon cinquieme lustre,
Et ma jeunesse, & mes appas,
Et ma haute fortune, & ma naissance illustre,
N'ont pu me dérober aux horreurs du trépas.
Ce cadavre, aujourd'hui réduit en pourriture,
Fut le corps le plus beau qu'eût formé la nature.
Des soins que j'en ai pris, hélas ! quel est le fruit ?
En un instant la Parque l'a détruit ;
Et maintenant des vers ce corps est la pâture.
De mes yeux autrefois sortoient des traits vainqueurs,
Qui triomphoient des plus grands cœurs.
A ces yeux maintenant la lumiere est ravie ;
Leurs charmes séduisants ont brillé peu de jours ;
A peine je goûtois les douceurs de la vie,
Que la mort inhumaine en a tranché le cours.
Un cortege éclatant, un pompeux équipage,
Fendoit les flots d'adorateurs,
Dont la foule nombreuse honoroit mon passage ;
Qu'êtes-vous devenus, courtisans imposteurs ?
Aujourd'hui je suis seule, & ce même visage,
Qui jadis enchantoit les yeux,
N'est plus pour tous qu'un objet odieux.
On me fuit, on m'abhorre, & déjà l'on m'oublie ;
De mes adorateurs pas un ne m'a suivie
Jusqu'en ces sombres lieux.
Des grandeurs d'ici-bas reconnois la folie,

Mortel,

Mortel, toujours pressé de soins ambitieux :
Ah ! détache ton cœur de ces biens périssables,
Retranche des désirs qui causent tes ennuis ;
Aspire à des honneurs solides & durables :
Tu sais ce que je fus, tu vois ce que je suis.

Cependant, ne trouvez-vous pas, Madame, que nous tombions, M. de *Versoris* & moi, comme on dit, de *Caribde* en *Scilla*, & qu'après avoir changé la conversation, parce que nous ne la trouvions pas assez réjouissante, nous en avions entamé une qui ne pouvoit donner que des idées lugubres? Mais point du tout, s'il vous plaît, nous parlions des maux d'autrui, & des maux passés depuis long-temps ; au lieu que l'idée de ceux qu'on craint, & qu'on croit voir approcher à grands pas, fait des impressions bien différentes, & n'a garde de fournir le mot pour rire ; & de peur de retomber dans ces tristes pensées, je m'en vais, puisqu'il m'en souvient, vous conter encore une aventure arrivée dans la célebre Ville de *Nîmes*, & que j'avois oubliée de mettre dans les Lettres que je vous écrivois

autrefois de ce Pays. Celle-ci sera une rapsodie : mais à la bonne heure, pourvu qu'elle vous réjouisse, c'est assez, & il n'importe à quel prix. Il y avoit donc dans *Nîmes* un Gentilhomme appellé M. de la *Cassagne*, homme de la meilleure humeur du monde, & qui quand il manquoit de plaisir, trouvoit le secret de s'en faire de tout, & de se réjouir à peu de frais. Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ses voisins, qui m'a paru assez plaisante. Ce voisin étoit un bon Gentilhomme qui vivoit bourgeoisement, & même très-chichement. Un Cuisinier auroit eu beaucoup de loisir chez lui, & il n'auroit pas seulement pu y faire une soupe aux chandelles, car elles n'étoient point d'usage dans cette maison, & la sombre lueur d'une lampe en faisoit le soir toute l'illumination : encore étoit-on bien aise de pouvoir la ménager ; & dans cette vue, Monsieur & Madame de *Recolin* l'éteignoient dès qu'ils avoient fini un très-léger souper ; & après avoir fermé leur porte, & couvert du feu pour la pou-

voir rallumer au retour, ils alloient paſſer la ſoirée auprès de chez eux. M. de la *Caſſagne* qui, comme voiſin, avoit pu remarquer leur marche, réſolut de troubler un ſoir une vie ſi unie, & de leur cauſer un peu d'inquiétude. Il fit prix avec des Maçons qu'il poſta avec tout ce qui leur étoit néceſſaire dans un coin : & après que M. *Recolin* & ſa femme furent ſortis de chez eux, il fit murer la porte de leur maiſon, & ſe plaça avec quelques-uns de ſes amis dans un endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens diroient, & à voir le dénouement de la piece. Ils ne firent pas long-temps le pied de grue, car dès dix heures ſonnantes, M. *Recolin* & ſa femme, gens très-réglés, prirent congé de ceux chez qui ils avoient paſſé la ſoirée. On les éclaira juſques à la porte de la maiſon où ils étoient, ſuivant la louable coutume de tous les ſoirs : on entendit même un dialogue aſſez plaiſant entre ces bonnes gens. C'eſt aſſez, diſoient les uns, nous voyons aſſez clair, n'avancez pas davantage. Prenez garde,

répondoit-on ; êtes-vous dehors ? ne tombez point. Après tous ces compliments & plusieurs autres, on referma la porte du logis d'où l'on sortoit, & M. *Recolin* chercha la sienne à tâtons. (Il savoit cela par cœur ;) ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en croyant ouvrir sa porte, il ne trouva qu'un mur. Je me suis bien mépris, dit-il à sa femme, je croyois aller droit chez moi, & j'ai donné contre la muraille. Voyons, c'est plus bas. Il marcha & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Il revint sur ses pas sans être plus avancé. Quoi ! s'écria-t-il, d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendoient, m'auroit-on volé ma maison ? Auroit-elle changé de place ? Il y a ici quelque chose de surnaturel, & il faut que je m'éclaircisse. Allons, continua-t-il, prenons la rue par un bout, & comptons toutes les maisons. Voici, commença-t-il, celle d'un tel, une telle boutique, le Savetier du coin, & la Ravaudeuse. Tout cela fut nommé par nom & surnom. Cette longue & en-

nuyeuſe énumération le conduiſit à l'autre bout de la rue, & il eut le chagrin d'y arriver ſans que ſa chere maiſon ſe fût rencontrée ſur ſon chemin. Elle eſt perdue; c'en eſt fait, diſoit-il d'un ton lamentable, elle étoit placée entre un Chirurgien & un Charcutier. Je trouve bien ces deux boutiques, mais il n'y a plus de maiſon qui les ſépare. Ah! ma chere femme, que deviendrons-nous? Nous voici à la rue dans une heure un peu indue. Où irons-nous chercher gîte? Et que dira-t-on quand on ſaura le malheur qui nous vient d'arriver? Mais, eſt-ce enchantement, eſt-ce miracle? pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici ce qui arriva autrefois aux habitans de *Sodome?* Pendant tous ces diſcours, auxquels la femme ne répondoit que par des pleurs, il cherchoit toujours cette porte, & toujours inutilement. La bonne Dame étoit d'avis de crier au voleur. Elle faiſoit fort triſtement l'inventaire de ſon petit meuble, & il n'y avoit pas une ſeule piece de ſon ménage, juſques à la poële & au gril, qui ne lui coûtât

de nouveaux ſoupirs. Et je crois que la nuit ſe ſeroit paſſée dans cette inutile recherche, & dans ces vains regrets, ſi M. de la *Caſſagne* & ſes amis n'euſſent découvert le myſtere à force de rire. Ils firent apporter des flambeaux, & démolir la muraille poſtiche ; & M. *Recolin* fut ſi aiſe de retrouver ſa porte derriere, & ſi preſſé de rentrer chez lui, qu'il ne s'amuſa pas à ſe plaindre du tour qu'on lui avoit joué : tout le monde en rit le lendemain. J'en ai ri quand on me l'a conté, & je ne doute point que vous n'en riiez auſſi. Du moins eſt-il bien vrai que je ne vous l'écris que pour vous faire rire. On parle dans ce Pays des bons mots de ce M. de la *Caſſagne*, comme à *Paris* de ceux de MM. de *Grammont*, & de *Roquelaure*. Mais à propos de ce dernier, M. de *Vantadour* nous conta derniérement quelque choſe d'aſſez hardi qu'il avoit dit à *Monſeigneur*. Il étoit un matin au lever de ce Prince, qui, ſoit prévention, ou réalité, ſe plaignit que l'odorat ſouffroit quelque choſe auprès de ce

Duc, & lui dit naturellement : éloignez-vous un peu, *Roquelaure*; car vous sentez bien mauvais. L'autre, sans se déconcerter, lui répondit froidement : je vous demande pardon, Monseigneur, c'est vous qui sentez, & non pas moi. *Monseigneur* ne savoit sur quel ton prendre cette réponse, lorsque *Roquelaure* la lui expliqua, en lui faisant comprendre qu'effectivement ce n'est point celui d'où vient la mauvaise odeur qui en est incommodé, & que ce sont seulement ceux qui sont auprès, qui peuvent la sentir. L'argument étoit sans réplique, de même que celui de Madame *Drouillet* sur les tentations, & le tout ne se dit que pour briller, & je ne le répete que pour vous réjouir. Adieu; je vous parlerai une autre fois des beautés de *Lyon*, que je n'ai pas encore eu le temps de bien voir. Je n'en ai à présent que pour vous assurer que je suis, &c. *A Lyon ce.*



LETTRE L.

VOTRE Lettre, ou rapſodie, comme il vous plaira l'appeller, m'a parfaitement bien réjouie ; & votre intention a été remplie là-deſſus, on ne peut pas mieux ; j'ai ri des gaſconnades de votre Marquis Provençal, & de celles du Comte menacé de coups de bâton : il faudroit quelques aventures ſemblables pour rabattre un peu le caquet de nos gens à bonne fortune. M. *d'Argenſon* eſt, comme vous dites, trop occupé pour pouvoir remédier à ces abus ; & le *Pharaon* ſeul lui donne terriblement de l'exercice. On lui fit l'autre jour une petite malice aſſez plaiſante. Il alloit dans les maiſons où il croyoit qu'on donnoit à jouer, & y alloit en tapinois, pour ſurprendre les joueurs en flagrant delit. Il fut chez Madame de *** qui, comme vous ſavez, étoit fort ſoupçonnée de ne pas obſerver rigidement

es Ordonnances. Cette femme, avertie le sa marche, posta un Valet sur la por-e, après lui avoir donné sa leçon; & ce Valet après avoir regardé à droite & à gauche, & fait quelques autres grimaces, avertit M. d'*Argenson* que Madame de *** étoit en haut, quoiqu'elle eût ordonné qu'on dît qu'elle étoit sortie. Et que fait-elle là-haut, mon ami, dit M. d'*Argenson?* Monsieur, répondit l'autre, elle joue; si vous voulez monter, vous la trouverez: mais il y a un peu haut, car c'est au cinquieme étage. N'importe, répondit M. d'*Argenson*, qui mouroit d'envie de trouver quelqu'un en faute. Il se mit en même-temps à enfiler la montée, & arriva tout essouflé auprès des gouttieres, où il trouva effectivement Madame de *** jouant de la basse de viole. Vous jugez bien qu'elle le berna comme il faut: il voulut s'en prendre au Valet; mais on lui fit comprendre qu'il avoit parlé juste; ainsi il prit le parti de plaisanter & de rire le premier de l'aventure. Je vous assure qu'il n'en a pas ri le dernier, & qu'on

s'eſt bien diverti de ſa crédulité & de la facilité avec laquelle il avoit donné dans le panneau. La Dame de *Toulouſe*, qui ſut ſe faire Préſidente par ſon adreſſe, en ſavoit, je crois, plus que M. d'*Argenſon*; & cet époux ſi complaiſant pourroit aller de pair avec M. & Madame de *Belle-Iſle*, & prouver, comme eux, qu'il eſt encore des cœurs tendres & fideles. Il en eſt, il eſt vrai; mais il en eſt peu. Cependant M. le Duc de *Baviere* rencontra un de ces miracles d'amour dans une Ville qu'il prit d'aſſaut ſur le Turc. La garniſon devoit être taillée en pieces. Tout étoit rempli d'horreur & d'effroi; dans ce déſordre & au milieu de ce trouble on vit ſortir au travers des morts & des mourants une jeune & belle perſonne, qui, ſans paroître effrayée, vint ſe jetter aux pieds de ce Prince victorieux. Seigneur, lui dit-elle, je viens te demander la vie de mon amant, ou te prier de me faire mourir avec lui: accordes-moi celle des deux graces qu'il te plaira, & je t'en aurai une égale obligation. Le Duc ſur-

pris de la demande de cette Dame, & de la maniere ferme dont elle la faiſoit, la pria de lui dire qui elle étoit & qui étoit ſon amant. Il eſt, répondit-elle, Lieutenant dans les Janiſſaires, & je ſuis fille du Bacha de la Ville. Nous nous aimons depuis long-temps; & ſi tu veux protéger nos amours, nous te ſuivrons où tu voudras, & embraſſerons le Chriſtianiſme. Le Duc de *Baviere* eſt trop bon Catholique pour négliger le ſoin de faire des proſélytes, & trop tendre lui-même, & trop généreux pour ne pas couronner de ſi beaux ſentiments. Il rendit l'amant à ſa tendre maîtreſſe, briſa leurs chaînes pour faire place à celles de l'hymen, fit baptiſer ces amants, voulut même être leur parrain. L'amant fut nommé Joſeph, & la maîtreſſe Marie. Ils ſe marierent auſſi-tôt après, & ils tiennent préſentement Café à *Liege*. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe que le Duc de *Baviere* ne leur ait pas procuré une meilleure fortune. J'en ſuis ſurpriſe auſſi; mais je ne ſaurois vous donner de raiſon là-deſſus : tout

ce que je ſais, c'eſt qu'ils ſont très bons Chrétiens : ils ſe ſont donnés pour nom de famille, celui *Dallemand*; ſi bien que ſi vous allez jamais à *Liege*, vous n'aurez qu'à demander le Café de M. *Dallemand.* Je crois qu'il doit être bien bon chez eux ; car c'eſt des *Turcs* que nous en tenons l'uſage. Des perſonnes qui viennent de ce pays, m'ont dit que M. & Madame *Dallemand* s'aiment encore tout comme le premier jour ; qu'ils ſont les plus contents du monde, malgré le médiocre état de leur condition, & que jamais il n'y eut une plus belle union : voilà qui peut faire paroli à M. & Madame de *Belle-Iſle.* Votre remede contre les tentations me paroît un peu cavalier : &, comme vous dites fort bien, il eſt de ceux qu'on peut appeller pires que le mal. Je n'ai pas non plus grande envie de la ſoupe aux chandelles de M. de *Verſoris*, & je ſouhaite que nous ne ſoyons point réduits à la cruelle néceſſité d'en goûter : j'aimerois encore mieux celle que les bons Peres Jéſuites ont trouvé le ſecret de faire avec un

caillou.

caillou. On me contoit l'autre jour que deux de ces Révérends, paſſant dans un Village de *Normandie*, entrerent à l'heure de dîner dans la maiſon d'un Payſan. Ils n'y trouverent point de cuiſine; le pere & la mere étoient aux champs, & les enfants qui étoient de garde au logis, ne pouvoient pas être d'un grand ſecours à nos Religieux. Ils leur allumerent pourtant un bon feu, leur préſenterent du cidre, & puis c'étoit tout. Cela ne ſuffiſoit pas, les enfants d'*Ignace* avoient envie de dîner: mais de peur d'effrayer ceux du Payſan, ils n'oſerent pas demander tout d'un coup ce dont ils auroient eu beſoin; & pour commencer par un bout, ils propoſerent d'abord une ſoupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. Quoi! dirent les Peres, vous ne ſavez donc pas que nous faiſons nos ſoupes avec un caillou? Un caillou, répondirent ces pauvres enfants, cela doit être curieux! Vraiment ſans doute, dirent les Peres, & très-curieux: ſi vous voulez, nous vous enſeignerons notre

ſecret : vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit fut fait. On leur apporta des cailloux à choiſir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été poſée ſur le feu, on s'aſſit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force, & le caillou ne cuiſoit point : ces enfants y regardoient à tous moments de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux que la faim preſſoit, commencerent à s'impatienter : ils accuſerent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pouvoit y remédier qu'en jettant du ſel dedans. On leur en donna ; mais comme l'effet n'en fut pas aſſez prompt, ils crurent qu'il ſeroit à propos d'y joindre auſſi du beurre. Ces enfants, attentifs à cette nouvelle maniere de ſoupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; ſi bien que nos Jéſuites après avoir obtenu le ſel & le beurre, les envoyerent au jardin cueillir des choux, des oignons, &

toute ſorte de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'eſt aſſez, dirent-ils alors, il n'y a plus qu'à dreſſer le potage. On leur apporta du pain; ils firent une ſoupe excellente; le caillou fut ſervi deſſus en guiſe de chapon, un peu dur à la vérité; auſſi n'y toucha-t-on point: les Peres dirent qu'il falloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pourroit encore en faire une autre ſoupe. Cependant celle-là fut trouvée très-bonne. Les pauvres enfants avoient appellé leurs voiſins, qui vinrent tous admirer cette ſoupe au caillou. Le bruit s'en répandit dans tout le Village, & les plus dévots crierent miracle là-deſſus; & ſans faire d'attention au ſel, au beurre, ni aux choux, ils crurent qu'il falloit que le bon *S. Ignace* eût opéré là-dedans, & que ſans ſon ſecours on n'auroit jamais pu faire du bouillon avec un caillou; puiſque, ſelon le proverbe, on ne ſauroit tirer du ſuc d'une pierre. Voilà, ce me ſemble, une ſoupe moins dégoûtante que celle dont vous m'avez parlé. J'admire avec vous la fer-

meté de Meſſieurs *Lengarent* & *Cottin*. Je doute qu'on en puiſſe trouver d'auſſi intrépides ailleurs qu'en ce Pays, & il faut être *Gaſcon* pour imaginer une pareille ſaillie. Encore tous les *Gaſcons* ne s'en tirent pas ſi bien, témoin le Cordelier de *Toulouſe*. Je ſavois déjà cette hiſtoire, mais celle de ces deux débauchés de *Nîmes* a eu toute la grace de la nouveauté chez moi, auſſi bien que l'aventure du Sr. de *Recolin*. Je ne ſaurois y penſer encore que je n'en rie. Il me ſemble voir ces deux figures à-peu-près ſemblables à M. & Madame *Sotanville*, cherchant leur maiſon à tâtons, & faiſant des lamentations ridicules là-deſſus. Une pareille ſcene auroit pu, ſi elle avoit été ſue de feu *Moliere*, fournir matiere à quelque jolie Piece. M. de la *Caſſagne* devoit être un aimable homme, de ſavoir ſe réjouir ainſi à peu de frais ; & de petites malices de cette nature, qui n'en veulent ni au bien ni à la réputation du prochain, ne ſauroient, je crois, être criminelles : je m'imagine que ſes bons mots devoient

avoir leur mérite, & vous m'auriez fait plaiſir de m'en apprendre quelques-uns. La vivacité du Pays aide beaucoup à l'eſprit, & donne un nouveau ſel aux choſes. Quoique l'on ſache ici tout ſon *Roquelaure* par cœur, je n'avois pas pourtant encore entendu parler de la réponſe qu'il fit à Monſeigneur. Je la trouve un peu hardie; mais il y a des gens qui riſquent des choſes que d'autres n'oſeroient pas haſarder, & auxquels on pardonne à cauſe de l'invention: mais je crois que vous auriez de la peine à me pardonner, ſi je ne faiſois dans cette Lettre que récapituler la vôtre. Vous voulez des nouvelles, en voici. Vous connoiſſez *Dunoyé*, Capitaine dans le Régiment de *T....*; vous ſavez que bien loin d'être riche, il s'en faut plus de dix mille francs qu'il n'ait un ſou: il vient pourtant d'épouſer une fille de condition, jeune & jolie, qui ne manque pas d'eſprit, avec cinquante mille écus de bien, & une penſion du Roi d'environ cent piſtoles. Voyez ſi ce n'eſt pas être heureux! J'en ſuis ravie;

car il eſt bon enfant ; mais je ne l'aurois jamais cru aſſez habile pour faire un coup comme celui-là, car il ne doit cette bonne fortune qu'à lui ſeul. La petite perſonne étoit, pour cauſe de Religion, dans la Communauté des filles Catholiques ; elle avoit un amant qui étoit ami de *Dunoyé*, & qui étoit au ſervice. *Dunoyé* eut occaſion de voir cette Demoiſelle, par rapport à ſon bon ami : elle étoit orpheline, & par conſéquent maîtreſſe d'elle-même, & n'avoit à ménager que quelques parents, deſquels elle attendoit du bien, & que *Dunoyé* eut l'adreſſe de mettre dans ſes intérêts. Le cœur de la belle n'étoit pas ſi aiſé à gagner, étant déjà prévenu en faveur d'un autre : *Dunoyé* avoit beau faire l'empreſſé, on ne lui accordoit que de l'eſtime, encore à condition qu'il ne s'en rendroit point indigne en trahiſſant ſon ami : il faiſoit d'abord le généreux là-deſſus, & redoubloit ſes ſoins officieux pour hâter le bonheur des deux amants ; mais en même-temps il travailloit à les ſéparer pour toujours ; il

avoit étudié l'humeur de la Demoiſelle : il ſavoit que ſes ſentiments étoient tendres & délicats, ainſi il l'attaqua par ſon foible, & n'eut pas peine à triompher, en lui perſuadant que ſon amant n'étoit pas auſſi fidele qu'elle l'avoit cru. On ſe perſuade auſſi aiſément les choſes qu'on craint que celles que l'on ſouhaite ; ainſi dès que la Demoiſelle eut conçu des ſoupçons contre ſon amant, on n'eut pas de peine à lui aigrir l'eſprit contre lui, & à donner un mauvais tour aux démarches les plus innocentes de ce pauvre garçon. *Dunoyé* trouvoit du crime dans toutes ſes actions, & mettoit à profit des apparences qui, comme on ſait, ſont ſouvent trompeuſes ; & comme la défiance ſe mêle toujours de tout, ce malheureux amant fit quelques démarches qui pouvoient paroître équivoques, & qu'on ne manqua pas de tourner du mauvais côté ; ce qui détermina la belle, & l'obligea à punir une prétendue inconſtance, par une infidélité très-réelle. Dès que *Dunoyé* vit les cartes aſſez brouillées, il s'offrit à la

belle pour ſervir d'inſtrument à ſa vengeance. Elle l'accepta, n'écoutant alors que ſon reſſentiment, & croyant cependant faire une très-bonne affaire du côté de l'intérêt, (car il avoit eu ſoin de s'établir ſur le pied d'un très-bon parti :) il avoit, diſoit-il, quarante mille écus en Provence, & les avoit conſtitués dans ſon contrat de mariage : il avoit outre cela feu & lieu dans *Paris*, & de grands biens à attendre de Madame ſa mere, qui devoit ſe charger de lui & des ſiens, & qui avoit une très-belle maiſon dans un des Fauxbourgs de cette Ville. Il avoit ſi bien perſuadé tout cela à ces bonnes ſœurs, & avoit ſi bien ſu les mettre de ſon parti, qu'elles conſeillerent toutes à la Demoiſelle de ſe tourner de ſon côté. L'amant eut beau venir en poſte pour rompre les meſures qu'on prenoit contre lui, il fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles, & obligé de s'en retourner, ſans qu'on voulût écouter ce qu'il pouvoit dire pour ſa juſtification : il étoit condamné ſans appel. *Dunoyé*

demeura maître du champ de bataille. Il fit présent à la Demoiselle d'une bourse où il y avoit deux cents demi louis,& d'un collier de trois cents pistoles : il la mena, dès qu'il l'eut épousée, chez la Dame sa mere, où l'on avoit tout récrépi, & où elle trouva une maison, qui quoiqu'un peu délabrée, auroit pourtant pu passer pour belle. Un repas assez propre lui donna encore une bonne idée de l'opulence de la Dame du logis; mais elle ne resta pas longtemps dans cette agréable erreur. A peine les jours de nôces étoient-ils passés, que la petite femme vit arriver un carosse rempli de Dames & de Messieurs. Cette troupe inconnue, qu'elle crut de la connoissance de sa belle-mere, entra sans façon dans une salle basse; & après quelque petits compliments de civilité, passa dans le jardin. La nouvelle mariée les y suivit. On se promena quelque temps ensemble : mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle vit arriver des bouteilles de vin, des pâtés, & tous les apprêts d'un régal, qui ne paroissoit pas

fait pour elle. Elle prit alors congé de la compagnie, qui parut fort aiſe de la voir partir, & ne fit nuls efforts pour l'arrêter. Elle fut dans ſa chambre rêver à cette aventure, où elle ne comprenoit rien : & dès que *Dunoyé* entra, elle lui en demanda l'explication, & il lui répondit, ſans ſe déferrer, que ſa mere avoit bien voulu prêter ce jour ſon jardin à ces perſonnes pour une partie, qui, quoiqu'elle eût l'air de partie de plaiſir, n'avoit pourtant pour but qu'une réconciliation entre parents, & étoit par conſéquent une bonne œuvre. Cette réponſe parut juſte, & la jeune femme s'en accommoda : mais le lendemain on vint détendre la tapiſſerie de ſa chambre. C'étoit une verdure très-propre, dont on lui avoit beaucoup exagéré le prix, & qu'elle trouvoit fort à ſon gré. Ce nouvel accident lui fit peine ; mais on l'appaiſa en lui diſant, que comme on approchoit de la Fête-Dieu, on étoit obligé de fournir des tapiſſeries pour la proceſſion, & qu'on avoit accoutumé de faire ſervir tous les ans celle-là à ce

ıint uſage. Il n'y avoit pas le petit mot
répliquer, auſſi n'y répliqua-t-on point:
ne vieille bergame fut ſubſtituée à la
lace de la verdure. La petite femme
uroit mieux aimé qu'on n'en eût point
ıis, afin qu'on eût eu plus d'empreſ-
ment de la lui rendre; mais on lui fit
omprendre qu'il faudroit qu'elle ſervît
ncore huit jours après pour la petite
ête-Dieu, & que ſa chambre ſeroit
op long-temps dégarnie; ainſi elle
iſſa tendre la bergame. Quelques jours
près Madame le *Normand*, tante de
unoyé, étant venue voir la jeune
mme, qui étoit incommodée, &
yant trouvé le collier ſur ſa toilette, le
iit ſans façon à ſon cou, & dit à une
erſonne du logis: ma niéce a préſen-
ment reçu ſes viſites, ainſi je crois
u'elle n'a plus que faire de ce collier.
a nouvelle mariée n'avoit point en-
ndu ce diſcours; ainſi elle fut fort
larmée lorſqu'elle ne retrouva plus ſon
ollier: elle crut qu'on le lui avoit volé,
elle auroit fait un bruit terrible, ſi
n ne lui avoit dit que Madame le *Nor-*

mand l'avoit pris. *Dunoyé* ajouta d'abord que c'étoit pour faire voir à un Jouaillier, & en acheter un de même. Cela passa encore : mais enfin *Dunoyé* ayant été faire un petit voyage, sa femme fut obligée, pendant son absence, de donner de l'argent à quelqu'un ; il fallut pour cela ouvrir un cabinet des Indes, où elle avoit enfermé sa bourse de deux cents demi-louis, & deux cents florins dont le Roi lui avoit fait présent quelques jours auparavant, pour une année de sa pension : elle avoit serré tout cela précieusement, & c'étoit à regret qu'elle se déterminoit à toucher à ce magot ; mais ce fut bien pis lorsqu'elle ne trouva que la bourse & les sacs. Tout étoit vuide, les oiseaux étoient dénichés, il ne restoit plus que les nids. Cette derniere aventure lui fit ouvrir les yeux. Le collier, ni la tapisserie, ne revenoient point ; & les prétendus parents brouillés faisoient tous les jours nouvelles parties dans le jardin : ainsi elle demanda aux Domestiques ce que tout cela signifioit, & ap-
prit

prit enfin que sa belle-mere n'avoit que la moitié de la maison & du jardin, & que le reste appartenoit en propriété à ceux qui venoient souvent y faire des parties : que la tapisserie avoit été empruntée pour la nôce, de même que le collier & les demi-louis, & que son époux avoit joué le reste de l'argent à l'Hôtel d'*Aumont*. Ce dernier fait fut attesté par un Valet qui avoit été témoin de la perte : ainsi la pauvre femme se trouva obligée de décompter. Elle a su ensuite que les quarante mille écus de *Provence* n'étoient établis que sur les brouillards de la riviere de Seine, & que *Dunoyé* avoit fait à sa mere un contre-billet de l'argent qu'elle s'étoit obligée de lui donner dans son contrat de mariage. Le Rotisseur qui avoit fait le repas des nôces, vint aussi fort humblement présenter son mémoire : le Tailleur, le Chapelier, la Blanchisseuse, & jusques aux mémoires pareils à celui de *Margot de la Plante*, dont il est parlé dans la Comédie du *Joueur*. Tout tomba sur le corps de la pauvre petite person-

ne, qui a été obligée de payer pour plus de dix mille francs de dettes, que ſon mari avoit contractées long-temps avant de la connoître, & même ſes fredaines. Heureuſe encore ſi elle n'en ſouffre que du côté de la bourſe! car, comme on dit, plaie d'argent n'eſt pas mortelle, & la chronique ſcandaleuſe veut qu'elle s'en ſoit reſſentie autrement. Quoi qu'il en ſoit, elle a pris ſon mal en patience, & ne s'eſt plainte à perſonne d'un mariage dont elle n'avoit lieu de ſe prendre qu'à elle-même, & dont elle ne devoit accuſer que ſa trop grande crédulité. Elle a dit à ceux à qui elle a pu parler librement, qu'elle n'auroit jamais pu être la dupe d'un autre que d'un Pariſien, contre leſquels elle n'étoit nullement ſur ſes gardes, ne croyant pas que ſi loin des bords de la *Garonne*, on eût pu trouver des *Gaſcons*. Voyez pourtant qu'on en trouve par-tout, & qu'il faut ſe défier de tout le monde. Elle a mené ſon époux dans ſes biens en *Province*, & on dit que malgré la tromperie qu'il lui a faite,

elle ne laisse pas de bien vivre avec lui, & de lui procurer mille agréments dans ce Pays, par les Protecteurs qu'elle a à la Cour : ainsi je trouve que *Dunoyé* est encore plus heureux, par rapport à la personne, que par le bien, quoique, comme je vous l'ai dit, elle lui ait donné plus de cinquante mille écus. Il lui a promis une grande fidélité, & de renoncer pour elle à la passion du jeu ; mais je doute qu'il lui tienne parole : car, comme vous savez, qui a bu, boira, & ainsi du reste. Nous avons ici Madame la Marquise de *Girardin*, veuve du Marquis de *Leri*, que vous avez connu autrefois. Et puisque je suis en train de parler de mariages, il faut que je vous conte de quelle maniere se fit le sien ; cela est assez particulier. Elle est fille de condition, d'une des meilleures maisons de *Lorraine*. Le Marquis de *Leri*, qui étoit dans ce Pays, lui conta ses raisons ; elle fit tout ce qu'elle put pour le bien engager, le trouvant un très-bon parti : mais il n'avoit garde de vouloir donner dans le Sacrement. La

Demoiſelle n'avoit que ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel pour toute dot, & il faut autre choſe en ménage ; ainſi l'affaire ne ſe feroit jamais faite, ſi d'habiles gens ne s'en fuſſent mêlés. On fit boire le Marquis : c'étoit ſon foible ou plutôt ſon fort ; car j'ai oui dire, qu'ayant été envoyé pour quelque négociation à *Cologne*, il avoit triomphé des *Allemands* le verre à la main ; qu'on l'avoit déclaré vainqueur des vainqueurs ; & que lui ayant encore propoſé, lorſqu'il monta à cheval pour revenir en *France*, de boire le vin de l'étrier, il n'avoit point refuſé de prêter le colet, & avoit dit que le vin de l'étrier devoit ſe boire dans une botte ; on lui en apporta en même-temps une toute pleine, qu'il vuida de la meilleure grace du monde. On garde encore cette botte dans l'Hôtel-de-Ville de *Cologne*, où on l'a érigée en trophée à l'honneur du Marquis de *Leri*. Ainſi je n'ai pas tort de dire que c'étoit ſon fort que de boire. Cependant il fut pris par-là ; ſans doute que l'amour aida au vin à remporter cette

victoire. Dès que le Marquis en eut pris autant qu'on le souhaitoit, & qu'animé par la présence de la Demoiselle on lui eut fait dire qu'il vouloit se marier avec elle, on ne lui laissa plus le temps de s'en dédire. Un Prêtre qu'on avoit aposté exprès, prononça au plus vîte le fatal *Ego conjungo vos.* Tout cela se fit en présence de bons témoins. On continua ensuite à boire jusques à perdre la raison : & quand celle du Marquis fut tout-à-fait troublée, on le mit dans un bon lit, où la Demoiselle se plaça un moment après. Il n'eut garde de s'appercevoir de cela, & il dormit tout d'une piece jusques au matin. Mais quand à son réveil, & lorsque les fumées du vin furent un peu appaisées, il se vit couché auprès de sa Maîtresse, il crut que cela s'étoit fait par enchantement, & lui dit d'un ton de surprise : hé ! mon Dieu ! Mademoiselle, hé ! que faites-vous-là ? Mon devoir, répondit-elle. Le Marquis, que cette réponse intriguoit terriblement, & qui croyoit qu'elle s'éloignoit au contraire de son devoir par

une démarche auſſi cavaliere, la pria de s'expliquer plus clairement, & elle lui dit alors qu'elle étoit ſa femme, & qu'ils s'étoient mariés la veille. Il n'en crut rien; mais cependant les attraits de la belle & l'occaſion l'obligerent d'agir tout comme s'il l'avoit cru, & par-là il rendit le mariage indiſſoluble. Les parents de la belle vinrent le féliciter dans la chambre; & ce qu'il avoit regardé comme un jeu, ſe trouva un affaire ſi ſérieuſe, qu'il n'a jamais été en ſon pouvoir de la rompre. On auroit cru qu'après que le vin lui avoit joué un pareil tour, il auroit dû le haïr; mais point du tout, le Marquis n'a point eu de rancune contre lui: il en a bu juſqu'à ſa mort, & l'on prétend que le grand uſage qu'il en a fait l'a hâtée. Sa veuve eſt venue briller ici quelque temps, logée à l'*Hôtel de Briſſac*, dans la rue des *deux Ecus*, & ſe donnant de grands airs de Marquiſe. Je ne la crois pas en grande liaiſon avec la famille de ſon défunt époux, dont il ne reſte plus ici que l'Abbé, qui eſt un des plus redou-

tables buveurs qui ſoit dans tout l'empire bachique. Mais à propos de l'Abbé *Girardin*, un Gentilhomme de *Montpellier*, qui eſt revenu autrefois de *Conſtantinople* avec lui, m'a rendu ces jours paſſés une grande viſite à votre occaſion : c'eſt un nommé M. de *Curvalle*, dont la femme à été, à ce qu'il m'a dit, de vos bonnes amies à *Montpellier*. Je lui ai fait bien des honnêtetés à votre intention, dont je vous diſpenſe pourtant de me tenir compte; car j'en ai été bien dédommagée par lui-même. J'avois oui parler confuſément de ſon hiſtoire ; & dès qu'il m'eut dit ſon nom, j'eus grande envie qu'il me la contât ; je n'oſois le lui propoſer d'abord ; & pour avoir occaſion de l'y engager, je le retins à dîner chez moi. Il étoit juſtement venu me voir à ma toilette ; ainſi je ne fis pas de façon pour l'arrêter ; il n'en fit pas non plus pour reſter : il regarda cela comme un haſard de *Gaſcon*, que les gens de ce pays ont accoutumé de mettre à profit. Je lui fis boire du vin de Champagne

tel que vous ſavez qu'on le boit chez moi, & je lui demandai pour entrer en matiere, s'il en avoit bu d'auſſi bon en *Turquie*. Il me répondit que non. Une réponſe auſſi laconique ne m'accommodoit point; je redoublai la doſe, & dès la ſeconde bouteille, M. de *Curvalle* commença à ſe mettre en train : il me dit qu'il étoit d'une des meilleures familles de *Montpellier*, & qu'il avoit épouſé par inclination une très-jolie perſonne qui avoit l'honneur d'être connue de vous. J'avois déjà oui dire tout cela; mais, ce que je ne ſavois point & qu'il m'apprit, c'eſt qu'il avoit été extrêmement jaloux, & que pluſieurs années de mariage, ni une nombreuſe famille n'avoient point pu diminuer cette tendre délicateſſe qu'on ne trouve que dans les amants, & qui lui cauſoit toutes ces jalouſies : il n'en témoignoit rien à ſa femme, qui de ſon côté n'apportoit aucun ſoin pour guérir un mal qu'elle ne connoiſſoit pas. Les Dames de ce Pays ont, dit-on, des manieres fort libres; vous le ſavez mieux que moi,

ainſi elles donnent aiſément matiere à la jalouſie ; & celle de M. de *Curvalle* devint ſi forte, que ne pouvant plus y tenir, il prit le parti de s'éloigner, & s'en alla en *Turquie*. La Méditerranée facilite ces ſortes de voyages. Celui de M. de *Curvalle* fut heureux : il arriva bientôt à *Conſtantinople*, & trouva le ſecret de plaire au Grand-Viſir, qui lui promit d'être ſon Patron, à condition d'arborer le turban, & de ſubir les autres cérémonies auxquelles la Loi de Mahomet engage. M. de *Curvalle* ſentit d'abord de la répugnance à cela ; mais l'ambition la lui fit ſurmonter. Il étoit réſolu à ne plus retourner dans ſon Pays, & l'envie de faire une fortune éclatante dans celui-là, & de ſe venger par-là des ſujets qu'il croyoit avoir de ſe plaindre de ſa femme, le déterminerent à ſe faire Renégat. On le promena en pompe par toute la Ville de *Conſtantinople*, & tous les bons Muſulmans ſe rejouirent de l'acquiſition de ce nouveau proſélyte de l'Alcoran. On lui donna le commandement d'une Frégate : le Viſir le prit ſous

ſa protection, & il avoit tout l'air de faire une grande fortune, ſi ce malheureux Miniſtre de la Porte Ottomane n'avoit pas été étranglé devant *Bude.* C'eſt ainſi que périſſent ordinairement tous les Viſirs. Les eſpérances de M. de *Curvalle* périrent avec celui-là, & il ne lui reſtoit plus que le regret d'avoir abandonné le Chriſtianiſme, lorſqu'un nouvel Ambaſſadeur de *France* arriva à la Porte. On l'envoyoit à la place de M. *Girardin*, qui étoit mort dans ce Pays-là, & il avoit avec lui des gens qui connoiſſoient la famille de M. de *Curvalle*, & qui crurent faire une bonne œuvre en tâchant de le ramener de ſon égarement: pour y parvenir, ils lui exagérerent l'affliction que ſa femme avoit eue de ſon départ; & quand elle avoit appris ce qu'il avoit fait, on lui perſuada qu'elle avoit penſé en mourir; & enfin à force de lui parler de l'amour qu'on prétendoit que ſa femme avoit pour lui, on ralluma tout celui qu'il avoit eu pour elle; on l'engagea à rentrer dans ſon devoir, & dans le giron de l'Egliſe.

Cette résolution prise, il ne fut pas mal-aisé de l'exécuter. L'Abbé *Girardin* partoit pour ramener sa belle-sœur & le corps de son frere en *France*. M. de *Curvalle* fut reçu dans son Vaisseau, & y fut en sûreté jusques au départ, malgré tout le vacarme que vint faire une petite *Turquesse* qu'il avoit épousée dans ce Pays, & qui crioit comme une enragée, disant qu'elle vouloit qu'on lui rendît son *Aga*. On n'eut point d'égard à ses cris; M. de *Curvalle* n'en fut nullement touché, il étoit trop enflammé pour son ancienne femme. On mit à la voile; & les vents secondant ses desirs, le pousserent bientôt du côté où son cœur l'entraînoit. Il arriva à *Montpellier* plus amoureux que jamais, & n'eut pas de peine à faire sa paix avec sa femme & avec l'Eglise; l'une & l'autre le reçurent à bras ouverts, & il ne fut plus parlé de son apostasie : mais ses inquiétudes le reprirent quelque temps après, & il a fait depuis un voyage à *Siam*. On prétendoit qu'il y avoit embrassé le Paganisme; mais c'est de quoi

il ne convint pas. Voilà tout ce que j'ai pu ſavoir de lui. Je lui demandai s'il n'avoit pas de regret à ſa femme de *Turquie*, & comment elle étoit faite : il me répondit qu'elle étoit très-jolie, qu'elle avoit pour nom *Fatima*, agée d'environ quatorze ans ; mais qu'il n'avoit jamais pu l'aimer, & ne s'étoit déterminé à l'épouſer que parce qu'elle lui avoit apporté une maiſon en dot : choſe très-conſidérable dans ce Pays, où on a de la peine à acquérir des maiſons. Elles ne ſont pas ſi rares ici : on en bâtit tous les jours de nouvelles ; & quand vous reviendrez, vous trouverez *Paris* d'un tiers plus grand qu'il n'étoit quand vous en êtes partie. Je ne ſais où l'on trouvera du monde pour remplir tout cela, car la guerre en conſume beaucoup, & je crois que la miſere fera déſerter les autres. On eſt ruiné par les banqueroutes ; & un homme du Pays où vous êtes, vient depuis peu d'en faire une de pluſieurs millions qu'il a, dit-on, emportés hors du Royaume : tout le monde crie contre lui, & l'on doute

doute qu'il puiſſe trouver de la protection nulle part, parce que par ce contre-coup les Négociants des Pays étrangers ſe trouvent intéreſſés dans la banqueroute, qui a cauſé ici celle de M. de *Meuve*, & de quantité d'honnêtes gens qu'il a ruinés & réduits à la cruelle néceſſité de ruiner les autres. Je crois que ſi on le tenoit ici, on lui feroit un mauvais parti; auſſi a-t-il pris ſoin de décamper : ſi vous en ſavez des nouvelles, vous me ferez plaiſir de m'en donner, car j'y ſuis intéreſſée comme bien d'autres. Il eſt Lyonnois d'origine, Imprimeur ou Libraire de profeſſion & de famille; ainſi vous en aurez ſans doute entendu parler, car il a trouvé le ſecret de faire parler de lui auſſi bien que celui qui brûla le Temple de Diane à Epheſe, & à-peu-près ſur le même ton. J'attends donc une relation de votre façon ſur ſon chapitre. Les miſeres du temps préſent me font ſouvenir d'un placet qui fut préſenté autrefois à Sa Majeſté, & je crois qu'elle en recevroit beaucoup de cette nature à l'heure qu'il

eſt, ſi elle étoit d'humeur d'y répondre auſſi favorablement qu'elle fit à celui-là. Le voici.

PLACET AU ROI.

IL ne m'eſt pas permis d'entrer dans vos affaires,
Sire; ce ſeroit trop prendre de liberté :
Cependant l'autre jour rêvant à mes miſeres,
Je calculai le bien de votre Majeſté.
Il vous revient par an cent millions de rentes.
Cent millions valent cent mille écus par jour.
Cent mille écus en font quatre mille par heure.
Pour réparer les maux preſſants
Que le tonnerre a fait à ma maiſon des champs,
Ne ſaurois-je obtenir, *Sire*, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre temps?

Il l'obtint, & j'eſpere que j'obtiendrai auſſi de vous la grace de me croire, Madame, votre très-humble ſervante.
A Paris, ce.



LETTRE LI.

COMME j'ai laiſſé paſſer près de trois ans ſans répondre à votre derniere Lettre, & que c'eſt à-peu-près le temps que l'on met à faire le tour du monde, vous vous attendez ſans doute, Madame, à recevoir des nouvelles des Antipodes, ou tout au moins de la *Paleſtine*, où j'ai dit autrefois en badinant, que je pourrois bien un jour m'aller promener. Il me ſemble même qu'il n'y a qu'un voyage d'auſſi long cours qui puiſſe excuſer ma pareſſe : le mien n'a pourtant pas été tout-à-fait ſi long : je n'ai eſſuyé ni tempête ni naufrages, & je n'ai pas été plus loin que *Aix-la-Chapelle*, d'où je vous écris aujourd'hui. Voyez ſi vous êtes d'humeur de me pardonner mon ſilence, qui n'eſt pas auſſi criminel qu'il le paroît, & dans lequel le cœur n'a point péché : j'ai toujours eu deſſein de vous écrire ; mais tantôt

je voulois avoir quelque chose de joli à vous mander, ce qui ne se trouvoit pas souvent sur ma route; tantôt une indisposition ou un prompt départ d'un lieu à un autre, ou quelqu'autre obstacle de cette nature m'empêchoit de suivre mon inclination, & de m'acquitter de mon devoir. Mais pourquoi alléguer des excuses qui vous paroîtront foibles, & que je ne saurois moi-même donner pour bonnes? Il vaut mieux convenir que j'ai eu tort. J'en conviens aussi, & pour aggraver mon crime, je vous dirai même que j'ai été assez près de *Paris*. Vous ne manquerez pas de dire que je devois me détourner un peu de mon chemin pour vous y venir voir; mais outre qu'il n'est pas aisé de se dérouter ainsi, lorsqu'on voyage pour des affaires, & que l'on a ses journées marquées: outre cela, dis-je, ne pouvant pas rester long-temps avec vous, ç'auroit été s'exposer à de nouveaux chagrins: ainsi il est plus prudent, ce me semble, de reculer, comme on dit, pour mieux sauter; & je n'ai pas mal

fait de prendre ce parti : mais j'ai eu tort de ne pas vous écrire de *Rheims* ; il falloit vous avoir envoyé du vin de *Champagne* : mais ne parlons plus de ce qu'il falloit faire, & parlons de ce que j'ai fait. Jamais route ne fut plus ennuyeuſe que la mienne. Mon mari jugea à propos de prendre la plus longue : il eut ſans doute ſes raiſons pour cela ; & le ſéjour que nous avons fait dans la plupart des Villes par où nous avons paſſé, me le perſuade ainſi. Sans chercher à les pénétrer, je vous dirai ſeulement que je fus de *Lyon* à *Mâcon*, de *Mâcon* à *Châlons-ſur-Saône* ; delà à *Dijon*, enſuite à *Chaumont* en *Baſſigni*, à *Châlons* en *Champagne*, à *Rheims*, à *Retel*, à *Sedan*, à *Dinant*, *Namur*, *Hui*, *Liege*, *Limbourg* ; & qu'après avoir fait un ſi long détour, & avoir été près de deux ans à le faire, j'arrivai enfin à *Aix-la-Chapelle*, où je ſuis depuis ce temps. Mais vous voulez, ſans doute, un récit un peu plus circonſtancié ; & un voyage auſſi long ne doit pas être conté en quatre lignes ; c'eſt

pourquoi je reviens ſur mes pas ; & pour faire les choſes dans l'ordre, je retourne à *Lyon*, d'où, comme je vous l'ai déja dit, je fus à *Mâcon*. Je ne mis qu'un jour à ce petit trajet, que nous fimes le plus agréablement du monde, dans un bateau qu'on appelle la Diligence. Il étoit rempli de perſonnes qui alloient à *Paris*, & auxquelles, je vous avoue franchement, que je portois envie. Mais comme on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut dans ce monde, je fus obligée de prendre d'un autre côté, & de leur fauſſer compagnie à *Mâcon*. Nous paſſâmes, avant que d'y arriver, devant cette belle maiſon de campagne que le défunt Archevêque de *Lyon* fit bâtir, & à laquelle il donna ſon nom de *Neuville*. Nous vîmes auſſi la Ville Capitale de la Principauté de *Dombes*, où M. le Duc du *Maine*, héritier de feue Mademoiſelle de *Montpenſier*, a droit de battre monnoie, & nous entrâmes enfin dans la belle Ville de *Mâcon*, Capitale du *Mâconnois* en *Bourgogne*, & fort voiſine de la *Breſſe*.

Elle eſt ſituée ſur la *Saône* qu'on traverſe avec le ſecours d'un Pont de pierre un peu moins beau que le Pont-Neuf & le Pont-Royal de *Paris*, & moins beau que le Pont de *Lyon*, que je venois de quitter. Auſſi n'y a-t-il nul rapport entre ces Villes : le ſeul agrément de cette derniere eſt qu'on y boit de très-bon vin. Mais comme cet agrément regarde moins les Dames que les Meſſieurs, je n'en trouvai pas beaucoup dans ce lieu : je me retranchai à manger du *Cotignac*. J'avois vu ſur les tablettes des Allemands, voyageurs de ma connoiſſance, entr'autres annotations : *étant à Mâcon, manger du Cotignac*. Ainſi je profitai de l'avis, & j'en mangeai tout mon ſou. J'eus le ſort dont on flattoit la future épouſe de Tartuffe. Je fus en ſociété avec Madame la Baillive, Meſdames les Elues. (Car *Mâcon*, afin que vous le ſachiez, a Bailliage & Election, un Collége de Jéſuites, & un bon Evêché, qui releve de celui de *Lyon*. Un autre diroit Suffragant; mais je n'aime pas à me ſervir de

grands mots.) Toutes ces Dames me parurent polies & honnêtes ; & je n'eus que lieu de m'en louer. Je manquai pourtant de me faire une terrible affaire dans ce Pays ; car étant allée au Sermon d'un Cordelier, dont on m'avoit parlé comme d'un fort grand Prédicateur, & que je ne trouvai pas tel, j'eus l'imprudence d'en dire mon sentiment. Le Moine à chapeau gris ne s'accommoda pas de ma sincérité, & il ne tint pas à sa Révérence Cordeliere que je ne fusse traitée d'hérétique. Voici le cas : il nous conta, entr'autres choses, dont nous nous serions fort passés, qu'un jour dans un cercle composé de gens d'esprit, après avoir agité plusieurs questions, on demanda quelle étoit la chose la plus forte qu'il y eût au monde ; là-dessus chacun dit son opinion : les uns soutinrent que c'étoit le vin ; & je crois entre nous que le bon Pere auroit bien décidé pour celle-là ; car ceux de son Ordre s'exposent souvent à sentir le pouvoir de cette liqueur. Mais comme il n'expliquoit que les sentiments d'autrui,

ne nous fit pas l'honneur de nous aprendre le sien, dont il étoit aisé de se outer. Il dit donc que l'on prétendoit, u que l'on avoit prétendu, qu'il n'y voit rien de plus fort que le vin, parce u'il dérangeoit la raison, & causoit ouvent des désordres terribles. D'autres dirent que rien n'étoit si fort que es armes, puisque par elles *Alexandre* voit fait la conquête de l'Univers. On rétendit ensuite, avec plus de raison, ue la force du vin & des armes devoit éder à celle du Pape, qui étant aulessus des Rois, peut les déposséder & onner leurs Royaumes à d'autres, comne le cas est déjà arrivé. Pendant que e Pere nous faisoit tous ces contes, je âillois d'une grande force : mais par nalheur j'avois pris du café avant que e sortir du logis, & il me fut impossile de dormir; si bien que cet ennuyeux ermon m'ayant mise de mauvaise humeur, je dis à une Dame qui étoit auprès de moi, que notre Prédicateur ne avoit ni la carte ni la chronologie; u'il avoit dépaysé la scene, & changé

terriblement les temps, puisque lorsque la question dont il parloit avoit été proposée, les Papes étoient encore bien loin, & ne vinrent que long-temps après. La Dame à qui j'avois parlé fit part de ma remarque à une autre, cette autre à sa voisine, & en un instant la moitié de l'Eglise sut que le Prédicateur ne savoit ce qu'il disoit. Je ne fus pas plutôt chez moi, qu'un Abbé, qui se piquoit d'esprit, vint me demander raison de ma critique. Je la trouvai dans le troisieme livre d'Esdras, où je lui fis voir que c'étoit sous le regne de *Darius*, & pendant que ce Prince dormoit, que trois de ses favoris avoient fait cette dissertation, & que *Zorobabel* ayant décidé pour les femmes, son sentiment avoit remporté le prix de la dispute. Ainsi, dis-je, comme *Darius* étoit Roi de *Perse*, & que cet Empire a précédé celui des *Grecs*, comme les *Grecs* ont précédé les *Romains*, vous voyez bien, Monsieur, que les Papes n'avoient garde d'être en nature pendant ce temps, puisque la Ville qu'ils

ont toujours habitée n'étoit pas encore bâtie, & que Saint *Pierre*, dont ils sont les successeurs, ne nâquit que bien des siecles après. Mon raisonnement parut juste, & l'ignorance du Moine incontestable. On lui en fit honte; & pour se venger de mon savoir, il voulut m'en faire un crime, disant que je ne pouvois pas savoir si bien la Bible, à moins d'avoir été Huguenotte; il soutint même qu'il falloit que je la fusse encore, puisque je m'étois en quelque maniere opposée à ce qu'il avoit dit en faveur de la grandeur Papale, & que j'avois empêché, par des critiques plus vaines qu'utiles, le respect qu'il vouloit inspirer aux peuples pour Sa Sainteté. Bien me valut alors que mon mari étoit connu, & que mon nom n'étoit point suspect. Sans cela, je vous assure que le vindicatif Prédicateur m'auroit joué quelque mauvais tour; car comme il y a eu beaucoup de Protestants dans ce Pays, les Moines y parlent fort haut, & font trembler ceux qui sont assez malheureux pour avoir le péché originel.

Ils ne ſont pas tout-à-fait ſi abſolus dan
un Pays où j'ai été autrefois, qu'o
appelle le *Querigut*; il eſt habité par de
Miquelets qui ne connoiſſent d'autr
juſtice que celle qu'ils font eux-mêmes
& qui, lorſqu'un Prédicateur s'ingér
de les cenſurer un peu trop vivement
le jettent, à coups de pierres, de l
chaire en bas. Cela eſt arrivé dans l
temps que j'étois à *Quillan*, qui n'e
pas loin du *Querigut*. Il ne faut pou
cela que deux ou trois ſéditieux qui
lorſque le Sermon ne leur convient pas
diſent : voilà un drôle qui parle bie
librement! Faiſons-le ſauter de la Chair
en bas? La populace, amie du déſor
dre, applaudit d'abord, & le pauvr
Orateur voit fondre ſur lui une grêle d
cailloux, à moins qu'il n'évite la lapi
dation par des complaiſances criminel
les, & en flattant les vices de ſes Au
diteurs, dont les maximes ne ſont pa
les plus Chrétiennes du monde. On au
roit beau leur envoyer des Dragons
comme on a fait aux Huguenots, ils en
ti.croient bientôt parti; & les rochers
inacceſſibles

inacceſſibles à tous autres qu'à eux & aux chevres, leurs fourniſſent des aſyles aſſurés. Monſieur de *Louvois* ſe mit ſous leur protection dans le voyage qu'il fit de ce côté : & dès que le Bailli lui eut proteſté qu'il ne couroit aucun riſque, il ſe le tint pour dit, comptant bien que toute l'Armée d'Eſpagne n'auroit pu l'attaquer dans de pareils retranchements, & au milieu de gens auſſi déterminés que ceux-là. Mais pour revenir à mon Prédicateur de *Mâcon*, je vous dirai qu'il fut obligé de rengaîner ſon malin vouloir, & que ne me trouvant nullement ſuſpecte de huguenotiſme, j'échappai à ſa vengeance. Mon mari finit les affaires qui l'avoient obligé de s'arrêter dans cette Ville, où il ne m'arriva point d'autre aventure, & d'où je fus à *Châlons* qu'on appelle *Châlons ſur-Saône*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre *Châlons* dont je vous parlerai enſuite : celui dont il s'agit à préſent eſt en *Bourgogne*. C'eſt une Ville d'aſſez bon air, Capitale d'un petit Pays qu'on appelle le *Châlonnois*. Elle eſt fortifiée,

il y a une Citadelle, un Evêché, & une pépiniere de Carmes, qui en fournit à une grande partie du Royaume; car j'ai remarqué qu'ils nous viennent presque tous de ce Pays; & j'y en ai tant vu, que si je n'avois pas su la carte de la *Terre-Sainte*, & que le *Mont-Carmel* étoit en *Judée*, je l'aurois cru voisin de *Châlons*, & j'aurois pris la *Saône* pour le *Jourdain*, en voyant sur ses bords tous ces successeurs du Prophete *Elie*. Il ne m'est rien arrivé dans cette Ville qui mérite votre curiosité. J'y ai reçu des visites; j'en ai rendu; j'ai fait bonne chere, car le Pays est propre à cela; & après un séjour où mon inclination a eu moins de part que des raisons plus essentielles, j'ai quitté *Châlons* pour *Dijon*, & je n'ai pas perdu au change : car *Dijon* est une grande & belle Ville, Capitale de la *Bourgogne*. C'est-là que siege le Parlement de cette Province, érigé par le Roi *Louis XI* l'an 1476. Il y a outre cela une Chambre des Comptes, une Cour des Monnoies, & un Présidial dont

la Jurifdiction s'étend affez loin. Cette Ville eft fituée fur la riviere d'*Ouche*, défendue par un Château fortifié : elle eft remplie de belles maifons. On y voit de très-belles Eglifes, on y trouve quantité de perfonnes de condition; car il y a beaucoup de Nobleffe dans ce Pays, & le Parlement en attire fort fouvent auffi d'ailleurs. Je m'y divertis beaucoup mieux que je n'avois fait à *Mâcon* & à *Châlons*, & j'y vis une chofe que je n'avois jamais vue ailleurs; car allant rendre vifite à une Confeillere du Parlement, qui comme tous les autres, avoit été chez moi, & avec laquelle j'étois demeurée en refte, on me dit qu'elle étoit indifpofée, & l'on me conduifit dans un appartement magnifique : la Dame étoit fur un lit d'ange; elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe : fa gorge étoit découverte; & l'attitude dans laquelle elle fe tenoit, en faifoit voir toute la beauté. Je m'approchai de cette aimable malade. Mais quelle fut ma furprife, quand je

vis qu'elle badinoit avec un ſerpent qui étoit attaché à ſon bras avec un ruban couleur de feu, aſſez long pour lui laiſſer la liberté de ſe promener ſur le lit! Je fis un cri effroyable à cet aſpect; & l'horreur que l'on a naturellement pour ces ſortes d'animaux me fit frémir. Mais la Dame me dit que je n'avois rien à craindre; que ſon ſerpent ne me feroit point de mal; & après lui avoir donné un petit coup, comme on auroit fait à un joli épagneul, elle lui dit de dormir, & ce docile animal ſe gliſſa dans ſon ſein, où un moment après il parut effectivement endormi. Je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Mais enfin, après m'être un peu raſſurée: Madame, dis-je à la malade, trouvez bon que je vous demande d'où vient que vous vous familiariſez ainſi avec une bête auſſi venimeuſe, & comment vous pouvez faire pour vous garantir de ſon venin; car je vous avoue que je tremble pour vous, & que je crains que votre ſerpent favori ne vous morde le ſein, comme fit celui dont Eſope nous a conté l'aven-

ture, & qu'il nous donne pour l'emblême de l'ingratitude. Enfin j'ai toujours oui dire que le commerce de ces messieurs n'étoit pas sûr, & je n'avois encore vu personne qui s'en fût accommodé. Vous avez raison, Madame, dit alors la malade; & si ce que vous voyez aujourd'hui vous paroît extraordinaire, le sujet ne l'est pas moins; & il est à propos que je vous le conte, afin que vous excusiez la bisarrerie de mon goût. Sachez donc, continua-t-elle, que quoique je ne sois pas fort aimable, je n'ai pourtant pas laissé de plaire, & qu'un des plus jolis cavaliers de notre Province m'a aimée à la folie. Son mérite & sa constance m'engagerent à répondre à sa passion; & après cinq ans de soins & de tendresse, je me déterminai à l'épouser. Les mesures furent prises pour cela, & le temps marqué au retour de la Campagne, que mon amant ne pouvoit pas se dispenser de faire. Il partit avec l'assurance que je lui donnai d'être à lui: & quoique cette assurance lui donnât de la joie, il partit pourtant fort affligé,

& me laiſſa auſſi triſte qu'il l'étoit. Comme les termes où nous en étions me diſpenſoient de me contraindre avec lui, je lui laiſſai voir toute ma douleur; & après nous être dit tout ce que deux perſonnes qui s'aiment ont accoutumé de dire en pareil cas, nous convînmes qu'à certaines heures du jour nous penſerions l'un à l'autre, & que nous nous retirerions en particulier dès que l'heure ſonneroit, pour ne nous occuper pendant le temps marqué, que de notre tendreſſe : après quoi mon amant m'aſſura que, s'il étoit tué, il me le feroit ſavoir dans le moment à coup ſûr, & que j'en aurois des ſignes aſſurés. Il partit, & je fus toujours aſſidue à ces rendez-vous, auxquels je ne crois pas qu'il ait manqué. Mais ce qui va vous ſurprendre, c'eſt qu'un jour, entendant ſonner cinq heures après midi, je quittai, ſelon ma coutume, la compagnie qui étoit chez moi pour aller rêver dans le jardin : je m'aſſis ſous un pavillon couvert de jaſmins, & après y avoir reſté quelque temps, je vis un ſerpent

blanc comme de la neige, & tel que vous venez de le voir, qui me regardoit tendrement : Je fis d'abord un grand cri. On courut à moi, & l'on voulut tuer le ſerpent. Je m'y oppoſai; & après avoir fait attention ſur la maniere dont il s'étoit trouvé, car je ne l'avois point vu entrer, & il n'y étoit pas avant moi, puiſque je ne m'en étois pas apperçue, quoique j'euſſe tourné la vue de tous les côtés de ce petit pavillon; je ne doutai point que mon amant ne fût mort, & que ce ne fût-là le ſigne qu'il m'avoit promis. Dans cette penſée, je pris ce ſerpent ſous ma protection; & le regardant comme un gage de la tendreſſe de ce que j'aimois le plus au monde, il me devint infiniment cher. Mes conjectures ne ſe trouverent que trop juſtes, & quelque temps après j'appris que mon amant avoit été tué le même jour & à la même heure que le ſerpent s'étoit apparu à moi. Après tout ce que je viens de dire, vous comprenez aiſément quelle fut mon affliction. On crut qu'il m'en coûteroit ou l'eſprit ou la vie :

mais le temps, ce grand maître de toutes choſes, rendit enfin le calme à mes eſprits ; & comme je vis bien qu'il n'y avoit plus de retour chez les morts, je renouvellai commerce avec les vivants, & j'épouſai Monſieur de *** ; mais ce fut à condition qu'il me permettroit de garder toujours mon cher ſerpent, qui avoit été mon unique conſolation, & que je n'aurois pas quitté pour le plus grand Roi du monde. Comme Monſieur de *** étoit fort amoureux de moi, il me promit tout ce que je voulus ; & comme il étoit fort honnête homme, il me tint tout ce qu'il m'avoit promis. Je le perdis peu de temps après, j'en fus très-affligée, & je m'en conſolai avec l'époux que j'ai à préſent ; car j'avois éprouvé qu'il n'eſt rien qui conſole ſi bien d'un mort qu'un vivant. Monſieur de *** voulut bien ſubir la loi de ſon prédéceſſeur, ſans quoi il n'y auroit rien eu à faire pour lui. Le ſerpent conſerva toujours ſes droits : la planche étoit déjà faite ; & quand j'épouſerois douze maris les uns après les autres,

cela ne souffriroit pas la moindre difficulté. Vous méritez, dis-je alors, Madame, que l'on ait pour vous une complaisance aveugle : & celle de Messieurs vos époux marque bien la force de leur amour ; mais je ne sais si à leur place j'aurois pu la pousser si loin. Car enfin si *Sarrasin* a voulu mettre martel en tête à notre bon Père *Adam* sur le chapitre d'un serpent, vous jugez bien que le commerce du vôtre auroit dû leur donner de la jalousie, & pour peu qu'ils eussent du penchant à croire la Métempsycose, ils devroient s'imaginer que c'est l'ame de leur rival qui anime cet animal, ou du moins, sachant qu'il vous est venu de sa part, ils pourroient se persuader qu'il vous parle toujours en faveur de ce défunt, & se défier de ses conseils, puisque ceux de son espece n'en ont jamais donné que de très-pernicieux. Après cela, ajoutai-je, le tout ne se dit que pour briller, & je crois que vous avez trop de raison pour croire que les morts puissent envoyer des ambassadeurs, & pour regarder votre pe-

tite excellence rampante ſur ce pied. Je ne vous dis point ce que je crois, répondit cette Dame, je vous ai conté le fait, & vous conclurrez ce qu'il vous plaira. Vous voyez mon ſerpent, on peut vous dire qu'il y a ſix ans que je l'ai, & que, contre le naturel de ceux de ſon eſpece, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même choſe, & je ſortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je viſſe tout ce qu'il ſavoit faire. Elle ſiffla à demi bas, il s'éveilla, fit mille ſingeries; après quoi on ouvrit une boëte de vermeil qui étoit pleine de ſon, dont il ſe régala. Voilà qui paroîtra incroyable, & vous devez pourtant le croire, puiſque cela eſt auſſi sûr que je ſuis votre, &c. *A Aix-la-Chapelle, ce.*

LETTRE LII.

JE veux bien oublier votre oubli, Madame ; & puiſque vous vous accuſez, il ne ſeroit point généreux à moi de ne point vous excuſer : je n'appuyerai pas même beaucoup ſur cet article, de peur que vous ne me reprochiez auſſi, à votre tour, le peu d'empreſſement que j'ai eu à me plaindre de votre ſilence, & la patience avec laquelle je l'ai ſouffert : car ſuivant les regles de la belle amitié, je devois vous avoir écrit, n'eût été que pour vous chanter pouille. Vous voyez que je préviens tout ce que vous pourriez me dire, afin de vous épargner la peine ou le plaiſir de gronder ; & quoique vous ayez tort la premiere, je conſens que nous ſoyons quittes. Voilà donc la paix faite. Mais je ne vous pardonne qu'à condition, comme dit *Scarron*, que vous n'y retournerez pas ; & que, pour me dédommager de l'inter-

ruption de notre commerce, vous me rendrez compte de tout ce qui vous eſt arrivé pendant ce temps. J'ai vu avec plaiſir ce que vous avez commencé de m'en dire; & je ne doute point que le reſte de votre route ne ſoit auſſi agréable & conté auſſi agréablement. Je n'ai pu m'empêcher de rire de la folie du Cordelier, qui vouloit vous punir de ſon ignorance; & je plains fort les pauvres Huguenots qui en ſouffrent à tous égards. Le goût de votre Conſeillere de *Dijon* me paroît un peu biſarre, & je ne crois pas que ſa tendreſſe pour les ſerpents lui donne bien des rivales. Ces animaux rampants ſont l'horreur du genre humain dont ils ont cauſé la perte; & ce n'eſt même qu'avec répugnance que l'on ſe détermine à en manger, quoiqu'on prétende qu'une pareille nourriture ſoit fort propre à purifier le ſang; & il me ſouvient, à propos de cela, d'une réponſe un peu hardie qui fut faite à Monſieur T*** par une femme qui lui demandoit la charité. Ce Diacre, dont vous connoiſſez l'humeur ſévere, prétendant

tendant que les besoins de la mendiante n'étoient pas aussi pressants qu'elle vouloit le persuader, lui fit un discours fort pathétique pour lui prouver que c'étoit un vol & même un sacrilege de chercher à s'appliquer ce qui n'étoit destiné que pour le soulagement des véritables pauvres. Voyez, lui dit-il, si vous êtes dans ce cas ? C'est de quoi je doute, ajouta-t-il ; & votre embonpoint me fait croire que vous vous nourrissez mieux que moi. Vous avez raison, Monsieur, dit la femme, qu'un pareil discours fatiguoit, puisque je mange le pain que Dieu a béni, pendant que vous mangez ce que Dieu a maudit. Car vous ne pouvez pas nier qu'il n'ait maudit le serpent, qui est votre nourriture ordinaire. Le dévot rougit de cette réponse, qui fit rire tous ceux qui étoient présents, & qui donna lieu de croire que cette femme avoit prétendu accuser par-là le personnage d'avoir ce qu'on appelle le *rhume ecclésiastique*, maladie à laquelle on prétend que l'usage des serpents fait quasi l'effet du mercure. Je

crois que vous entendez aſſez ce que je veux dire, ſans qu'il ſoit beſoin d'appeller *un chat*, *un chat*; & le rhume eccléſiaſtique eſt ſi bien connu à *Paris*, qu'il n'eſt pas beſoin de commentaire pour expliquer le cas. C'eſt à la galanterie des gens d'Egliſe que l'on doit cette maniere de définir un mal auquel ils ſont fort ſujets, & que le reſpect qu'on a pour leur caractere ne permet pas de nommer autrement. Puiſque nous ſommes ſur la chronique ſcandaleuſe, il faut que je vous faſſe part d'une aventure qui vient d'arriver au pauvre Chevalier de *Tourville*, & qui a réjoui tout *Paris*. Mais, non, je ne puis pas bonnement vous conter ce fait, car il eſt un peu ſcabreux; & je ne vois pas de moyen de l'envelopper, à moins d'en ôter toute la grace; n'importe, il en arrivera ce qu'il pourra, je cede à la tentation que j'ai de vous faire rire. Sachez donc que le Chevalier de *Tourville* étoit amoureux de la Ducheſſe de ***; qu'elle le mit à même d'être heureux; mais que par un malheur pareil à celui, qui,

ſelon *Buſſi*, arriva autrefois au Comte de *Guiche*, avec Madame d'*Olonne*, le Chevalier ſe trouva hors d'état de profiter de ſa bonne fortune. La Ducheſſe, outrée d'avoir trouvé tant de foibleſſe dans cet amant, a eu l'indiſcrétion de la publier. Maniere aſſez jolie de ſe venger, comme vous voyez ! La Cour & la Ville ont ri de l'un & de l'autre ; & quand on veut parler d'un ſiege pliant, on dit un *Tourville* ; ſi bien que ce nom eſt préſentement auſſi connu que celui du rhume eccléſiaſtique, car dans les meilleures compagnies on ne fait point de façon de dire : avancez un *Tourville*, au lieu de dire : avancez un *pliant*, & ce pauvre garçon ne ſait plus où ſe cacher, pendant que la Ducheſſe de *** ſoutient la gageure ſans ſe déconcerter. On pourroit bien dire là-deſſus, comme Arlequin : ô temps ! ô ſiecle ! ô mœurs ! que dira l'avenir ? Je crois qu'on doit l'invention du ſiege pliant, ou du moins le nouveau nom qu'on lui a donné, à Madame la Ducheſſe ; & cette imagination me paroît

aſſez de ſon caractere. Puiſque je ſuis en train de dire des folies, & que, comme on dit, il n'y a en toutes choſes que la premiere pinte qui coûte, il faut que je vous régale d'une chanſon que cette Princeſſe a faite en l'honneur du mariage de ſa belle-ſœur avec Monſieur le Duc de *Vendôme*. Vous ſavez que Madame la Ducheſſe eſt femme de Monſieur le Duc, fils de Monſieur le Prince, & frere de Mademoiſelle de *Condé*, que le Duc de *Vendôme* vient d'épouſer. Or écoutez la chanſon. La Poéſie en eſt un peu gaillarde; mais c'eſt la faute de l'Auteur, & non pas la mienne.

Préparons deſſus nos muſettes
Pour Vendôme nos chanſonnettes :
Il donne dans le Sacrement.
L'épouſe ſera bien baiſée,
S'il eſt ſur elle auſſi ſouvent
Qu'il eſt ſur la chaiſe percée.

Encore un coup, Madame, *honni ſoit qui mal y penſe*, comme dit la deviſe d'*Angleterre*. Si quelque fauſſe prude condanne la liberté que je me donne de parler des choſes qu'elle ſe contente

peut-être de penser, parce qu'il n'est peut-être pas en son pouvoir de faire mieux, ou pour mieux dire pis, tant pis, & deux fois tant pis pour elle. Le mariage du Duc de *Vendôme* a été fort approuvé, la Cour & la Ville y ont applaudi; & il a tout lieu d'en être content, puisqu'il n'auroit jamais pu prendre une femme de meilleure maison, ni d'un mérite & d'une piété plus solide. Ils tiennent leur cour au Temple, qui, comme vous savez, est la maison du Grand-Prieur de *France*, frere du nouveau marié. Les Vers de Madame la Duchesse ne sont pas les seuls qui ont été faits sur ce mariage; vous en trouverez un bon nombre d'autres dans le Mercure Galant, où nos beaux esprits ont eu soin de mêler les myrtes avec les lauriers, & de chanter la valeur de l'époux & les vertus de l'épouse. Ils ont un beau champ pour cela, puisque l'on peut dire, sans flatter le Duc de *Vendôme*, qu'il pousse l'héroïsme aussi loin qu'on le puisse pousser; & qu'il a été jusques ici le sou-

tien de la *France*. On eſt ſi bien perſuadé ici de cette vérité, qu'on l'envoie en *Eſpagne* pour ſoutenir *Philippe* ſur le Trône, d'où nos ennemis veulent le faire culbuter ; & je ne doute point que ce Héros ne leur faſſe trouver à qui parler, & ne change bientôt la face des affaires. Enfin on peut juſtement l'appeller l'Ange tutélaire de la Maiſon Royale, & le défenſeur de la gloire des Lis. Ce fut ainſi que ſous *Charles VII* un Prince qui, comme celui-ci, étoit plus redevable à l'amour qu'au Sacrement, empêcha le Royaume de périr. Le cas eſt à-peu-près pareil, & l'hiſtoire ne parlera pas moins de *Vendôme* qu'elle a parlé autrefois de l'Auteur de la maiſon de *Longueville*. Mais comme il ne me convient pas d'aſpirer à la gloire d'Hiſtorienne, je cede cet honneur à tant de beaux eſprits que la généroſité de ce Prince a mis à leur aiſe, & qui ſont doublement engagés à faire éclater le zele qu'ils doivent avoir pour lui ; *Pallaprat*, *Campiſtron* & tant d'autres s'acquitteront beaucoup mieux de cet

emploi, que ne le pourroit faire une femme, condamnée par *Moliere* à ne faire que coudre & filer. Pour vous, Madame, vous n'avez point ſubi cette condamnation, vous en avez appellé comme d'abus, & la maniere dont vous paroiſſez verſée, comme on dit, dans les Saintes Lettres, fait bien voir que vous ne vous êtes pas toujours amuſée à la bagatelle; & je m'imagine que les voyages auront ajouté bien de nouvelles connoiſſances à celles que vous aviez déjà. Mais moi, qui me plais dans mon ignorance, & qui ſuis extrêmement pareſſeuſe, j'ai tout l'air de ne point bouger de *Paris*; & quand je ſerois même née avec toute la curioſité des plus fameux voyageurs, je croirois qu'il ſuffiroit pour la ſatisfaire d'aller à *Verſailles*: j'y mettrois pied à terre, & après avoir attaché mon cheval à la porte d'un cabaret, ou plutôt dans une écurie, j'irois voir toutes les raretés & les merveilles de cette huitieme merveille du monde, après quoi je remonterois ſur ma bête & retournerois chez

moi, comptant avoir tout vu, & bien plus commodément que si je me donnois la peine de courir les mers & d'arpenter tout l'Univers pour cela. Car où pourrois-je trouver un Roi comme le nôtre, & une Cour aussi polie & aussi magnifique que la sienne ? Les *Siamois*, & tant d'autres Nations éloignées qui sont venus l'admirer, nous assurent que nous ne devons pas aller chercher ailleurs le bonheur dont nous jouissons. Irons-nous à *Rome* pour admirer les Ouvrages de *Michel-Ange* ou de *Raphaël* ? Nous ne saurions y trouver de plus belles *Peintures* qu'à *Versailles*. Tout ce que les *Indes* & le vaste Empire de la *Chine* ont de plus curieux est rassemblé dans le Cabinet de Monseigneur, où j'ai vu jusques à des pendules de porcelaine. La Ménagerie du Roi renferme des animaux de toutes les especes ; il semble que l'*Afrique* y ait payé un tribut de tous ceux qu'elle produit, & que toutes les parties du monde aient fait hommage au Roi de ce qu'elles ont de plus rare & de plus pré-

cieux. Ainſi, comme tout ce qu'on ſeroit obligé d'aller chercher, tantôt ſous la Zone torride, & tantôt ſous la glaciale, ſe trouve raſſemblé avec ſoin & dans la derniere perfection à *Verſailles*, je conclus qu'il vaudroit beaucoup mieux y paſſer les trois ans & demi, que, ſelon vous & ſelon les Géographes, on emploie ordinairement à faire le tour du monde, ſans s'expoſer aux naufrages ſi fréquents ſur toutes ces ſortes de mers différentes, & à l'eſclavage qu'on riſque de rencontrer chez les *Turcs*, aux courſes des *Arabes*, & aux ſables de la *Lybie*; inconvénients auxquels on n'a garde d'être expoſé en reſtant à *Verſailles*, & en y conſumant le temps & l'argent deſtinés à un voyage auſſi périlleux & auſſi fatiguant, & au bout duquel on n'en eſt pas plus avancé. Comme je ſuis d'une humeur à ne pas aller chercher les pardons à *Rome*, lorſque je puis les trouver plus près, je vous avoue que je bornerois toutes mes courſes à *Verſailles*, & que ſi vous n'aviez pas d'autres raiſons de voyager que

celles dont je viens de parler, je condamnerois fort votre vie ambulante. Après cela, il se peut que ce qui me met ainsi de mauvaise humeur contre les voyages, c'est parce qu'ils me privent du plaisir de vous voir. Voilà pourtant des douceurs qui m'échappent, & auxquelles vous ne vous seriez sans doute pas attendue après un silence de près de trois ans : mais n'en parlons plus, je ne prétends pas révoquer l'amnistie. Au reste, je vous ai parlé du mariage du Duc de *Vendôme*, & je ne vous dirois rien de celui du Duc de *Berri*. Cela ne seroit pas bien. Il vient d'épouser, par ordre du Roi, une jeune & belle Princesse. Vous comprenez bien qu'il aura obéi sans peine à un ordre de cette nature. C'est à Mademoiselle que Sa Majesté l'a marié ; & Mademoiselle est, comme vous savez, fille de Monsieur le Duc d'*Orléans* & d'une Princesse née des amours de Sa Majesté avec Madame de *Montespan*, & qui ne peut par conséquent qu'être très-jeune. L'époux l'est aussi, & c'est un très-joli

aſſemblage, où les jeux & les amours ont tout l'air de bien tenir leur partie. Nous avions beſoin d'une nouvelle Cour auſſi brillante que celle-là, pour ramener les plaiſirs que la dévotion & le ſérieux avoient éloignés. J'eſpere que le Duc de *Berri* les fera revivre; car il m'a toujours paru d'un tempérament à aimer la joie. On leur a donné le Palais de *Luxembourg*, dont les jardins vont être auſſi fréquentés à préſent que les Tuileries. Le Duc de *Berri* eſt un Prince autant aimé qu'il eſt aimable; & Madame ſon épouſe eſt toute charmante, & a été élevée avec tout le ſoin imaginable. Ainſi, par la naiſſance & par l'éducation, elle ne peut qu'être très-accomplie, & elle n'a pour cela qu'à reſſembler à Madame la Ducheſſe Douairiere d'*Orléans*, ſa grand'mere, qui a fait l'admiration du Roi & de toutes les perſonnes qui ont eu l'honneur d'approcher de la ſienne. Mademoiſelle de *Rohan*, fille du Duc de ce nom, épouſe le Prince de *Bergue*, frere de Mademoiſelle de *Montigni*, cette

belle Chanoinesse de *Mons*, dont les attraits ont fait grand bruit, célebre par la conquête de l'Electeur de *Baviere*, & dont vous aurez sans doute entendu parler au Pays où vous êtes, qui n'est pas loin des Etats de ce Prince. La nouvelle Princesse de *Bergue* n'est pas moins belle que la sœur de son époux : il y avoit fort peu de temps qu'elle paroissoit à la Cour ; mais dès qu'elle y parut, tout le monde en fut enchanté. Madame sa mere l'a élevé dans une fort grande retraite, & ne l'a mise dans le monde que le plus tard qu'elle a pu. Vous savez, sans doute, que Madame la Duchesse de *Rohan* est fille du Marquis de *Vardes*, dont les galanteries & les disgraces ont été connues sous la vieille Cour, & célébrées par *Bussi Rabutin*. Voilà pourtant bien des nouvelles, & de belles nouvelles que je vous mande. Mais pour descendre de la Cour à la Ville, il faut que je vous conte une aventure assez plaisante. Un homme de ma connoissance poussoit la fleurette auprès d'une fort jolie fille, appellée *Carbonnel*.

sonnel. Ce nom ne vous eſt pas inconnu, non plus qu'à moi, quoiqu'il ſoit un peu bourgeois. Le Cavalier pouſſoit vivement la belle, qui n'ayant pas le plus grand eſprit du monde, lui dit pour réponſe à ces douceurs : fi donc ! Monſieur, vous me faites rougir. Il n'y a pas de mal à cela, répondit l'autre, au contraire, cela fait voir que vous avez de la pudeur. De la pudeur, dit-elle ! vous êtes un inſolent ; perſonne ne m'en a jamais accuſée, & je pourrois bien vous faire repentir d'un pareil diſcours. Le pauvre amant ne ſavoit d'abord ce qu'elle vouloit dire ; mais il comprit enfin que la pauvre petite perſonne prétendoit qu'il l'accuſoit d'être puante. Cette idée le fit rire, & ce rire acheva de gâter ſes affaires. Il fut chaſſé indignement, ſans qu'on voulût lui donner le temps de ſe juſtifier, & ſans qu'il ait pu ſe raccrocher depuis avec cette ſpirituelle maîtreſſe. Ce qui fait bien voir qu'une ſotte donne quelquefois autant de peine qu'une perſonne raiſonnable ; & comme on n'y ſauroit trouver le même agré-

ment, il faut être fou pour s'y attacher; car, selon moi, l'esprit est le sel de la galanterie, & tout bien compté, l'esprit est bon à tout. C'est ce que je tâche de faire comprendre à ce pauvre martyr de la pudeur, qui ne sauroit se consoler de son infortune, quoiqu'il convienne du peu de génie de sa belle. Il me contoit encore un de ses tours d'esprit dans un petit voyage qu'il avoit été obligé de faire quelque-temps auparavant. Il en reçut une lettre la plus jolie du monde, & dans laquelle elle paroissoit s'être surpassée. Quoique ce pauvre garçon n'y reconnût pas son style; comme on veut toujours juger avantageusement de ce qu'on aime, il se persuada que sa belle étoit de ces sortes de personnes qui pensent mieux qu'elles ne parlent, & dont on prétend assez mal-à-propos que les lettres valent mieux que les conversations. Chose qui me paroît fort contradictoire; car si la belle maniere d'écrire est, comme tout le monde en convient, d'écrire comme on parle; *ergo* je conclus, que pour bien

écrire il faut bien parler. Notre amoureux prétendit pourtant séparer ces deux choses ; & comme la discrétion n'est pas la vertu des amants, celui-ci voulant passer pour homme à bonne fortune, ne manqua pas de faire part de cette belle lettre à tous ceux qu'il crut capables d'en connoître le mérite. Mais sa vanité fut bien payée, car on lui en montra l'original dans *Clélie*. On auroit pu dans ce moment l'accuser d'avoir de la pudeur ; car il rougit jusques au bout des ongles de toutes les plaisanteries qu'il fut obligé d'essuyer là-dessus ; & il ne se tira de cet embarras qu'en prenant le parti de rire comme les autres. Il se souvint ensuite qu'il avoit vu *Clélie* sur la table de sa maîtresse ; ainsi il ne douta point qu'elle n'eût puisé là-dedans, quoiqu'elle crût qu'il ne fût pas homme à pouvoir la confondre de ce vol, parce qu'il n'étoit point amateur des romans. Cependant dès son arrivée elle lui demanda s'il avoit été content de sa lettre. J'aurois beaucoup mieux aimé, lui dit-il, qu'elle eût été de vous que de Ma-

demoiselle de *Scuderi*. Et prenant *Clélie* qu'il trouva encore sous sa main, il chercha la page où on lui avoit fait voir sa lettre ; mais il la chercha inutilement ; car la belle avoit eu la précaution d'arracher la feuille, comme si son Volume avoit été seul dans le monde ; & avec une fermeté dans laquelle il n'entroit point du tout de pudeur : cherchez, dit-elle, vous ne trouverez point ce que vous croyez. Vous vous imaginez que j'ai tiré ma lettre de ce Livre ; mais vous verrez bien que non ; & je vous défie de m'en montrer une pareille là-dedans. Elle pouvoit le défier à coup sûr. Mais je ne comprends pas qu'il pût encore l'aimer après cela : on ne m'accusera jamais de pareille chose, & si mes Lettres ne sont pas belles, elles sont du moins de moi. Je dis bonnement ce que je pense, sans emprunter le secours de l'Art ; & je ne consulte que mon cœur quand il s'agit de vous assurer que je suis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE LIII.

QUOIQUE je suſſe déjà une partie des nouvelles dont vous m'avez fait part, la maniere dont vous les contez leur donne un tour de nouveauté qui m'a fait un vrai plaiſir. Mais, Madame, j'en ai reçu un fort grand par les aſſurances que vous me donnez de votre amitié, je tâcherai de n'être point en reſte avec vous là-deſſus ; & ſi l'amitié ſe paie par l'amitié, j'oſe bien vous répondre que nous ſommes tout au moins quittes. Cependant, puiſque vous demandez une relation de mon voyage, en voici la continuation. Il me ſemble, ſi j'ai bonne mémoire, que j'en ſuis demeurée à *Dijon*, d'où je fus à *Chaumont*, Capitale du *Baſſigni*, en *Campagne*. C'eſt une petite Ville aſſez drôle, bâtie ſur une colline, près de la *Marne*. Il y a de fort honnêtes gens ; & je crois vous avoir dit autrefois, que M. le *Moine*, Lieu-

tenant - Général de cette Ville, eut l'honneur de s'allier à Madame de *Maintenon*, par le mariage de Mademoiselle le *Moine* sa fille avec M. de *Murcé*, fils de M. de *Vilette*, qui, comme vous savez, est germain de Madame de *Maintenon*. Je vis assez près delà la source de notre fameuse *Seine*, que les fourmis pourroient passer à la nage sans beaucoup de risque. Qui diroit, à voir de quel air cette orgueilleuse riviere traverse *Paris*, qu'elle soit si petite dans son origine ? & si nous remontions jusques à celle de quantité de gens qui font fracas dans la même Ville, peut-être trouverions-nous lieu à de pareilles réflexions. Je vis dans ce Pays les lieux que la dévotion de Saint *Bernard* a rendus recommandables, & où l'on observe la regle qu'il a imposée à ses Disciples. On me conta une infinité de miracles qu'on prétend qu'il a faits, & ses correspondances avec les Anges ; mais malgré tout cela, je ne pouvois m'empêcher de lui savoir mauvais gré des chagrins qu'il a faits au pauvre *Abailard* ;

dont je lisois alors les malheurs, & les tendres lettres de sa chere *Eloïse*. Je vous condamne à cette lecture, si vous ne l'avez pas déjà faite; & je vous assure qu'il n'en est pas de plus touchante. Jamais amour n'eut un plus triste succès, & ne causa un plus beau retour vers Dieu. Nous ne fimes pas un fort grand séjour à *Chaumont*, & nous nous hâtames d'entrer plus avant dans la *Champagne*. Vous voyez, Madame, que nous suivons les bons vins; & je crois qu'à mon retour vous me trouverez fort experte là-dessus, & que vous vous en tiendrez à mes décisions. L'empressement que j'ai de passer promptement en *Champagne*, me faisoit oublier une plaisante chose qu'on me dit être arrivée en *Bourgogne* : ce fut à *Beaune*, Ville dont les vins sont en grande réputation. On dit que lorsque le Roi y passa, les Magistrats eurent soin de lui en envoyer, & qu'étant allés ensuite voir dîner Sa Majesté, ils eurent le plaisir de lui entendre dire qu'Elle trouvoit leur vin excellent; & que fiers d'un

pareil témoignage, & préférant la gloire de leurs vignes à celle de ſavoir faire leur devoir, ils répondirent à ce Monarque : ah ! Sire, nous en avons bien encore de meilleur. Si j'avois été là, j'aurois voulu leur demander pour qui ils le gardoient. Je paſſai encore dans un endroit qu'on appelle le Val de *Suſon*, où il y a des précipices aſſez paſſables & une deſcente fort droite, d'où, ſi le carroſſe verſoit, on feroit, au pied de la lettre, des ſauts très-périlleux. Le Roi demanda pourquoi l'on n'y avoit pas mis des garde-fous, & on lui répondit bonnement : c'eſt, Sire, parce qu'on n'a pas ſu que Votre Majeſté y dût paſſer. Je crois que ces pauvres *Bourguignons* n'y entendoient pas de fineſſe, non plus que les harangueurs de *Dijon*, qui, pour s'excuſer à M. le Prince de ce qu'ils n'avoient pas fait tirer le canon à ſon arrivée, lui dirent qu'ils ne l'avoient pas pu pour vingt raiſons, qu'ils alloient toutes expliquer, ſi M. le Prince ne les avoit arrêtés à la premiere : car comme ils débuterent

par dire, premiérement, *parce que nous n'en avons point* : je vous dispense des dix-neuf, dit ce Prince, en leur imposant silence, & arrêtant l'Orateur au milieu de sa période. On me fit encore cent contes de la naïveté des *Bourguignons* : & dès que je fus en *Champagne*, on voulut me donner à-peu-près la même idée des *Champenois*, & l'on me dit qu'un *Champenois* & quatre-vingt-dix-neuf moutons font cent bêtes. C'est-là le dicton du Pays de *Chaumont*. Je fus à *Châlons* en *Champagne*, Ville bâtie dans une belle plaine sur la *Marne*, qui la partage en Ville, Isle & Fauxbourg. Elle a Présidial, Election, Généralité & Evêché, avec titre de Comté & Pairie. Ce fut-là que notre Eminent Archevêque de *Paris* fit son apprentissage Episcopal. *Châlons* est une Ville marchande. Ses fortifications ne sont pas considérables ; mais le Pays qui en dépend, qu'on appelle le *Châlonnois*, est fort fameux par la défaite d'*Attila* : car on prétend que ce fut à trois lieues de *Châlons*, près d'un Bourg nommé

la Suipela-Longue, que ce Roi des *Huns*, qu'on appelloit *le Fléau de Dieu*, fut entiérement défait l'an 453, par *Mérouée* Roi des *François*, *Théodoric* Roi des *Visigots*, & *Aëtius* Genéral des *Romains*, qui s'étant unis contre lui, tuerent cent quatre-vingt mille hommes, & l'obligerent de retourner dans son Pays, avec les débris de son armée. *Rheims*, où je fus ensuite, & qui n'est qu'à sept lieues de *Châlons*, est une des plus anciennes Ville de *France*. Elle a environ une lieue de circuit. On y voit quantité de Couvents d'hommes & de femmes, des Abbayes, de belles Eglises ; le portail de la Cathédrale passe pour le plus beau de *France*. Ce fut Saint *Remi*, Evêque de *Rheims*, qui convertit *Clovis* cinquieme Roi de *France*, & le premier qui ait été Chrétien. Ce fut en sa faveur que le Ciel envoya l'*Oriflamme* & la Sainte *Ampoulle*, dont l'huile servit à sacrer ce Monarque, & sert encore à tous ses Successeurs, sans que depuis un si long-temps elle ait pu être épuisée. Miracle à-peu-

près pareil à celui que le Prophete *Elie* fit en faveur de la veuve de *Surepta*, & en l'honneur duquel les Succelleurs de Saint *Remi* ont l'honneur de ſacrer les Succeſſeurs de *Clovis.* Cette cérémonie ſe fait toujours à *Rheims*, dont l'Archevêque eſt premier Duc & Pair de *France.* Vous avez connu ce Prélat, je veux dire celui qui de notre temps a rempli le Siege Archiépiſcopal de *Rheims.* Vous ſavez qu'il faiſoit très-belle dépenſe, & qu'il avoit moyen de la faire, non ſeulement par ſes revenus eccléſiaſtiques, mais auſſi par les grands biens qu'il poſſédoit d'ailleurs, & qu'un frere de M. de *Louvois* ne pouvoit pas manquer d'avoir ramaſſés. Nous fûmes le voir; il nous fit mille honnêtetés, nous montra toutes les magnificences de ſon Palais, ſa Bibliothéque, ſes meubles. Il étoit ſur-tout fort curieux en tableaux; & nous en vîmes de très-beaux dans ſon cabinet. Après les avoir examinés, nous nous arrêtames quelque temps à regarder ceux de ſa famille; feu M. de *Louvois* & le bon homme M. le *Tellier*

étoient parlants : la Marquiſe de *Crequi*, fille du Duc d'*Aumont*, étoit auſſi fort reſſemblante ; & l'Archevêque nous montra la feue Ducheſſe d'*Aumont*, qu'il dit être auſſi très-bien ; mais dont je ne pouvois pas juger, parce que je ne l'avois pas connue ; je lui trouvai quelque choſe de fort intéreſſant dans la phyſionomie, & je dis à ce Prélat, que c'étoit dommage qu'elle eût ſi peu vécu. Vous avez raiſon, Madame, me répondit-il en pouſſant un ſoupir, & ſa vie a fini par une ſi triſte cataſtrophe, que je ne ſaurois y penſer ſans ſentir la plus vive douleur. Si je ne craignois de la réveiller, dis-je alors, je prendrois la liberté de vous demander ce que vous entendez par cette cataſtrophe ; car il me ſemble que j'avois toujours oui dire que cette Dame étoit morte d'une fievre, regrettée de tous ſes parents & du Duc d'*Aumont* ſon époux ; & cela ne ſauroit me conduire aux ſoupçons que ce que vous venez de me dire pourroit naturellement donner, ainſi cette énigme auroit beſoin d'explication. Je veux bien

vous

vous la donner, Madame, dit alors l'Archevêque, quoiqu'il faille pour cela rappeller des ſouvenirs bien douloureux: mais je ſerois au déſeſpoir de vous laiſſer prendre là-deſſus de fauſſes idées; ainſi il faut vous conter une aventure auſſi tragique qu'elle eſt ſurprenante. Il me préſenta en même-temps un fauteuil; & pendant qu'on nous préparoit la collation, il s'aſſit auprès de moi, & commença ſon hiſtoire. M. le Duc d'*Aumont*, me dit-il, en épouſant ma ſœur, lui donna entr'autres bijoux un chapelet de diamants dont il faiſoit grand cas, plus par des raiſons qui ne m'ont pas été connues, que par la valeur de la choſe, qui étoit pourtant d'un grand prix. Il pria ſon épouſe de le garder comme un gage de ſa tendreſſe, & de lui prouver celle qu'elle avoit pour lui, en ne ſe défaiſant jamais de ce bijou. La condition fut acceptée. Le Duc & la Ducheſſe d'*Aumont* vécurent le mieux du monde enſemble. Le Marquis de *Villequier* & la Marquiſe de *Crequi* furent les fruits de leur union: & des commencements

auſſi heureux ſembloient promettre un bonheur plus durable. Ma ſœur étoit très-jeune, & ſe portoit le mieux du monde; tout reſpiroit la joie & le plaiſir dans ce ménage, lorſque la perte de ce fatal chapelet jetta la pauvre petite femme dans la derniere déſolation. La maniere dont ſon époux le lui avoit donné, les promeſſes qu'il lui avoit fait faire de le garder, lui faiſoient craindre le chagrin qu'il auroit de cette perte: elle s'imagina même qu'il pourroit peut-être ſoupçonner qu'elle en auroit fait préſent à quelqu'un; &, par l'importance du ſacrifice, juger déſavantageuſement de ſa vertu. Toutes ces penſées la mettoient au déſeſpoir. Elle en perdit le boire & le manger, & tomba dans une ſi terrible mélancolie, que ſon époux en fut extrêmement alarmé. Il en demanda la raiſon inutilement, & il fut obligé de partir pour *Verſailles*, avec le chagrin de la laiſſer dans un ſi triſte état. Dès qu'il fut parti, une de ſes femmes, en laquelle elle avoit le plus de confiance, lui demanda ſon ſecret, & à

force de prieres le lui arracha. J'ai perdu mon chapelet de diamants, lui dit-elle, ma chere enfant; & s'il faut que mon mari ſache cette perte, je n'oſerai jamais plus le regarder, & j'aimerois mille fois mieux être morte que d'être expoſée à lui apprendre cette nouvelle, que je ne ſaurois pourtant pas lui cacher long-temps; ainſi je ne ſais que devenir. Les larmes & les ſanglots redoublerent alors; & l'officieuſe confidente, touchée de la douleur de ſa Maîtreſſe, lui dit, pour la conſoler, qu'elle connoiſſoit un Prêtre auprès de *S. Nicolas-des-Champs*, qui avoit des talents merveilleux pour faire trouver les choſes perdues. La Ducheſſe prit d'abord, comme on dit, la bale au bond, & propoſa d'aller ſur le champ trouver le Prêtre. L'abſence de ſon mari favoriſoit ce deſſein; ainſi il fut auſſi-tôt exécuté que formé. On ſe déguiſa. Ma ſœur prit un des habits de cette Suivante, & entra avec elle dans un fiacre fermé, qu'elles furent prendre à *S. Paul*, & qui, ſans Laquais & le plus *incognito* du monde,

les mena au lieu desiré. Le Prêtre dit d'abord à ma sœur, que malgré son déguisement il savoit qui elle étoit, & le sujet qui l'amenoit chez lui : qu'il pouvoit lui donner contentement ; mais que ce ne seroit qu'à des conditions bien terribles. Comme je sais, lui dit-il, Madame, que les personnes de votre sexe ne savent pas trop bien se taire, & que je risque beaucoup en vous rendant le service que vous me demandez, il est juste que je prenne mes précautions, & que pour ma sûreté, je vous mette de moitié du péril auquel vous voulez que je m'expose pour vous : c'est-à-dire, que si vous voulez me jurer de ne rien dire de ceci à personne, & vous soumettre à mourir huit jours après en avoir parlé, je vous donnerai des nouvelles de votre chapelet, & les moyens de le trouver. Voyez à quoi vous vous engagez ; & si vous ne vous sentez pas assez de force pour cela, retournez-vous-en comme vous êtes venue. Ma sœur promit monts & merveilles ; & la joie de revoir son cher chapelet ne

lui permit pas de réfléchir ſur la témérité du vœu qu'on lui faiſoit faire. Le Prêtre, après toutes les minauderies ordinaires en pareil cas, la fit approcher d'un miroir, où elle vit ſa toilette, le chapelet qui pendoit un peu, & un Abbé qui le tiroit & le mettoit dans ſa poche : après quoi la décoration changea. Le miroir repréſenta la chambre de l'Abbé, où on voyoit un cabinet de la Chine entr'ouvert, & le chapelet dedans. Il me ſemble, dit alors le Prêtre, qu'en voilà autant qu'il faut. Je vous ai fait voir celui qui a pris votre chapelet, la maniere dont il l'a pris, & le lieu où il l'a mis ; c'eſt à vous à préſent à faire le reſte, & ſur-tout à vous ſouvenir de ce que vous avez promis : ce ſont vos affaires ; & ſi vous me manquez, je vous réponds que je ne vous manquerai pas. Ma ſœur lui renouvella encore les aſſurances qu'elle lui avoit données là-deſſus, & ſortit après l'avoir récompenſé à proportion du ſervice qu'il lui avoit rendu. Elle fut de ce pas-là chez l'Abbé, qu'elle connoiſſoit très;

bien, & qui se seroit fort bien passé de l'honneur qu'elle lui faisoit, & auquel il n'auroit jamais été en droit de s'attendre. Il en parut tout confus. Ma sœur lui dit, qu'ayant des affaires dans ce quartier, elle avoit compté de venir se reposer chez lui, & lui demander du café; & que pour éviter l'éclat, elle avoit voulu venir *incognito*. L'Abbé se seroit quasi cru en bonne fortune, si son vol ne lui avoit donné d'autres pensées. Il parut confus & embarrassé. La Duchesse lui en fit la guerre, & se campa sur un siege qui étoit auprès du cabinet qu'elle avoit vu dans le miroir du Prêtre. On eut beau vouloir la placer plus commodément, elle ne quitta jamais son poste, & après avoir parlé des emplettes qu'elle venoit de faire, & exagéré la fatigue que toutes ses courses lui avoient causées, elle prit un petit air d'autorité; & moitié sérieux, moitié plaisanterie : voyons, dit-elle, il faut que je fasse l'inventaire de M. l'Abbé; commençons par ce cabinet, c'est apparemment où il tient ses billets doux.

L'Abbé frémit, & demanda quartier : toutes ses hardes étoient, disoit-il, en désordre ; mais il eut beau dire, ma sœur fut toujours son chemin, & donna du premier coup sur l'endroit où étoit le chapelet. Ah ! ah ! Monsieur, dit-elle, lorsqu'elle le tint, ce sont donc-là de vos tours ? Je m'étois bien doutée que vous aviez voulu me mettre en peine. Vous êtes un méchant garçon. Car la peur que vous m'avez faite a pensé me donner la fievre ; & pour peu que le jeu eût duré encore, je crois que je serois tombée malade ; mais heureusement je me suis mise en tête que vous pourriez bien avoir été assez badin pour faire cette plaisanterie. L'Abbé sentit quelque espece de joie dans son malheur, par la pensée qu'il eut que la Duchesse regardoit cela comme une mauvaise galanterie : il l'assura que dans un quart-d'heure il alloit lui porter son chapelet. Ma sœur fit semblant de le croire, quoiqu'elle sût bien à quoi s'en tenir. Elle revint chez elle, dans une joie qu'on peut mieux sentir que définir. Son mari

fut charmé à son retour du retour de sa belle humeur ; & surpris de la voir ainsi passer d'une extrêmité à l'autre, il lui en demanda la raison, & fut encore plus surpris de ne pas pouvoir pénétrer le mystere : il questionna tous ses Domestiques, & tout ce qu'il put en savoir, c'est que Madame étoit sortie en écharpe, & qu'après avoir tardé très-long-temps, elle étoit rentrée d'un air fort gai, & n'avoit fait que rire & que chanter depuis ce temps. Le Duc d'*Aumont* sentit redoubler sa curiosité, par la difficulté qu'il trouvoit à la satisfaire. Il en fit des reproches à sa femme, il bouda ; & quand ils furent couchés, après s'être plaint de son peu de confiance, il lui dit qu'elle avoit sans doute quelque amant dont elle avoit craint l'infidélité, & qui l'avoit ensuite rassurée par de nouvelles marques de sa tendresse ; qu'il ne pouvoit attribuer qu'à cela l'intercadence de son humeur, & qu'il le croiroit ainsi jusques à ce qu'elle lui donnât une meilleure raison. Ma sœur donna dans le panneau que la fa-

tale curiosité de son époux lui tendoit ; & plutôt que de lui laisser penser quelque chose à son désavantage, elle prit le parti de sacrifier sa vie au soin de sa réputation & au repos de ce trop curieux époux. Ce que vous me demandez, lui dit-elle, ne vous intéresse en rien, & si je vous l'apprends, il m'en coûtera la vie. Voyez si vous voulez le savoir à ce prix, j'ai juré de ne vous le point révéler : si je fausse mon serment, je suis sûre de mourir huit jours après : cependant je veux bien vous donner cette derniere preuve de ma complaisance. Le Duc, que tout cela intriguoit encore davantage, lui dit, que le mari & la femme n'étant qu'un, elle pouvoit sans scrupule lui dire ce secret ; il l'assura qu'elle ne risquoit rien, & fit tant qu'il sut que le chapelet avoit été perdu & retrouvé, & toutes les circonstances que je viens de rapporter. Il vit alors que le sujet de sa curiosité n'avoit pas été aussi essentiel qu'il se l'étoit imaginé, & il se repentoit presque d'avoir pressé sa femme là-dessus, quoiqu'il

n'eût garde de prévoir le malheur qui en arriva. Cependant ma sœur sentit d'abord de grandes douleurs. La fievre la prit, & elle expira le huitieme jour. On ne jugea pas à propos de publier la cause de sa mort ; ainsi vous ne pouvez pas l'avoir apprise. J'aimois tendrement cette sœur, ajouta-t-il, & j'eus tant de regret à sa perte, que cela me fit intéresser pour ses enfants & sur-tout pour la Marquise de *Crequi*, sa fille. Le discours de l'Archevêque me surprit : il étoit homme de bon sens, & je savois bien qu'il ne me contoit pas une fable ; cependant comme je n'ai pas beaucoup de foi pour ces sortes de choses, je lui demandai ce qu'il pensoit lui-même de cette aventure. Je ne sais, me répondit-il, elle me paroit incroyable ; mais elle n'en est pas moins vraie, & ce sont de ces choses où je ne comprends rien ; car le Parlement de *Paris* ne croit point qu'il y ait des sorciers ; & comme fils du Chancelier de France, je dois un peu savoir les Loix. Cependant, c'est un fait qui n'a été que trop réel. Comme

: ne ſaurois révoquer en doute ce que
ous m'avez fait l'honneur de me dire,
épliquai-je à ce Prélat, je m'imagine
ue la Femme de chambre étoit d'in-
elligence avec le Devin qu'elle indi-
ua; & qu'ayant peut-être vu faire le
ol à M. l'Abbé, & ne voulant pas ſe
attirer à dos, elle avoit trouvé le
noyen d'avertir ſa Maîtreſſe par une
nagie ſuppoſée : la menace de mourir
lans huit jours fut faite, ſans doute,
our engager la Dame à garder le ſe-
ret; & elle peut avoir eu ſon effet par
a force d'une imagination frappée; &
Madame votre ſœur eſt morte de peur
le mourir; & la circonſtance de l'ar-
noire de l'Abbé peut avoir été ſuppoſée
par la Femme de chambre qui ſavoit la
arte de ſon appartement, ou qui pou-
oit en avoir été inſtruite par un Valet.
Enfin, Monſeigneur, ajoutai-je, je croi-
ai plutôt toutes ſortes de choſes avant
que de pouvoir me perſuader que le
liable ſe ſoit mêlé de celle-là. La fin
le cette triſte hiſtoire fut la fin de ma
iſite, & elle me conduit auſſi à celle

de ma Lettre. Il faut pourtant que je vous dise que je vous sais bon gré des louanges que vous donnez au Duc de *Vendôme*; il a toujours partagé mon admiration avec le feu Prince de *Conti*; & je ne vois personne à présent qui puisse la partager avec lui; je voudrois bien qu'on se fût plutôt avisé de l'envoyer au secours de notre *Philippe V*; car je crains fort qu'il n'y arrive trop tard, & que ce ne soit, comme on dit, après la mort le médecin. Madame la *Duchesse* est toujours la même, à ce que je vois, & ses Poésies se peuvent justement appeller Poésies gaillardes. La chanson que vous m'avez envoyée en fait foi. Elle est un peu cavaliere, aussi bien que l'aventure du Chevalier de *Tourville*; & vous avez raison de prendre les devants là-dessus; car il n'en faudroit pas davantage pour déchaîner les fausses prudes contre vous: car fausses prudes & faux dévots, sont, comme vous savez, de terribles gens. Mais comme vous autres Dames de Paris vous savez vous mettre au-dessus de cela, & n'êtes pas exposées à la censure

ſure de cette engeance barbare, comme nous autres pauvres Provinciales, qui ſommes obligées à bien plus de ménagement, je ne condamnerai pourtant jamais votre ſtyle enjoué. Le ſiege pliant, la chaiſe percée & le rhume ecclésiaſtique m'ont penſé faire mourir de rire : je trouve le mariage du duc de *Berri* le mieux aſſorti du monde, & je défie la muſe égrillarde de Madame la *Ducheſſe* de pouvoir en faire la critique, ni de donner de certaines idées de l'époux, qui eſt d'un âge & d'une tournure à n'avoir pas beſoin de caution ſur les devoirs matrimoniaux, qu'il a tout l'air de bien remplir. Je vous félicite du plaiſir que vous avez d'être ſpectatrice de toutes ces belles fêtes : je voudrois bien le partager avec vous, & je vous aſſure que celui de vous revoir a encore plus de part à ce deſir. Soyez-en, s'il vous plaît, bien perſuadée, & que je ſuis, Madame, votre, &c. *A Aix-la-Chapelle, ce.*

LETTRE LIV.

SI vous avez eu autant de plaiſir dans votre route de *Lyon* à *Rheims*, que vous m'en avez donné en me la contant, je ne vous trouve pas fort à plaindre, & je m'imagine que les bons vins que vous avez ſuivis de *Bourgogne* en *Champagne*, n'ont pas fait l'incommodité de votre voyage. Je conviens, Madame, que vous pourriez décider entre ces deux Provinces qui, jalouſes ſur le chapitre de cette liqueur, veulent l'emporter tour-à-tour ; l'une par ſa couleur vermeille, & l'autre par je ne ſais quel montant du goût de nos Petits-Maîtres, qui ne devroient pas, ce me ſemble, le diſputer au goût du Maître ſouverain : & puiſque, pour parler plus intelligiblement, le Roi ne boit à préſent que du vin de *Bourgogne*, il doit être, ſelon moi, regardé comme le nectar qu'on ſervoit ſur la table des Dieux ; & celui

de *Champagne* doit mettre pavillon bas devant lui. Voilà mon ſentiment, & tout ce que je puis vous dire ſur une matiere où les perſonnes de notre ſexe ne ſont pas ordinairement fort expertes, à moins qu'elles n'ayent, comme vous, goûté tous les différents vins dans leur ſource : car vous nous avez parlé du *Cante-Perdrix*, de *l'Hermitage*, du *Frontignan*, & de tant d'autres dont vous avez bu ſur les lieux, qu'il faut par force que vous ſoyez devenue connoiſſeuſe. Il n'en eſt pas des vins comme des rivieres, & de certaines familles, dont, comme vous dites, il ne faut pas remonter à la ſource pour s'en former une grande idée. Ceux ci brillent en naiſſant, & les lieux où ils croiſſent les font voir dans toute leur force. Ils ne laiſſent pas pourtant d'en avoir, quoique dépayſés; & le petit *Bertier*, Conſeiller au Parlement, l'éprouva ces jours paſſés. Il s'en étoit donné au cœur joie avec ſon ami *Veron*, chez une nommée Madame *Haran*, qui donne à jouer, ſi bien qu'il eut beſoin de guide pour ra-

trapper ſon logis. Comme il avoit envoyé ſon équipage, Madame *Haran* lui donna un grand Laquais qu'elle avoit, & qui étant marié ne couchoit point chez elle. Il eut ordre de ramener le petit Conſeiller chez lui, & de porter le lendemain une aſſiette d'étain d'Angleterre chez le Graveur, pour ſervir de modele à quelque nouvelle vaiſſelle que Madame *Haran* s'étoit donnée. Le Valet prit dès le ſoir l'aſſiette, pour n'être pas obligé à la venir chercher le matin chez ſa Maîtreſſe, & ſortit avec *Bertier* & *Veron*; celui-ci ne logeoit qu'à deux pas; il fut dans une enjambée chez lui, & le Conſeiller, malgré la gravité que ſa grande perruque quarrée devoit l'obliger de garder, prit le Valet par la main, & ſe mit à courir les rues de Paris en danſant, frappant de temps en temps aux portes, & faiſant toutes les extravagances contre leſquelles il eſt obligé de prononcer ſévérement lorſqu'il juge ſur les fleurs de lis. Le Laquais le ſecondoit à merveille : charmé de ſe voir camarade d'un Magiſtrat de

cette volée, il faisoit un carillon terrible, lorsque le Guet, qui passa fort mal-à-propos, dérangea ces turbulents plaisirs par un qui va-là, prononcé d'un ton à faire trembler les plus hardis. *Bertier*, qui se souvenoit au travers des fumées du vin qu'il étoit pourtant Conseiller, riposta d'un qui va-là toi-même? Le Guet, (répondirent ces cohortes nocturnes.) Le Guet! dit *Bertier*, avec un hoquet bachique. Oh! de par tous les diables, voilà qui est drôle: le Guet! passe ton chemin, mon enfant; car je suis plus gai que toi. Les batteurs d'estrade n'entendirent point de raillerie. Les uns se saisirent du Valet qui, nanti de l'assiette qu'ils crurent d'argent, fut pris pour un voleur, & les autres se jetterent sur le mauvais railleur, dont ils ne firent pas un jugement plus favorable. Il voulut continuer sur le même ton: laisse-moi, disoit-il à celui qui le tenoit, tu me feras répandre mon vin. Tout cela fut inutile; on n'eut nul égard à ses plaisanteries, & l'on déconcerta toute sa belle humeur,

lorſqu'on lui dit qu'il falloit marcher au Châtelet : il déclina d'abord cette Juriſdiction, diſant qu'il étoit Conſeiller au Parlement : mais on n'eut pas de foi pour ſon dire ; on fit des huées là-deſſus. Un Conſeiller au Parlement courant les rues de Paris à deux heures après minuit, s'écrierent ces gens-là ! à d'autres, mon ami, à d'autres : allons toujours par proviſion au Châtelet. *Bertier* ne pouvoit pas réſiſter à la force. L'affaire étoit ſérieuſe, & ſon entrée au Châtelet ne lui auroit pas fait d'honneur chez ſes confreres : ainſi il prit le parti de prier celui qui commandoit l'eſcouade de le mener plutôt chez Madame *Haran* où il avoit ſoupé, & d'où il retournoit chez lui en folâtrant avec le Valet qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, & qui n'étoit rien moins qu'un voleur. Il proteſta que Madame *Haran* conviendroit du fait ; & pour donner plus de poids à ſon dire, il gliſſa deux piſtoles dans la main de celui à qui il parloit, qui le déterminerent à prendre le chemin du logis de Madame *Haran*. Elle étoit

déjà couchée, & le bruit qu'on fit à sa porte mit tout le quartier en rumeur. Les visites du Guet, à une heure aussi indue, ne sont pas trop d'honneur aux Dames, sur-tout à celles qui donnent à jouer; ainsi les voisins commençoient à tirer de vilaines conjectures là-dessus, lorsque Madame *Haran* parut toute effrayée à la fenêtre. C'est pour savoir qui a soupé ce soir chez vous, Madame, lui dit l'Officier, que nous sommes venus ici: vous n'avez qu'à le dire promptement, & nous allons vous laisser en repos. Je ne vois pas, dit Madame *Haran*, quel droit vous avez de me faire cette question, & quelle loi peut m'obliger à vous rendre compte de ce que je fais chez moi. Je puis, ce me semble, manger avec mes amis sans que vous vous en formalisiez. Eh! Madame, crioit le petit *Bertier*, de quoi diable vous piquez-vous-là? Dites seulement que c'est moi qui ait soupé chez vous, on ne vous demande que de rendre témoignage à la vérité: on me prend pour un voleur: on me mene au Châtelet,

avec votre Laquais, & vous pouvez me garantir d'un ſi mauvais gîte en diſant les choſes comme elles ſont. Madame *Haran* deſcendit alors en bas; elle expliqua le fait; *Bertier* fut relâché; on lui fit de grandes excuſes : mais dès le lendemain l'aventure fut ſue de tout *Paris*; & excepté la mauvaiſe nuit qu'il auroit paſſée au Châtelet, il ne fut guere plus avancé que ſi on l'y avoit mené : car on n'auroit eu garde de l'y retenir dès qu'il auroit été connu. Mais il me ſemble que le vin m'a un peu déroutée à mon tour, & que tout ce que je viens de dire ſur ſon ſujet m'a éloignée de ce que je voulois dire au ſujet de votre Lettre. J'y reviens, & je vous aſſure que j'ai été très-ſurpriſe de l'hiſtoire de Madame la Ducheſſe d'*Aumont*. Comme vous la tenez, s'il faut ainſi dire, de la premiere main, on ne peut pas la traiter d'apocryphe; & comme je n'ai pas plus de foi que vous pour les enchantements, je ne puis conclure là-deſſus que comme vous avez conclu, & y donner la même explication. Mais

il eſt arrivé ici une aventure qui, comme dit *Moliere*, met mon eſprit ſur les dents, & que vous aurez peut-être autant de peine que moi à comprendre. Madame *Dallemand*, que je ne connois point, & que bien d'autres gens connoiſſent, étoit depuis longues années en liaiſon avec M. ***, homme d'affaires, qui logeoit tout auprès de *S. Jean* en *Greve*. Vous donnerez à leur commerce tel nom qu'il vous plaira, & ce n'eſt point de quoi il s'agit. Le fait eſt que Madame *Dallemand* étant en viſite chez une de ſes amies, & jouant à l'hombre, on vint lui dire qu'un Monſieur demandoit à lui dire un mot. Elle ſe leva, & vit le bon ami dont je viens de parler, qui n'étoit point connu dans cette maiſon. Madame *Dallemand* donna ſon jeu à une perſonne qui étoit auprès d'elle, & paſſa dans la ruelle avec ſon ami, comptant bien qu'il falloit qu'il eût quelque choſe de fort preſſé à lui dire, puiſqu'il la venoit ainſi chercher; elle le trouva même ſi pâle & ſi changé, qu'elle crut qu'il lui étoit arrivé quelque

aventure fort extraordinaire. Mais quelle fut sa surprise, quand cet homme lui dit : je vous demande pardon, Madame, de venir troubler vos plaisirs ; c'est pour vous dire le dernier adieu : je suis mort & je.... A ces mots, Madame *Dallemand* ne douta point que quelque grand malheur, ou une maladie ne lui troublât le cerveau. Que voulez-vous dire, répondit-elle, & pourquoi toutes ces marques de désespoir ? Il ne m'est rien arrivé que de fort naturel, répliqua-t-il ; j'ai payé le tribut que tous les hommes doivent à la nature, & il n'y a rien d'extraordinaire dans tout ceci, que la visite que je vous fais ; ce qui doit vous faire voir que mon amitié n'étoit pas de ces amitiés ordinaires, puisque la mort n'a pu la rompre, & que j'ai obtenu un privilege aussi particulier. Cependant, comme je n'ai pas le temps de faire de longs discours, après vous avoir demandé pour ma mémoire une petite place dans la vôtre, je viens vous donner une marque de ma confiance, en vous priant d'aller tout-à-l'heure chez

moi avertir mes enfants que derriere mon lit, & ſous la tapiſſerie, ils trouveront une armoire dont la porte eſt de fer, & dans laquelle il y a des papiers de la derniere importance. Voilà, dit-il, Madame, la derniere grace que j'exige de vous ; après quoi il fit une grande révérence, & reſſortit. Madame *Dallemand* n'étoit du tout point diſpoſée à prendre ce qu'on venoit de lui dire au pied de la lettre ; & quoiqu'elle fût un peu inquiéte là deſſus, elle ſe rapprocha pourtant de la table où l'on jouoit ; & la Dame qui tenoit ſon jeu, la trouvant toute émue, lui en demanda la raiſon : quelle converſation venez-vous d'avoir avec cet homme, lui dit-elle, & que peut-il vous avoir dit qui vous ait ſi fort troublée ? Hélas, ma chere, répondit Madame *Dallemand*, il a voulu me perſuader la choſe du monde la plus incroyable : il m'a aſſuré qu'il étoit mort. Il faut qu'il ſoit fou ou ivre ; & cependant c'eſt l'homme du monde le plus ſage & le moins débauché ; ainſi je ne ſais que penſer là-deſſus. Madame, dit

la bonne amie, quoi que ce puiſſe être; il me ſemble que la choſe mérite bien que vous vous donniez la peine de vous en éclaircir, & que vous devez tout au moins ce ſoin à une auſſi longue amitié. Madame *Dallemand* trouva que ſon amie avoit raiſon : elle lui laiſſa le ſoin de ſon jeu, monta en caroſſe, & courut au plus vîte à *S. Jean* en *Greve*. Elle trouva la porte de ſon ami tendue de noir, & ſon cercueil fut le premier objet qui frappa ſa vue. On lui dit qu'il venoit de mourir; & cette circonſtance lui faiſant croire que l'autre pourroit ſe trouver véritable, elle donna avis aux enfants de l'armoire à porte de fer, qui ſe trouva dans l'endroit marqué. Cette hiſtoire m'a été contée & atteſtée par des gens dignes de foi; & cependant je n'y puis rien comprendre, & je doute que vous puiſſiez, avec tout votre eſprit, y donner le même tour qu'à celle de la Ducheſſe d'*Aumont*. Au reſte, un Prince étranger voulant un peu tâter de la galanterie de *Paris*, avant de retourner dans ſon Pays lointain, ſouhaita de

paſſer

paſſer la nuit avec une des Nymphes de l'Opéra ; il jetta ſes vues ſur une petite Danſeuſe appellée la *Gauri*, qui étoit aſſez jolie, au bout du nez près, qu'elle avoit non-ſeulement pointu, mais même un peu galeux. L'Alteſſe étrangere s'en accommoda pourtant, & voulant la garder pour la bonne bouche, il la fit arrher pour la veille de ſon départ. La *Gauri*, ſoit qu'elle eût le rhume eccléſiaſtique, dont le mal qu'elle avoit au bout du nez paroiſſoit un indice, ou ſoit qu'elle eût quelque autre indiſpoſition, avoit pris de ces pilules qu'on avale le ſoir pour qu'elles opérent le lendemain matin ; ainſi elle auroit bien voulu remettre la partie à une autre fois : mais on lui dit que partie remiſe ſeroit à coup ſûr partie perdue, puiſque le Prince partoit le lendemain matin ; ainſi pour ne pas laiſſer échapper cette aubaine, comptant que l'effet de ſon remede ne viendroit qu'après coup, elle convint de ce qu'on ſouhaitoit, & le Prince la fit venir chez l'Ambaſſadeur de ſon Souverain, où il ſe mit en beaux draps

blancs avec elle. Mais un certain dégré de chaleur, peut-être un peu trop fort, ayant fait fondre les pilules avant le temps, l'évacuation fut si prompte & si forte, que le lit en fut infecté; le pauvre Prince en eut jusques au cou. Il fallut appeller du secours, & paroître devant des Domestiques dans un état fort peu propre à leur inspirer du respect. Ils ne purent s'empêcher de rire de l'état où étoit leur Maître. Les gens de l'Ambassadeur en furent témoins; & s'il n'avoit pas dû partir le lendemain, je crois qu'on lui auroit fait une terrible guerre, & qu'il auroit essuyé bien des plaisanteries: mais pour le coup, il ne songea qu'à se faire essuyer lui-même. On éberna aussi la Danseuse, qui fut remerciée de sa courante, comme elle le méritoit; &, après une inondation d'eau de la Reine d'Hongrie & de fleur d'orange, on mit le Prince en état de pouvoir paroître, auprès des honnêtes gens, sans risquer d'être en mauvaise odeur parmi eux. Le reste de la nuit se passa à ce savonage, & il partit dès

l'aube du jour, pestant fort contre les Demoiselles de l'Opéra, & jurant de ne plus faire de faux pas avec de pareilles Danseuses. Je ne sais s'il se souviendra de ses serments : on croit qu'il pourra peut-être se souvenir de celle qui les lui a fait faire, & que les eaux de senteur n'auront pas ôté toute l'infection. Quoi qu'il en soit, il part fort mécontent du succès de ses amours, & emporte une vilaine idée des suivantes de *Venus*. J'ai cru que cette petite aventure vous réjouiroit ; c'est pourquoi j'ai voulu vous en faire part, pour effacer toutes les idées lugubres de spectres & de revenants. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire pour le coup. Souvenez-vous que vous en êtes demeurée à *Rheims*, dans votre derniere Lettre, & qu'il faut, s'il vous plaît, me conduire jusques au bout, & me mener dans tous les lieux où vous avez passé. Je suis votre, &c. *A Paris, ce.*

Dites-moi ce que c'est que *l'Oriflamme*, que vous prétendez être descendue du Ciel avec la Sainte *Ampoulle*.

LETTRE LV.

JE me souviens fort bien, Madame, que je ne vous ai menée que jusques à *Rheims*, & mon dessein n'est pas de vous laisser en si beau chemin : Je m'en vais donc vous faire prendre avec moi celui de *Rhetel*, Capitale du *Rhetelois*, qui a titre de Duché, & d'où dépendent *Donchery*, *Mezieres* & *Charleville*. Ce petit Pays est encore en *Champagne*, mais voisin de celui de *Liege* & de *Luxembourg*. Ce fut-là que le Maréchal de *Pralin* remporta cette célebre victoire sur les Espagnols l'an 1650. *Rhetel* porte aussi quelquefois, à ce qu'on prétend, le nom de *Mazarin*, mais je ne saurois vous dire pourquoi. Avant de m'engager plus avant dans ma route, il faut répondre à votre question sur le sujet de *l'Oriflamme*. J'avois cru que vous m'entendriez au premier mot ; & puisque cela n'est pas, je vous dirai, pour me

rendre intelligible, que *l'Oriflamme* eſt une Banniere qui nous vint du Ciel, au Sacre du Roi *Clovis*, avec la Sainte Ampoulle, que l'on garde auſſi précieuſement à *Rheims*. C'eſt ſur cette Banniere que ſont les trois fleurs de lis, qui, par ce miracle, ſont devenues les Armes de la *France*, & ont ſuccédé aux trois crapauds qu'elle portoit avant ce temps, & auxquels le fameux *Noſtradamus* fait alluſion dans quelques-unes de ſes Centuries, où il déſigne le Roi par l'Empereur des crapauds. J'ai vu tous ces préſents dont le Ciel honora la converſion de *Clovis*. C'eſt un miracle que je ne comprends pas, mais que tout bon François eſt obligé de croire. Comme je n'ai pas eu beaucoup de plaiſir à *Rhetel*, je ne vous y arrêterai pas long-temps, & je me hâterai de vous mener à *Sedan*, comme je me hâtai d'y aller. *Sedan* a été, comme vous ſavez ſans doute, une Principauté; & ce ne fut que l'an 1642 que le Duc de *Bouillon*, qui en étoit Souverain, la remit au Roi, pour éviter un ſort pareil à

celui de M. de *Cinq-Mars* & de quelques autres Seigneurs accusés comme lui d'avoir traité avec les ennemis de l'Etat. La Maison de *Bouillon*, quoique dépouillée de cette Souveraineté, n'a pas voulu renoncer aux droits qu'elle donne, & a prétendu que comme les Actes qu'on passe en prison n'ont point de valeur, cette démission forcée ne pouvoit pas la priver de ses droits. C'étoit en quelque maniere pour les conserver, ou du moins pour les faire valoir, que feu M. de *Turenne* affectoit de faire passer le Duc de *Bouillon* avant lui, & qu'il lui disoit devant tout le monde, quand ils se rencontroient ensemble : passez, mon neveu, vous êtes l'aîné de la Maison Souveraine : & c'est aussi dans cette vue que le Prince d'*Auvergne* a cru qu'il ne devoit pas être regardé comme sujet du Roi, & que c'étoit injustement qu'on lui avoit fait son Procès par contumace. On ne laissa pas, malgré tout cela, de le faire effigier, ou de lui trancher la tête en effigie ; & je lui ai oui dire, par paren-

theſe, qu'il ne s'étoit jamais ſi bien porté que le jour qu'on fit cette exécution. C'étoit un aimable Prince. Je l'avois vu à *Paris*, & revu dans ce Pays-ci. Il étoit Major-Général dans les troupes Hollandoiſes, & étoit entré dans les biens que ſon pere avoit en *Hollande*, c'eſt-à-dire, le Marquiſat de *Berg-Op-Zoom*, & toutes ſes dépendances. Il avoit épouſé une des plus charmantes Princeſſes des Pays-Bas, fille du feu Duc d'*Aremberg*; & après avoir réglé toutes ſes affaires, & laiſſé une petite Princeſſe unique héritiere de tous ſes biens, il eſt mort au plus beau de ſes jours, au grand regret, non-ſeulement de ſon épouſe, mais de toutes les perſonnes qui le connoiſſoient : car le connoître & l'aimer n'étoit qu'une même choſe. Il a eu la conſolation de mourir entre les bras du Cardinal de *Bouillon*, ſon oncle, qui, comme vous ſavez, a quitté le Royaume. Comme il n'avoit pas encore pris ce parti quand je paſſai à *Sedan*, j'avois deſſein de ne vous parler de ſon évaſion qu'en temps & lieu,

afin de faire les choſes dans l'ordre : mais puiſque ma digreſſion m'y a conduite, il vaut autant que je vous demande à l'heure qu'il eſt ce que vous en penſez. Vous avez vu les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras*, l'une au Roi, l'autre au Marquis de *Torcy*, & toutes les réflexions qu'une infinité d'Auteurs, tant Gazetiers qu'autres, ont faites là-deſſus. Dès qu'on m'apprit ſa ſortie, je n'ajoutai pas de foi à cette nouvelle ; & comme on en débite ſouvent de fabuleuſes, je crus celle-là de ce nombre. Mais enfin mon incrédulité fut obligée de céder, & il ne fut plus queſtion que de ſavoir le deſſein de ce Cardinal. On s'imaginoit d'abord que, de concert avec la *France*, il venoit ſeconder les Plénipotentiaires de *Gertruidenberg*, & faire de nouvelles propoſitions de paix : mais les deux lettres dont je viens de parler, déſabuſerent bientôt le Public, & l'on vit que laſſé d'une diſgrace qu'il croit n'avoir pas méritée, il avoit, comme on dit, jetté le manche après la coignée, & repris cette indépendance

dans laquelle il prétend être né, & qu'il ne croit pas que la politique de ses proches puisse lui avoir fait perdre. C'est un Procès qu'il aura avec le Roi, & dont le Pape pourroit seul être Arbitre. On croit qu'il va le trouver, & il y a grande apparence que sa qualité de Doyen du Sacré College & d'Evêque d'Ostie lui feront prendre le chemin de ce Pays, après qu'il se sera un peu reposé de ses fatigues, & qu'il aura pris haleine pour se préparer à celle qu'il aura à essuyer dans un voyage aussi long. Il est cependant toujours à *Tournai*, où il reçoit mille honnêtetés de Mylord d'*Albemarle*, qui en est Gouverneur, & de tous les Généraux des Alliés. Le Prince *Eugene* & Mylord *Marlbourough* lui en ont fait beaucoup, & il s'est bien fait des amis dans ce Pays ennemi. On dit que le Roi a pris la chose sur le ton haut, que le Parlement a décrété contre le Cardinal; & que le Pape a fait intervenir son Nonce, pour demander qu'en faveur de la Pourpre on ne poussât pas les choses à l'extrêmité. Il a

raiſon, cette demarche eſt digne du Saint Pere, & le Fils aîné de l'Egliſe y aura ſans doute égard. Mais c'eſt ce que vous devez ſavoir mieux que moi, puiſque vous étes ſur les lieux, & à portée d'entendre ce qu'on dit là deſſus à la Cour; ainſi je reviens à *Sedan*, d'où je m'étois éloignée pour ſuivre le Cardinal de *Bouillon*. *Sedan* eſt une ville forte, défendue par une bonne Citadelle, & ſituée ſur la *Meuſe*, entre *Mouzon* & *Charleville*. Il y a eu, juſques à la révocation de l'Edit de *Nantes*, une Académie proteſtante. Ce fut dans cette Ville que le Miniſtre Jurieu, qui depuis a fait tant de bruit, commença à ſe faire connoître par quantité de Livres de controverſe, qui l'obligerent enfin d'aller chercher un aſyle à *Rotterdam*, où il eſt regardé comme un Docteur des plus vénérables, & autant eſtimé que le fameux Eraſme, dont la ſtatue eſt dans une des plus belles places de cette Ville. Pendant le ſéjour que j'ai fait à *Sedan*, j'ai remarqué que les nouveaux convertis y ſont, comme par-tout ail-

eurs, encore Huguenots. Ils se souviennent tendrement de ce que leurs Ministres leur ont prêché. Ils aiment la mémoire de leurs anciens Souverains, & ont sur-tout une fort grande vénération pour cette Princesse de la Maison d'*Orange*, mere du grand Monsieur de *Turenne*, qui étoit, disent-ils, si bonne Protestante, si vertueuse, & à la piété & aux soins de laquelle Monsieur de *Turenne* devoit tous les beaux sentiments que la France a admirés en lui : ainsi je m'imagine que si les Alliés vouloient aider au Cardinal de *Bouillon* à rentrer dans les droits de ses Ancêtres, les Peuples de ce Pays n'auroient pas de peine à le reconnoître pour Souverain, & qu'ils seroient charmés d'être sous la protection de leurs Hautes-Puissances les Etats de Hollande, qui de leur côté y trouveroient leur compte, puisqu'ils auroient par-là communication sur la Meuse. Je ne sais même si cette idée ne pourroit pas leur venir, comme elle m'est venue à moi ; auquel cas, ç'auroit été fâcheux d'avoir poussé cette

Eminente Altesse à bout. Peut-être ne poussera-t-elle pas son ressentiment si loin. L'événement nous en instruira, & nous fera voir si mes vues sont justes. Cependant je vous prie de n'en pas parler; car il ne me conviendroit point de me mêler de politique. Je trouvai à *Sedan* un Officier nouveau converti, qui me conta qu'étant allé en Cour pour demander de l'avancement, le Ministre lui avoit offert un Régiment, à condition de se faire bon Catholique. C'étoit avant le changement général; ainsi on étoit bien aise de faire des prosélytes, & on tâchoit de les attirer par des bienfaits. Mais le rang de Colonel ne tenta pas l'Officier en question, qui n'étoit que Capitaine: après y avoir bien pensé, il répondit au Ministre: je vois bien, Monsieur, qu'il faut que ma Religion soit meilleure que la vôtre, puisque vous m'offrez tant de retour; ainsi je crois que je ferai mieux de la garder, & que je perdrois encore au change. Il fit sa révérence, après cette réponse, que je trouvai si bonne lorsqu'il me la

conta,

conta, que je ne pus pas m'empêcher de lui dire qu'il l'avoit volée d'un Gafcon : car je ne pouvois pas m'imaginer que la Meuſe donnât autant de vivacité que la Garonne. Mais il m'aſſura qu'elle étoit de lui, & me rendit la choſe croyable, en diſant qu'il étoit de famille Gaſconne. Cela revenoit preſque au même, & j'aurois été bien ſurpriſe de trouver tant de feu dans une autre Nation. Ils en marquent dans tout ce qu'ils font, & conſervent même avec cela un certain ſens froid, qui paroîtroit incompatible chez d'autres, & qui les rend intrépides dans les plus grands périls, & agréables au milieu des plus cruels ſupplices. Cela eſt au pied de la lettre : je pourrois citer mille exemples que j'ai vus pendant mon ſéjour en Languedoc ; entr'autres lorſqu'on mena *Catinat*, ce fameux Camiſard, que l'Intendant de *Baville* fit brûler : tout le Peuple couroit pour le voir paſſer ; & quelques zélés Catholiques voulant murmurer contre lui, & dire des injures, il cria tout haut, ſans s'émouvoir : eh !

Meſſieurs, ne vous fâchez pas, j'apporte de quoi payer. Il avoit raiſon, puiſqu'il alloit payer de ſa perſonne; & cette réponſe marquoit beaucoup de fermeté & de préſence d'eſprit; choſe où les Gaſcons triomphent! De *Sedan* il fallut, pour venir dans cette Ville neutre, en traverſer quelques-unes qui ſont au pouvoir des Alliés. Nous prîmes de bons paſſe-ports pour cela, des eſcortes même où nous crûmes qu'il en étoit beſoin, & que ces Meſſieurs nous donnerent fort honnêtement, ſachant bien que les affaires dont mon mari étoit chargé, n'étoient pas d'une nature à pouvoir leur être préjudiciables. Au contraire, ils avoient leurs raiſons pour nous ménager; & nous eumes tout lieu de nous louer de leurs honnêtetés. Nous paſsâmes par *Dinant*, qui eſt une Ville des Pays-Bas, dans le Condros, Pays de l'Evêché de *Liege*, ſur la *Meuſe*, entre *Charlemont* & *Namur*: les François la prirent l'an 1675, la fortifierent, rebâtirent ſa Citadelle, qui eſt ſur un rocher eſcarpé preſque de tous

les côtés, & qui domine ſur la Ville; & après tant de ſoins & de dépenſes, ils furent obligés de la rendre à la paix de *Ryſwick*. Il y a auprès de cette Ville des carrieres de marbre noir. C'eſt tout ce que j'y ai vu de plus remarquable. De *Dinant* nous ſûmes à *Namur*, qui après avoir été priſe & repriſe, tient encore bon pour la *France*. On y faiſoit de grands préparatifs pour recevoir l'Electeur de *Baviere*, que la priſe de *Mons* obligeoit de chercher gîte. *Namur* eſt une Ville Epiſcopale, dont l'Évêque eſt ſuffragant, (puiſqu'il faut enfin ſe ſervir de ce mot,) de l'Archevêque de *Cambrai*. Cette Ville eſt Capitale du Comté de *Namur*, qui eſt une des dix-ſept Provinces qui compoſent les Pays-Bas. Elle eſt voiſine de la *Meuſe* & de la *Sambre*, aſſez grande, bien bâtie, bien fortifiée, riche par ſon commerce, & défendue par une très-bonne Citadelle ſur un rocher, qui eſt à l'angle que laiſſent entr'elles la *Sambre* & la *Meuſe* en ſe joignant. Toute la Province n'a pas plus de douze lieues de

longueur, & environ dix de largeur. C'eſt le Pays des anciens *Æduates*. On y trouve des mines de plomb, de fer, de charbon de pierre, & des carrieres de marbre. Nous fimes plus de féjour à *Namur* que nous n'en avions fait à *Dinant*. Il y a bonne compagnie: on y trouve des gens d'eſprit, que le commerce des Officiers a polis. On me conta que lorſque Mylord *Malbourough* força les lignes dans ces quartiers, on avoit fait quantité de Vers à ſa louange, & que l'on avoit envoyé des bouts-rimés en bien des endroits, afin qu'on les pût remplir à la louange de ce Général. Il y avoit des prix propoſés là-deſſus. Bien des gens s'exercerent; & deux Meſſieurs de *Londres*, dont l'un s'appelle la *Deveſe*, & l'autre *Boyer*, après avoir triomphé de leurs rivaux, reſterent maîtres du champ de bataille; & obligés à ſe diſputer le prix l'un à l'autre, ils prirent pour cela des routes différentes. La *Deveſe*, qui a hérité d'une bonne partie de l'eſprit de feu M. de la *Baſtide*, auquel il appartenoit

d'affez près, fit de très-beaux Vers; & *Boyer*, fur le ton goguenard, l'emporta par des Vers libres qui ont été trouvés très-jolis, & que vous ne ferez peut-être pas fâchée de voir. Les rimes étoient :

. . . . *Lignes*,
. . . . *Maifon*,
. . . . *Toifon*,
. . . . *Cygnes*,
. . . . *Vignes*,
. . . . *Poifon*,
. . . . *Prifon*,
. . . . *Infignes*,
. . . . *Namur*,
. . . . *Sûr*,
. . . . *Vaillance*,
. . . . *Fatal*,
. . . . *Puiffance*,
. . . . *Canal*,

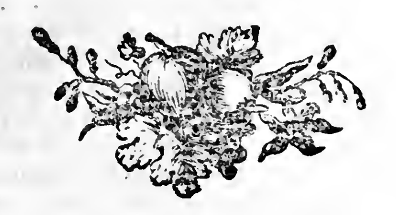
SONNET.

Si je pouvois, *Nanon*, pénétrer dans tes *Lignes*,
Je ferois plus content qu'un Roi dans fa *Maifon*;
Et nouvel Argonaute, empoignant ta *Toifon*,
Je la préférerois au doux duvet des *Cygnes*.
Qu'un fuppôt de *Bacchus*, idolâtre des *Vignes*,
S'enivre tous les jours de fon divin *Poifon*;
Qu'un autre, fans frayeur, affronte la *Prifon*,
Et devienne opulent par des fraudes *Infignes*;

Que *Malbourough* triomphe à *Louvain*, à *Namur*;
Que la *Devese* altier, croyant son fait bien *Sûr*,
Chante pour me primer ses exploits, sa *Vaillance*;
Quant à moi, pour sortir de ce défi *Fatal*,
J'implore, ô Dieu d'amour, ta charmante *Puissance*,
Et borne mes désirs, *Nanette*, à ton *Canal*.

Voilà ce que j'ai cru enfin devoir vous dire à propos de *Namur*, après avoir pris la même précaution que vous prenez sur le chapitre de la chanson; & avoir répété à votre exemple, *honni soit qui mal y pense*. Nous fûmes ensuite à *Hui*, Capitale du Condros, dans l'Evêché de *Liege*. Cette Ville est fortifiée & défendue par un bon Château, qui n'empêcha pas que les François ne la prissent l'an 1693, & que le Roi d'Angleterre ne la reprît l'année suivante. La *Meuse* la sépare en deux, & la petite riviere d'*Hui* se joint à elle dans cet endroit. Mais c'est assez parlé des Villes & des voyages, & même assez écrit pour aujourd'hui. Je ne comprends rien à l'histoire de votre Madame *Dallemand*; & comme vous ne parlez pas pour avoir vu, j'ai beaucoup de

penchant à la croire apocryphe. On m'en a conté une infinité de même nature, pour lesquelles je n'ai pas eu plus de foi, quoiqu'elles m'ayent été attestées par des gens d'honneur, qui disoient les tenir de personnes sans reproches, qui pouvoient pourtant avoir été trompées ; car les honnêtes gens sont plus aisés à tromper que les autres. *A Aix-la-Chapelle, ce. Je suis, &c.*



LETTRE LVI.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez pris de m'expliquer l'*Oriflamme* : j'avoue mon ignorance. Je ne ſavois ce que c'étoit, & comme vous voyez, on n'eſt pas badaude pour rire. Quoique je ſois plus près que vous de la Cour, & plus à portée d'en ſavoir des nouvelles, je ne ſais pourtant pas le ſecret du Cabinet, & je ne puis vous dire ſur le chapitre du Cardinal de *Bouillon* que ce que tout le monde en dit, qui eſt que le Roi eſt fort irrité, & qu'à la requête de l'Avocat-Général, le Parlement travaille à grand'force à lui faire ſon procès comme à un Sujet rebelle, malgré la qualité de Prince que ſes Ancêtres ont eue, & de laquelle il prétend n'être pas déchu. Les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras* n'ont point accommodé ſes affaires, & le Bureau ne paroît pas

trop bien diſpoſé ici en ſa faveur. Je ne ſais même ſi le Pape continuera à s'intéreſſer pour lui, car le Roi a écrit là-deſſus au Cardinal de la *Trimouille* la lettre la plus forte, qu'il lui ordonne de communiquer à Sa Sainteté, & de lui faire ſentir qu'un homme qui ſe croit indépendant, peut tout oſer, & cauſer même quelque jour du déſordre dans l'Egliſe, en tâchant de parvenir à la premiere dignité, lorſqu'il en aura contemplé de plus près toute la ſplendeur, & que la place qu'il poſſede, & dont il paroît préſentement ébloui, lui paroîtra inférieure à ſa naiſſance & à ſes talents. Il ſemble que ce n'eſt pourtant pas tout-à-fait le cas, & que le Cardinal ne croit pas être indépendant du Saint Siege, puiſqu'au contraire, il prétend ne relever que de cette ſeule autorité. Quoi qu'il en ſoit, ce ſont-là les propres termes dont le Roi ſe ſert. Je ne ſais ſi cette lettre préviendra le Pape contre le Cardinal : mais quel qu'en ſoit l'effet, Sa Majeſté ordonne à M. de la *Trimouille* de n'avoir aucun com-

merce avec lui, lorſqu'il ſera à Rome, & d'exiger la même choſe des François & Italiens qui ſont dans les intérêts de la France. Je ne ſais s'il trouvera toute la complaiſance qu'il ſouhaite dans cette Sainte Cour ; & je ne puis pas non plus prévoir ce que les Alliés feront pour ce Prince déterré. Il s'en faut beaucoup que j'entende la politique auſſi bien que vous l'entendez ; ainſi j'attends tranquillement que les événements m'inſtruiſent des choſes ; c'eſt le moyen d'en juger à coup ſûr ; ce qui eſt beaucoup plus commode que de s'en inquiéter par avance : ainſi je leur laiſſe vuider cette querelle, ſans prendre de parti, & ſans vouloir être que ſpectatrice. A quoi bon, comme dit *Moliere*, riſquer, pour ſe mettre entre deux, de gâter ſa belle robe de chambre ? N'en parlons donc plus ; & *ſur les Dieux & les Rois ſilence* : c'eſt, ſelon moi, le parti le plus ſûr. Si vous liſez les nouvelles, vous aurez pu voir que le Siege Archiépiſcopal de *Rheims* n'a pas été long-temps vacant, & que le Roi a

ommé pour le remplir M. de *Mailly*, rchevêque d'*Arles*, frere de l'Evêque e *Lavaur*, du feu Marquis de *Nesles*, & du Comte de *Mailly*, qui avoit pousé Mademoiselle de *Sainte Hermie*, niece (à la mode de Bretagne) de Madame de *Maintenon*. M. de la *Parisiere*, Grand-Vicaire de *Laon* en Picardie, vient de succéder à notre illustre *Fléchier*, & a été fait Evêque de *Nîmes*. Il faut qu'il ait bien du mérite pour remplir dignement la place d'un homme qui a été l'honneur de son siecle, & dont personne ne sauroit faire le panégyrique aussi bien qu'il a fait celui des autres. Pour moi je regarde cette perte comme irréparable, & je voudrois fort que pareilles gens ne mourussent point: mais il est vrai qu'il s'en trouve si peu, que ce ne seroit pas la peine de faire une loi exprès pour eux. Je ne connois pas le nouvel Evêque de *Nîmes*; on dit que c'est un Gentilhomme Poitevin, parent de l'Archevêque de Rouen, & qu'il prêcha devant le Roi il y a quelques années. Je ne doute point qu'il

n'ait ſon mérite ; mais encore un coup ce n'eſt pas notre cher *Eſprit Fléchier*, l'homme du monde le mieux nommé, puiſque jamais homme n'eut plus d'eſprit.

Au reſte, j'ai fait deux conquêtes ; mais des plus conſidérables, depuis votre départ : l'une dans le Clergé, puiſque j'ai eu l'honneur de plaire à L. de P. & l'autre dans le beau monde ; car le Marquis de B*** s'eſt aviſé de devenir amoureux de moi, ou du moins d'en faire ſemblant. C'eſt dommage que ces Meſſieurs ne ſe ſoient pas mieux adreſſés ; ils auroient pu trouver, à la Cour & à la Ville, des femmes qui auroient fait plus de cas de leurs fleurettes, car vous connoiſſez mon humeur. J'aime la joie & le plaiſir, la bonne compagnie, nombre de bons amis pour l'agrément de la ſociété, mais point de ſoupirants en titre d'office. Je veux bien que l'on m'aime ; mais je ne veux pas être obligée d'aimer : cela ſeroit un peu trop incommode, & je n'ai que de l'amitié au ſervice de mes amis. Tout ce

ce qui trouble le repos, & ce qui cause de l'inquiétude, ne sauroit être de mon goût; &, vertu à part, les soupirs m'ennuyent extrêmement. Mes deux nouveaux amants en poussoient chacun à leur maniere : le premier me faisoit valoir le pouvoir que j'avois eu sur lui, & combien je devois m'applaudir de voir à mes pieds & la Crosse & la Mitre. Il se mettoit ensuite à genoux devant moi, de la maniere du monde la plus plaisante; & quoique ses habits dussent m'inspirer du respect, je ne pouvois pas m'empêcher de rire quand je le voyois dans une situation si peu convenable à un homme de son rang & de son caractere. Il m'est même arrivé quelquefois (& j'en dis ma coulpe) de tirer, sans qu'il y prît garde, les cordons de ma sonnette, pour faire entrer tout-à-coup des Valets, qui sous prétexte de venir raccommoder le feu, le surprenoient dans une posture si humiliante. Enfin il n'est point de malice que je ne lui aie faite, sans pouvoir le rebuter; & je crois qu'il ne le seroit

pas, ſi une aventure aſſez plaiſante ne m'avoit tout d'un ſeul coup débarraſſée de lui & du Marquis : ce fut la confidence que je fis de ces deux conquêtes au Comte de ***, qui eut l'indiſcrétion d'en faire des plaiſanteries; je lui avois pourtant demandé le ſecret, car enfin un homme de cette naiſſance, & qui préſide aux Etats d'une Province, mérite qu'on ait du ménagement pour lui. Le Comte de *** ne fut cependant pas de cet avis, il trouva l'aventure trop plaiſante pour ne s'en pas divertir; & dès qu'il m'eut quittée, il fut chez L. de P., qui étoit ſon parent, & le railla, de la maniere du monde la plus cruelle, ſur l'attachement qu'il avoit pour moi. Il lui répéta tous les termes dont je lui avois dit qu'il ſe ſervoit pour m'exprimer ſa tendreſſe; & enſuite, d'un air triomphant : apprenez, lui dit-il, mon cher Monſieur, à ne point courir ſur nos briſées; c'eſt aux Petits-Maîtres à qui il convient de ſe faire aimer, & le Rochet & le Camail ne ſauroient tenir contre le Plumet. Vous

voyez que je ſais aſſez bien vos affaires pour que vous deviez croire qu'on vous ſacrifie à moi ; je ſuis aſſez généreux pour vous en avertir, comme votre ſerviteur, afin que vous ne jouiez pas plus long-temps un rôle qui vous convient ſi peu. Après cette expédition, le Comte fut chez le Marquis de B*** demander à parler à la Marquiſe, qui eſt de ſes bonnes-amies, & après les compliments: ſavez-vous bien, lui dit-il, Madame, que M. votre époux eſt amoureux de Madame D.... & qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en faire aimer ? A-t-il réuſſi, lui dit-elle? Si peu, répondit le Comte, que s'il n'étoit pas aveuglé par ſa paſſion, il connoîtroit ſans doute qu'on le turlupine. Il va tous les jours chez cette Dame, & comptant ſur ſon propre mérite, il craint de donner de la jalouſie au mari : pour cet effet il prend des-airs de myſtere des plus plaiſants du monde ; car lorſqu'il eſt le plus appliqué à parler de ſa paſſion, s'il entend entrer dans la chambre, il change auſſi-tôt la converſation, & tout-à-coup, ſans au-

cun propos, on l'entend s'écrier : oh ! pour cela cette chose surpasse l'imagination. Il le dit si souvent, qu'on ne l'appelle plus chez cette Dame que la chose qui passe l'imagination. Il le dit aussi l'autre jour en voyant entrer le mari, & elle répondit malicieusement tout haut : quoi donc ! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez dire qui passe l'imagination ? Il fut fort déconcerté. Le mari, qui savoit de quoi il s'agissoit, sortit pour rire en liberté ; & dès qu'il fut sorti, notre Marquis dit à sa belle : vous n'êtes guere politique, Madame ; que savez-vous si vous ne m'aimerez point un jour, & si vous ne serez pas alors bien fâchée d'avoir mis martel en tête à votre mari sur mon chapitre ? Je fais ce que je puis pour ne lui donner aucun soupçon, & vous faites tout ce que vous pouvez pour lui en faire prendre. C'est, répondit-elle, que je ne saurois trouver du mystere où il n'y en a point. Vous dites que je pourrai vous aimer quelque jour, j'espere que non, & je ne suis point d'humeur à prévoir

les choſes de ſi loin, ni à m'alarmer avant le temps. Un autre auroit connu qu'on le turlupinoit ; mais M. votre époux, un peu trop prévenu en ſa faveur, n'a eu garde de prendre la choſe ſur ce ton ; & croyant Madame D..... plus imprudente qu'indifférente, il s'eſt contenté de lui faire de grandes leçons de circonſpection. La Marquiſe fut ſurpriſe de ce diſcours, car ſon mari avoit ſi bien caché ſes ſentiments, qu'elle ne le ſoupçonnoit pas de la moindre infidélité : cependant, prenant ſon parti en femme ſage, elle vint dans le moment chez moi. Comme je n'étois pas en liaiſon avec elle, je fus auſſi ſurpriſe de ſa viſite qu'elle l'avoit été du diſcours du Comte : le ſien m'embarraſſa extrêmement. Après m'avoir dit mille choſes flatteuſes, elle ajouta qu'elle ne pouvoit que louer le diſcernement de ſon mari ; qu'on étoit fort pardonnable de rendre les armes à une perſonne de mon mérite, &c. mais qu'elle avoit encore bien plus lieu de ſe louer de mon bon cœur ; qu'elle ſavoit qu'au lieu d'approuver ſes

folies, je faiſois tout ce que je pouvois pour l'en guérir ; & qu'enfin le Comte de *** lui avoit tout appris. Le Comte eſt un étourdi, dis-je alors : il joue un petit jeu à me brouiller avec M. votre époux ; mais je ne ſaurois lui en vouloir de mal, puiſque par-là il vous a engagée à me vouloir un peu de bien. Vous ne devez cependant pas me remercier, continuai-je, de n'avoir pas accepté les vœux de M. le Marquis, puiſqu'indépendamment de votre conſidération, mon propre intérêt & ce que je me dois m'engagent à tenir une pareille conduite. Outre que je ne ſuis pas femme à galanterie, je tâche de ramener votre époux de cet égarement ; & s'il ne faut, pour vous y aider, que lui défendre ma maiſon, je vous promets de chercher quelque prétexte à cet effet. Il n'en ſera pas beſoin, répliqua-t-elle, car je crois qu'il ſe le tiendra pour dit : j'ai engagé le Comte à lui répéter tout ce qu'il m'avoit dit ; & certaines circonſtances de la choſe qui paſſent l'imagination, ne lui ont pas permis de ré-

voquer ſon diſcours en doute : ainſi il eſt très-fâché contre vous, & j'eſpere que ſon dépit le guérira d'une paſſion qui ne pouvoit que vous importuner : eh ! ajouta-t-elle fort galamment, ſi vous perdez un adorateur, vous y gagnerez une amie qui vous ſera toujours très-dévouée. Le marché m'eſt trop avantageux pour me plaindre, répondis-je en l'embraſſant. Nous en étions-là lorſqu'on vint annoncer L. de P. Comme la Marquiſe étoit un peu émue, elle me pria de permettre qu'elle paſsât dans mon cabinet, & je m'avançai pour recevoir cet illuſtre Eccléſiaſtique. Je ſuis guéri, Madame, me cria-t-il en entrant, je viens vous en remercier, & me plaindre auſſi du ridicule que vous m'avez donné dans le monde. Vous pouviez me ſacrifier au Comte de *** comme vous avez fait ; il eſt plus jeune & mieux tourné que je ne le ſuis ; mais vous auriez pu vous diſpenſer de lui conter mes folies, de lui dire que vos Valets m'avoient ſouvent ſurpris à vos genoux par vos ſoins, & cent autres

choſes de cette nature. Je pourrois faire là-deſſus le même reproche que Roland faiſoit à Angélique, & vous dire que, puiſque vous cauſez ma foibleſſe, vous devriez être un peu plus indulgente, & ne pas me reprocher toutes les extravagances que vous m'avez fait faire. Mais, dis-je alors, Monſieur, eſt-il poſſible que vous puiſſiez ajouter foi à ce que vous a dit un jeune fou ? Mais eſt-il poſſible, répliqua-t-il, que vous puiſſiez aimer un jeune fou, dont l'indiſcrétion vous fait voir ce que vous devez en attendre, & que vous le préfériez à un homme comme moi, qui vous aimoit de ſi bonne foi, & qui vous le prouvoit en oubliant pour vous ce qu'il eſt & ce qu'il ſe doit ? L'autre vous ſacrifiera comme vous me ſacrifiez : peut-être même ſera-ce à quelqu'indigne autel, & peut-être aurez-vous le chagrin de vous voir préférer quelque Actrice d'Opéra ou de Comédie : dangers que vous n'auriez pas couru avec moi ; mais ce ſont vos affaires. Monſieur, dis-je alors, il eſt temps de vous déſabuſer ; le Comte

est un extravagant de vous l'avoir voulu persuader. Il est vrai que j'ai été assez imprudente pour lui dire que vous faisiez semblant d'être amoureux de ma personne; je lui ai parlé aussi de l'attachement que le Marquis de B*** me témoignoit. Il a trouvé dans cette confidence matiere à le divertir, & ce qu'il vous a dit, il l'a été dire aussi à cette belle Dame. J'ouvris en même-temps la porte de mon cabinet, & en lui montrant la Marquise : la voilà, dis-je, elle vient me redemander le cœur de son époux, que je n'ai jamais voulu recevoir, non plus que le vôtre : vous savez que je n'ai point cherché à vous abuser. Je souhaite que ceci vous désabuse entiérement l'un & l'autre ; & quoique le dénouement me coûte deux amis, je ne saurois m'en plaindre, s'il vous procure à l'un & à l'autre le repos que je vous souhaite & que je suis bien aise d'avoir. Cependant, pour qu'il n'ait pas lieu de tirer vanité de la confidence que lui ai faite, qui est plutôt une preuve de mon

enjouement que de la considération que j'ai eue pour lui, & pour que vous perdiez les soupçons que vous avez eus là-dessus, il sera le premier à qui je refuserai ma porte, que je ne veux ouvrir qu'à de bons amis : en cette qualité, & dépouillé de celle d'amant, vous y serez très bien reçu. Je vous remercie, me dit-il très-froidement, tout le monde n'est pas aussi maître de ses sentiments que vous êtes maîtresse des vôtres ; & si je ne puis pas cesser d'être amant, je cesserai du moins d'être amant importun. Là-dessus il se retira. Le Marquis, de son côté, se le tint pour dit, comme sa femme l'avoit prévu, & elle m'a dédommagé de leur perte par l'attachement qu'elle a eu pour moi depuis. Le Comte a cru se venger de ce que je lui ai fait défendre ma maison, en contant cette histoire par-tout ; mais elle ne m'a fait que de l'honneur : tout le monde a loué ma conduite, & mes deux amants ont fait seuls les frais de l'aventure. On s'est

iverti à leurs dépens ; & je croirois ıanquer à ce que je vous dois , si je ne ɔus donnois pas occasion d'en rire à otre tour. Apprenez-moi aussi tout ce ue vous saurez de réjouissant ; & croyez ue je suis. *A Paris, ce.*

Fin du Tome troisieme.

